

LIOTHEEK GENT



53719

MEMOIRES

DE LA VIE

DE

HENRIETTE-SYLVIE

DE MOLIERE.

Premiere Partie.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais,
sur le second Perron de la
Sainte Chappelle.

M. DC. LXXII

Avec Privilège du Roy.





3



FRAGMENT

d'une Lettre.

..... I'amene avec moy une belle Dame que vous connoissez, & qui me menace de me faire aller bien plus loin : elle a une estrange demangeaison de se revoir à Paris ; mais je doute qu'elle puisse, obtenir sur moy de me faire faire ces pas-là, outre que mes affaires me r'appelleront bien-tost à Thoulouze. Je ne vais pas ainsi dans une Ville où j'ay eu la folie de consentir qu'on me fit imprimer. Comme vous avez plus de prudence que moy, je vous laisse l'arbitre de tout ce qu'il faudra encore retrancher. Mais parlons d'autre chose : Que vostre Libraire m'embarasse avec ce qu'il me demande ; est ce qu'il ne peut rien faire sans cela ? & puis dequoy veut-il que je luy compose une Preface, je n'ay plus rien à dire aux Lecteurs, & j'ay tout dit en leur aban-

4
donnant la belle Histoire que vous faites
imprimer : D'ailleurs je ne vois pas que
son Livre exige une grande justification ;
& si je n'ay pû me dispenser d'y parler de
quelques personnes vivantes, je croy qu'il
n'y en a pas une, qui en un besoin, ne me
pardonnât volontiers la liberté que j'ay
prise, & à tout événement je seray le
garant de l'Ouvrage de ce costé-là. Je suis
bien aise de ce que vous me mandez qu'on
le doit faire corriger par d'habiles gens,
prenez garde seulement que ces habiles
gens-là ne soient pas trop sérieux, car
cela leur aideroit à y trouver beaucoup
plus de fautes ; & on dit qu'il faut estre
un peu badin pour lire les badineries, ou
du moins, qu'il les faut lire en badinant
pour y avoir plus de plaisir. Je finis, car
on m'attend pour achever de déjeuner :
Adieu Monsieur, vous estes le plus obli-
geant du monde, & si j'avois du loisir,
je ne finirois cette Lettre que par de
grands complimens que je vous ferois sur
toutes les bontez que vous avez pour
moy.



MEMOIRES
DE LA VIE DE
HENRIETTE-SYLVIE
DE MOLIÈRE.



E ne m'est pas une légère consolation, Madame, au milieu de tant de médisances qui déchirent ma réputation par tout, que vostre Altesse desire que je me justifie. J'en ay les sentimens que je doy, & pour n'en estre pas ingrate, j'obeiray volontiers au commandement qu'elle me fait de la divertir, par un recit fidelle de mes erreurs innocentes.

Non que j'espere jamais pouvoir arracher des esprits les cruëles impressions que la calomnie a données de ma conduite : Le Siecle ne permet pas que je me flatte de cette pensée. Mais pour me servir des termes de V. A. ; il viendra un temps, où les hommes ne pourront plus juger si criminellement par eux-mêmes de leurs semblables ; parce qu'ils n'auront plus les mœurs si corrompuës ny si criminelles ; & alors on ajoûtera, peut-estre, plus de foy à ce que j'auray écrit de l'innocence de mes actions, qu'à ce qu'en auront pû dire mes ennemis.

Je ne cacheray rien ; non pas même des plus folles aventures où j'auray eu quelque part ; afin que Vôtre Altesse en puisse rire, dans le même temps qu'elle me plaindra d'autre chose ; Et il me semble que quand elle ne m'en auroit pas donné la permission, je ne devrois

pas laisser de le faire ; car sans celà, Madame, voudrois-je les momens que vous emploiriez à la lecture d'une si ennuyeuse histoire , que celle de ma vie ?

Je m'y crois encore d'autant plus engagée , qu'assûrément on n'a incité Vôtre Altesse à m'honorer de ses Lettres , que dans l'esperance d'une réponse qui seroit de ce caractere ; & c'est pourquoy je la supplie de prendre tout en bonne part.

Pour commencer : Je n'ay jamais bien sçeu qui j'estois ? Je sçay seulement que je ne suis pas une personne qui ait de communes destinées ; que ma naissance , mon education & mes mariages , ont esté l'effet d'autant d'aventures extraordinaires ; & que si je voulois emprunter l'éclat de quelque Heroïne fabuleuse , il se trouveroit des gens au monde (comme peut-estre il s'en est déjà trouvé)
qui

qui travailleroient à appuyer la fable de ma genealogie , pour en rendre l'histoire plus obscure.

Je fus nommée HENRIETTE-SYLVE, par l'ordre de ma mere même , à ce que l'on m'a dit. Henriette, sans doute, pour quelque raison qui n'estoit connuë que d'elle seule , & Sylvie , apparamment, parce que j'estois venuë au monde à l'entrée d'un bois appellé le bois de Sylves ; j'ay receu le nom de Moliere , qui m'est demeuré par habitude de ceux qui se donerent le soin de m'élever , & qui le portoient eux-mêmes.

Au reste je suis grande & de bonne mine ; j'ay les yeux noirs & brillants , bien ouverts , bien coupez , & qui marquent assez d'esprit , on jugera si j'en ay. Ma bouche est grande quand je ris , fort petite quand je ne ris point ; mais par malheur pour elle , je ris tousjours. J'ay les dents belles , le

nez bien fait, la gorge comme le teint, c'est à dire admirable, & quand on devroit m'accuser de presumption, j'ajouteray, Madame qu'on en voit bien peu de pareilles. Mais je serois trop longtemps à faire mon Portrait en détail ; On peut s'imaginer que je suis quasi une beauté achevée, depuis la teste jusqu'aux pieds. Ceux qui ont veu ce que j'en laisse voir, témoigneront que je ne me farde pas. Ceux qui ne m'ont pas veuë croiront, s'ils le veulent, que je me peins ainsi à plaisir, ils aimeront toujours mieux l'idée d'une belle personne, que celle d'une laide, ou ils seront gens de mauvais goust ; je dis toutefois la-verité à Vostre Altesse.

Je me croy dispensée de nommer la famille dont je suis descenduë, apres ce que j'ay dit. Peut-estre que mes parens m'ayant trouvée digne d'eux, apres avoir leu

l'hi-

L'histoire de ma vie, encheriront sur le bien que de charitables personnes m'ont déjà fait, & développeront un jour le secret entier de ma naissance, pour l'ajouter à mes autres fortunes; Et si cela arrive, je promets quelque chose d'illustre; car je me sens bien, & je ne puis croire qu'un mal-honeste homme soit le pere d'une fille de ma sorte.

Quoy qu'il en soit, on m'a assuré que je vis le jour dans un hameau situé à l'entrée d'un bois à deux ou trois lieuës de Montpellier, sur le bord de la mer. Quatre hommes & deux femmes y amenerent Celle, qui m'a mise au monde, au Mois de Juillet de l'année mil six cens quarante-sept. Ils aborderent dans une chaloupe qu'on brûla sur le rivage apres avoir pris terre: La raison? Je ne la sçay pas. On choisit la premiere maison qui se trouva; c'estoit cel-

celle d'une pauvre femme qui nourrissoit son enfant. Ma mere, qui qu'elle soit, n'y fut pas une heure, qu'elle accoucha. On fit nourrir l'enfant de la paisanne par une autre, & on me mit entre ses mains avec une somme d'argent, puis la nuit venuë, on disparut; la Paisanne qu'on avoit logée ailleurs pour cette nuit, trouva le lendemain qu'on avoit emporté ma mere à la faveur des tenebres; si on me demande où? je le sçay encore moins que le reste, je voudrois le sçavoir, plus pour ma satisfaction que pour celle des autres; je devois pourtant nommer celle de Vostre Altesse toute la premiere.

Je fus eslevée jusques à cinq ans dans ce hameau, sans estre reclamée de personne, & environ ce temps-là Monsieur le Duc de Candale s'avisâ de venir chasser sur cette coste: il entra dans la cabane de ma Nourrice pour s'y met-

tre à couvert d'un orage. Mes petites façons luy plurent; il crût voir en moy quelque chose qui n'estoit pas de Païsanne, il s'informa qui j'estois, apprit mon Avanture, puis se tournant avec un souris, vers un Gentil-homme qui l'accompagnoit; Voilà, luy dit-il, une grande cruauté d'abandonner ainsi un enfant; cependant cette petite fille seroit un jour parfaitement belle; je veux prendre soin de la faire élever, pour voir si je ne seray trompé. Et en effet depuis ce moment-là, jusques à sa mort, il ne me laissa manquer d'aucune chose nécessaire à mon education; même il en fit tant, que quand on le sçeut, cela fit dire à plusieurs que je luy devois la vie, & quelques-uns l'entendoient malicieusement. Toutesfois on m'a bien asûré qu'il n'estoit pas mon pere, & que sa chassé l'avoit amené par hazard dans ce petit hameau,

meau ou l'orage luy avoit fait choisir la maison de ma Nourrice entre toutes les autres, quoy qu'elle ne fût point la plus proche du costé par où il arrivoit : Je m'en rapporte à ce qu'il en est, & ne feray point parente à Messieurs ses heritiers s'ils ne le veulent : C'est assez parler de celà.

Le premier soin de ce genereux Duc fut de m'oster à la Païsanne, pour me donner à quelqu'un qui pût m'élever avec plus de soin. Il y avoit à Pezenas un Financier dont la femme estoit de ses amies, & cét homme luy avoit obligation de toute sa fortune : On nourrissoit à ces gens-là, en une de leurs métairies, une petite fille de mon âge, qui estoit abandonnée des Medecins, & on attendoit tous les jours l'heure qu'elle mourust : Il n'estoit pas mal-aisé de me mettre en sa place dès qu'elle seroit morte, & de
faire

faire accroire , en la changeant de main auparavant , qu'on l'auroit depuis guerie à force de bons remedes (Voyez un peu , Madame, par quel chemin la fortune me guidoit aux aventures?) Cét échange se fit assez adroitement : Le Financier en usa le mieux du monde : Je devins par ce moyen la cadette d'un fils qu'il avoit , & le denier considerable que le Duc luy donna en même temps luy inspira toute la tendresse qu'il falloit pour bien contrefaire une amitié paternelle.

Je ne fatiguerois peut-estre point Vôte Altesse , en commençant mon histoire par ce qui à pû rendre mon enfance aussi surprenante que le reste de ma vie. J'avois un petit air galant qui accusoit quasi ce Seigneur d'estre mon pere ; de l'esprit , de la vanité , du courage , & une telle disposition à bien prendre l'accent de toutes les langues , que comme le fils de
mon

mon Financier avoit des gens auprès de luy, pour les luy montrer, j'en appris en peu de temps jusques à l'Alemand mesme, avec une merveilleuse facilité. J'avois aussi une grande passion pour la chasse, & enfin jusques-là on n'avoit guère veu de fille mépriser, comme moy, dès l'âge de dix ans, tous les divertissemens du sexe, pour monter à cheval, tirer un pistolet, ou faire quelqu'autre semblable exercice. Et il ne seroit pas impossible que des inclinations si extraordinaires eussent fait naistre quelques petites Aventures assez jolies si je voulois m'en ressouvenir : mais mon dessein est de ne parler icy que de ce qu'a veu le grand monde, & je n'avois alors que des témoins de peu d'importance.

Je diray seulement que je ne connoissois point d'autre pere & mere que les gens à qui l'on m'avoit donnée ; & que je n'en fut dé-

détrompée que bien tard, par une Aventure assez nouvelle.

La femme de mon Financier estoit bien faite, & avoit beaucoup d'esprit. Un Marquis de Birague, homme de naissance, & tout plein de belles qualitez, tel enfin que (si je n'ay pas eu en ce temps-là assez de consideration pour luy, parce qu'il estoit marié) je serois fort aise d'estre servie par un semblable Cavalier, maintenant qu'il est veuf. Ce galant homme, dis-je, voyoit souvent la belle Dame de Moliere; c'est ainsi que s'appelloit cette femme. Le mary les trouva tous deux endormis l'un près de l'autre, dans un petit bois de l'une de ses maisons, à l'heure qu'ils le croyoient loin de là fort occupé à son employ. Je ne sçay pas bien comment la Dame se démesla de cette surprise; mais enfin quelques jours apres, je reconnus que ce mary avoit dessein de

de

de s'en venger, & que dans son ame, il avoit medité de me faire partager le soin de cette vengeance. Le détail de la maniere dont il se prit à me le faire connoître, seroit ennuyeux. J'estois folastre & caressante pour les gens à qui je croyois appartenir, quoy que je fusse la plus fiere des petites filles pour tout le reste ; Et ainsi lors qu'il me témoigna de l'attachement, j'y répondis par cent caresses. Mais apres que cela eut duré quelque temps, je luy plûs si fort par ces petites badineries auxquelles je m'abandonnois avec innocence ; que je le rendis sans y penser le plus amoureux de tous les hommes, & il se resolut de pousser les affaires plus loin.

Il me mena à la chasse : c'estoit mon foible ; Et m'ayant écartée adroitement de sa femme & du Marquis de Birague, qui peut-estre de leur costé cherchoient aussi une

occa-

occasion de s'écarter : Il fit tant que nous nous trouvâmes tous deux seuls assez loin dans la forest. Le lieu invitoit à mettre pied à terre, & estoit tout propre à favoriser deux personnes qui eussent esté d'accord. Les arbres y formoient une espece de berceau, une source faisoit entendre son murmure à deux pas de-là ; enfin, Madame, Monsieur de Moliere estoit un habile homme, & pour le dessein qu'il avoit, le lieu n'estoit pas mal choisi. J'y descendis de cheval à sa priere, & le voyant s'y coucher de son long pour se reposer, je m'allay mettre auprès de luy en la mesme posture, sans aucun soupçon de ce qui m'y devoit arriver. Alors mon prétendu pere s'approchant un peu & m'embrassant tendrement commença à me découvrir un secret, auquel je n'eusse jamais pensé, & me raconta l'histoire de ma naissance. Il m'étala
en-

ensuite les obligations que je luy avois, de ce qu'en voulant bien passer toujours pour mon pere, il m'asseuroit tous ses biens, que la mort de son fils tué depuis peu, m'abandonnoit. Il ajoûta beaucoup d'autres choses pour me faire valoir son amour; Et le refrain de tout cela fut que je devois répondre à sa passion pour éviter le vice d'ingratitude: qu'il m'aimeroit toujours avec la plus grande discretion du monde, & que ce commerce n'empescheroit pas qu'il ne me trouvast bien-tost un party considerable.

Si je dûs estre confuse & bien estonnée en apprenant ces nouvelles, Vostre Altesse en sera le juge. Je me trouvay d'autant plus embarrassée, que cét homme, apres avoir finy son discours, se mit en devoir d'encherir par dessus ses caresses ordinaires, & que ma resistance l'embraza d'avantage par la diffi-

difficulté. Il se jetta à mes genoux : fit mille extravagances , & quoy que je luy eusse répondu qu'un reste de tendresse & de respect , que l'habitude retenoit dans mon cœur , estoit la seule chose qui m'empeschoit de me venger de ses insolences , il ne laissa point de les continuer , jusques à vouloir en venir à la force ; Ce fut alors que j'entray en furie , je me démeslay de ses bras , je courus à mon cheval , je pris un pistolet à la çon de la Selle & le menaçay de le tuër , s'il ne me laissoit : Il n'en fit rien , & au contraire sa brutalité se changeant en fureur , je le vis venir à moy comme un satyre , en jurant qu'il se satisferoit ; Je laschay le pistolet qui le blessa de deux bales dans le corps : Voilà , Madame , qu'elles furent mes premieres cruautez.

Cependant l'embarras estoit considerable pour une fille de mon âge , de se voir seule dans un bois ,
d'y

d'y avoir étendu un homme sur la place, d'avoir à se sauver & ne se souvenir point de la route qui nous avoit conduits en cét endroit. Aussi en fus-je tellement épouventée, que je pensay me laisser tomber à la renverse en mesme temps que ce malheureux. Toutefois ce desordre ne dura pas. La necessité rappella mon jugement. Je remontay à cheval. Le blessé qui eut plus de pitié de mon embarras, que je n'en avois eu du sien, me cria de tourner à gauche, & j'abandonnay mon cheval à la course par cette route, par où en effet je me fusse bien-tôt éloignée; mais j'allay rencontrer Monsieur de Birague, & la Dame de Moliere, qui s'estant entretenus là où il leur avoit plû sans s'entretüer comme nous, venoient apparamment pour nous rejoindre, guidez par le bruit du pistolet. O Dieu! quelle fut alors mon
affli-

affliction ? & quand, à cette disgrâce, il se méla encore la peur d'un sanglier qui estoit chassé, & qui traversa en mesme temps cette route presque sur les pieds de mon cheval ! Il me souvient que malgré toute ma surprise, je ne laissay pas de mettre la main au pistolet qui me restoit, comme pour arrêter cet animal : Et je diray en passant que c'est à quoy je veux reconnoître quelquefois le sang genereux dont je pourrois bien estre née.

Monsieur de Birague qui vit de loin mon actoin, & qui crût que je n'estois là venuë à toute bride, qu'à dessein d'y rencontrer la beste au passage ; fit un grand cry pour me reprocher ma temerité, & s'avancant vers moy au grand galop, me demanda si Monsieur de Moliere se mocquoit de m'exposer de la sorte. Mais comme il ne s'imaginait rien moins que la

verité, & que je n'avois pas de temps à perdre; je luy dis, fans m'amuser à l'éclaircir d'aucunes choses, que je le connoissois pour un brave Gentil-homme, que j'avois des secrets d'importance à luy dire, & que tandis que je luy parlerois il donnât seulement avis à Madame de Moliere d'aller trouver son mary un peu plus loin où il estoit bien blessé. A peine avois-je finy ces paroles qu'elle-mesme nous joignit. Sur cette nouvelle elle se fit mener sans retardement vers l'endroit par deux gardes de chasse, dont ils estoient suivis; Et moy prenant ce temps-là pour dire à ce Gentil-homme que c'estoit moy qui avoit fait le coup, je le suppliy de me conduire en quelque lieu de seureté. Sa surprise & la pensée que le blessé fut mon veritable pere, luy arracherent d'abord quelques reproches qui marquerent l'excès de son

son estonnement ; mais estant ennemie de tout ce qui pouvoit alors estre inutile : Il n'est pas mon pere, luy repliquay-je avec chagrin , & ce n'est pas icy le lieu de vous expliquer ce mystere. Si vous avez dessein de me servir ; mettez-moy , luy dis-je , encore une fois, en quelque lieu où je sois en seureté , & je vous contenteray après sur toutes les questions que vous voudrez me faire. A ces mots il vit son Gentil-homme qui venoit encore au galop derriere luy, & il luy commanda de retourner pour me conduire dans son Château de Serfac auprès de la Marquise sa femme , puis il poursuivit son chemin pour rejoindre sa Maîtresse.

Elle estoit arrivée au lieu fatal, & je ne sçay pas si la maxime du temps est veritable, qu'on puisse avoir un galant & n'en aimer pas moins son mary ; mais on me dit
qu'il

qu'il n'y avoit jamais eu de desolation pareille à celle de la Dame, lors qu'elle vit le sien couché en terre sur son sang, & que s'estant penchée sur luy pour le baiser, il fut presque impossible de l'en separer. La médifance qui n'épargne pas les plus saintes actions, ne put à la verité concevoir cet excés d'amour, & publia que c'estoit afin qu'on n'eust pas si tost le moyen d'étancher son sang, & qu'en ayant perdu beaucoup, il en pust moins réchaper ; mais quelque persécution que cette Dame m'ait fait souffrir, & quoy que celà ait pû causer effectivement la mort à son mary je veux luy faire la justice de croire qu'elle fit tout de bonne foy.

On enleva ce pauvre blessé avec bien de la peine, & on l'emporta dans le plus prochain Village, pour luy mettre le premier appareil : puis on tascha de luy faire nom-

mer l'auteur de sa blessure. Mais en vain on le luy demanda plusieurs fois, il répondit que c'étoient trois hommes masquez qui m'avoient voulu enlever; Monsieur de Birague luy mesme, qui estant déjà instruit par moy du principal, & le luy faisant entendre, en esperoit sçavoir tout le secret, n'en put jamais tirer autre chose. Cela fit que l'on ne s'obstina point d'avantage à le faire parler, & que l'on songea seulement à le transporter dans la Ville.

Cependant, Madame, la discretion de ce malheureux, soit qu'elle fut un effet de honte ou de quelque reste d'amour, me fauvoit dans l'opinion de tous ceux à qui je n'avois rien confessé, si j'avois eu assez de force pour oser paroistre après le coups; car le Marquis de Birague me vint dire que tout le monde avoit pris ma fuite pour un effet de la peur
que

que ces ravisseurs supposez m'a-voient causée & luy-mesme qui appuyoit cette imagination, ne pouvoit penser autre chose de l'accident, si ce n'est que je pouvois avoir blessé le Financier en voulant tirer sur eux ; mais il arriva un autre malheur qui découvrit bien-tost le mystere ; je le diray par ordre à Vostre Altesse.

J'avois esté mise entre les mains de la Marquise de Birague, dans le Chasteau de Serfac, le Marquis vint m'y retrouver, après avoir pris le soin de mettre aussi sa Dame de Moliere en quelque repos. Je vous avoüe que je fus touchée quand il m'apprit la consideration que le blessé avoit eu pour moy, & qu'encore que je ne me repentisse aucunement d'avoir sauvé mon honneur au prix de sa vie, je ne püs empêcher quelques larmes de couler d'avoir esté forcée d'en venir là : Je m'etendis sur

quelques plaintes que je donnay sur l'heure à l'embaras où j'estois, & après je racontay bien au long à ce Marquis tout ce qui s'estoit passé avec l'histoire que le Financier m'avoit faite ce qui le rendit bien estonné. Il avoit toujours crû, comme moy & comme tout le monde, que j'estois la fille de cét homme; & Madame de Moliere ne luy avoit jamais confié ce secret, quoy qu'elle luy confiait souvent sa personne mesme.

Au reste la nouveauté de l'aventure m'acquittentierement le Cavalier, & il donna mille loüanges à mon action, au lieu de la blâmer, me fit cent protestations de service, & enfin, Madame, il me parla comme un homme qui me trouvoit belle, & qui commençoit à sçavoir que je n'estois plus la fille de sa Maitresse; je diray cela sans luy faire tort.

Je m'en apperceus bien dès le

moment ; mais la necessité de mettre quelqu'un dans mes interets, fit que je ne voulus pas faire un second meurtre pour me venger des esperances qu'il conceut peut-estre alors à mon desavantage. Bien loin de celà, je le remerciay de sa generosité ; j'eus pour luy honestement toutes les complaisances que je pûs ; & j'oseray dire qu'une semblable rencontre estoit la seule qui pouvoit jamais m'accoutumer à souffrir une declaration d'amour sans colere , tant j'en estois ennemie mortelle auparavant.

Je demeuray deux jours dans son château , n'apprenant aucunes nouvelles de la Ville, que ce qu'il m'en envoyoit dire par son Gentil-homme ; & jusques à ce moment, il n'y avoit eu encore aucun danger pour moy : au contraire l'opinion que je fusse retombée entre les mains des gens

masquez redoubloit le deüil de la maison ; mais il n'en fut pas de mesme le lendemain que la fièvre avoit fait parler le malade dans ses rêveries, avant qu'il mourut. Il avoit presque tout découvert, & prenant sa femme pour moy, qu'il demandoit à toute heure, il luy avoit reproché le coup de pistolet: On avoit compris à quelques autres discours interrompus, que c'estoit de moy qu'il parloit. L'alarme se mit aussi-tost dans la famille, on cessa de me plaindre pour m'accuser, & avec d'autant plus de violence, que le fils de la maison, dont on me croyoit la cadette, estoit mort, comme j'ay déjà-dit, & que j'estois le seul obstacle qui pouvoit empescher les parens du mary d'heriter d'un bien considerable. Madame de Moliere elle-mesme, quelque attachement qu'elle eut pour moy, en memoire du Duc qu'elle n'a-

voit

voit point haï, & par la raison de quelques autres engagemens, crut que la bien-seance ne luy permettoit plus de me laisser passer pour sa fille. Et peut-estre une autre politique luy fit considerer qu'elle seroit une veufve bien plus propre à remarier, quand on scauroit qu'elle n'auroit plus d'enfans; Enfin elle s'estoit déjà resoluë à me laisser perdre. Et il n'y avoit rien plus aisé que de me ruiner.

Monsieur de Candale estoit mort dès l'année mil six cens cinquantesept, & ce galant Duc, dont la generosité sans doute, n'aimoit pas toujourns l'éclat, ne m'avoit pas fait connoistre à beaucoup d'autres gens, que le Financier & sa femme, de peur, comme je croy, qu'on ne sceut la charité qu'il avoit euë, en me traitant comme s'il eût esté mon Pere. Toutefois ma bonne fortune

ne m'abandonna pas encore, & Monsieur de Birague qui avoit envie que je luy eusse beaucoup d'obligation, me rendit de si bons services pendant quelques mois, dans cette affaire, & dans une autre qui m'arriva depuis, qu'il donna le temps au mesme hazard qui avoit conduit autrefois le Duc de Candale à la cabanne de ma Nourrice, d'amener encore une puissante Dame du fonds de la Flandre, pour prendre soin de moy en France, comme si elle eut esté ma mere.

Au commencement donc que le soupçon fut tombé sur moy, tout alloit estre en feu; mais ce Marquis empescha l'orage de se former, & il representa à sa Dame qu'il luy seroit plus avantageux par mille raisons d'interests & d'honneur, de me protéger que de me perdre; raisons que les charmes sensibles

bles de la personne du Cavalier firent trouver solides à la belle veufve, si elles ne l'estoient point en effet. Ainsi après quelques jours & quelques aventures forgées, pour excuser mon absence & pour pretexter mon retour, Monsieur de Birague me vintannoncer que je pouvois sortir du Chasteau de Serfac, ce que je fis, & je m'allay jeter dans une Abbaye de filles à une lieuë de là.

Il se servit de mille artifices pour m'y venir voir souvent sans en donner de soupçon à sa veufve; Et l'histoire mesme n'en seroit pas desagreable, si je la racontois; car comme j'ay déjà dit, qu'il avoit un grand fonds sur les obligations que je pourrois luy avoir avec le temps, il ne perdit aucune occasion de me faire connoistre qu'il n'aimoit plus la Dame de Moliere, que pour meriter

d'estre aimé de moy, en ménageant auprès d'elle, par ce moyen que toutes les choses que j'avois à craindre, demeuraissent étouffées à jamais; il m'écrivit mesme quelquesfois des Lettres si plaisantes là-dessus, quand il n'avoit point de pretexte pour me visiter; que Madame l'Abbesse, avec qui j'avois contracté une étroite amitié, en partageoit avec moy le plus agreable divertissement du monde; sur tout lors qu'il nous mandoit que le chagrin que luy causoit mon indifferance, luy attiroit des tendresses incroyables de sa veufve, qui en faisoit l'application à un redoublement d'amour qu'il avoit pour elle; mais il faut passer outre, & dire seulement que je me perdis moy-mesme, par la folie que j'eus de complaire à cette Abbesse badine, qui avoit voulu que je luy fisse une réponse. Ma lettre tomba je ne
sçay

ſçay comment entre les mains de cette veufve. Elle recommit en la liſant qu'elle avoit eu pitié d'une langueur dont elle n'eſtoit point coupable : Cette connoiſſance la mit en fureur , ſa jaloſie jura ma perte , & enfin elle ſe reſolut à punir ſon infidelle , en réveillant mon affaire qu'elle avoit aſſoupie. Il eut beau luy apporter des raiſons pour l'appaiſer , & pour luy oſter de l'eſprit qu'il m'aimaſt ſi fort ; Elle avoit eu la force de diſſimuler ſon déplaiſir juſques à ce qu'elle eut ſurpris la répoſe qu'il me feroit , & elle eſtoit bien pire que ma lettre : Il y avoit des raileries ſanglantes contre elle , qu'il y traittoit de plaiſante dupe , toute ſon amour fut convertie en une impatience extrême de ſe venger ; & pour y parvenir elle comença a publier le ſecret de ma naiſſance , & à donner des preuves que je n'eſtois point ſa fille ny cel-

le de son mary. La nouveauté de l'histoire fit aussi-tost un grand bruit dans la Ville, les parents du mort se rassemblèrent pour delibérer des moyens de me détruire, & tout ce que Monsieur de Birague pût faire pour moy en cet allarme, fut de monter promptement à cheval, & avant qu'on eut pû songer à s'assurer de ma personne, de s'en assurer luy-mesme; il m'alla cacher dans une maison forte de Madame la Comtesse d'Englesac, sœur de mon Abbessè, qui n'estoit éloignée du Convent que d'une petite demy lieuë.

Madame d'Englesac est une veufve d'une haute vertu, & même dans la devotion, quoy qu'elle ait l'humeur magnifique, & quelle aime à vivre avec ses amis dans toutes sortes d'honestes plaisirs. Elle avoit alors deux de ses filles auprès d'elle, & un fils le Chevalier le plus

plus accompli du Royaume, les yeux beaux, la bouche plus belle; un air de grandeur, la taille libre, haute & majestueuse, une adresse incomparable à toutes choses, un esprit galant, une ame de Prince, & une valeur de Heros, font les moindres loüanges que je puis donner à ce Gentil-homme: Que Vôtre Altesse me le pardonne il me fut assez cher pour meriter bien d'autres emportemens, & c'est celuy qui doit avoir la meilleur part à toutes les choses dont j'ay à parler dans la suite de ce recit.

Je receus dans cette maison toutes sortes de secours & de bons traitemens, durant la plus chaude persecution de mes ennemis; Et tous ceux de cette famille se firent un honneur de me proteger dans une disgrâce si peu ordinaire, qu'ils nommoient l'effet d'une action heroïque, plutôt que d'un lasche

assassinat, comme la Dame de Moliere le disoit par tout ; Et enfin la Cour estant pour lors en Provence, ils m'obtinrent ma grace du Roy, avec toute sorte d'avantages contre mes parties.

Mais la fortune qui n'avoit pas dessein que je fusse long-temps sans traverses, afin d'avoir souvent le plaisir de m'en relever, ne laissa point durer cette faveur. Birague qui m'en vouloit tout de bon, & qui estoit amy particulier du fils de Madame d'Englesac, luy parla si souvent de moy, & du plaisir qu'il y auroit à en estre aimé, que ce jeune Cavalier le crut, & me regarda pour luy-mesme. Ses yeux m'en parlerent, je n'y fus pas insensible ; & je puis l'avouer sans rougir, puisque j'en seray justifiée par la suite. Birague s'en apperceut, & en devint jaloux ; mais je dis jaloux à ne vouloir rien ménager pour me punir

punir de luy avoir preferé ce Gentil-homme, Et je l'en excuse bien ; un Amant qui perd n'est pas obligé d'en user plus civilement. Il fit connoistre sous main à la Comtesse les amours de son fils, & quelles dangereuses suites elles pourroient avoir. La Dame qui avoit de l'ambition, & avec justice (leur famille est une des plus noble & des plus riches du Royaume,) ne s'endormit point à y donner ordre; Elle me tira un jour dans son Cabinet pour m'en parler, & après m'avoir remontré avec beaucoup de douceur, qu'elle me croyoit trop sage pour consentir jamais à la moindre faute, & trop reconnoissante aussi, pour vouloir profiter du fol amour de son fils ; elle me pria de luy oster si bien toute esperance, qu'il quittast le dessein où elle sçavoit qu'il s'estoit embarqué.

Et ne soyez point faschée, me dit-

dit-elle voyant que son discours m'avoit fait rougir ; de ce que je vous parle avec cette franchise : c'est que je vous aime infiniment , & que je serois inconsolable , si par faute de vous en avoir avertie, vous vous estiez engagée dans une chose qui me donnât lieu de vous éloigner de moy , & de me plaindre de vous.

Une douleur secrete , qui avoit succédé à ma rougeur , m'avoit fait tenir les yeux toujours besez jusques à ce qu'elle eut finy son discours. Et quoy que je previssie que j'aurois bien de la peine à observer ce que je luy promettois : je luy promis néanmoins de faire tout ce qu'elle me commandoit , afin qu'elle ne prit pas le party de m'éloigner. Ce ne fut pas sans causer de grands chagrins au jeune Comte qui ne pouvoit deviner la cause de mon changement. Il voulut cent fois m'en demander le sujet;

fujet ; mais j'estois toujours si bien observée , tantost par Birague , & tantost par la mere , que je n'osay jamais luy en parler , quelque envie que j'en eusse ; Et luy qui prenoit cela pour un mépris , en passa jusques à un tel desespoir , qu'il en fut dangereusement malade.

C'est icy , Madame , que je me dispenserois volontiers de la loy que je me suis faite , de dire beaucoup de chose en peu de mots ; pour étendre le recit de cét amour qui est encore cher à mon souvenir. Mais je crains que je ne m'imagine de donner à Vostre Altesse comme une chose agreable , qui peut-estre ne le sera que pour moy , qui y suis encore interessée. Qu'une femme est folle quand elle aime ! ou qu'elle est malheureuse quand elle a de la vertu & de l'amour ! que j'eus à souffrir , pendant ce peu de jours que cét Amant fut dans son lit , & qu'on
ne

ne me permit pas de luy faire visite ! qu'il souffrit luy-mesme de ne me voir pas ! Je croy que le seul dépit qu'il en eut, le guerit par l'envie qu'il luy donna de venir au plûst me reprocher cette dureté : il me souvient des mesmes paroles qu'il me dit un jour dans ce dépit, qui luy sembloit le plus juste du monde. Madame d'Englesac estoit occupée à recevoir le Duc de Villars, & l'Evesque d'Agde, qui l'estoient venu visiter l'un & l'autre en mesme temps. Le Chevalier des Essars, Gentilhomme de merite, & le mieux fait de son País, les avoit accompagnés ; & comme j'ay déjà dit, que le Comte d'Englesac avoit deux sœurs ; ce Chevalier estoit amoureux de l'aînée. Je pense même que le Duc de Villars n'estoit là venu que pour trouver un moyen d'en faire le mariage, & je ne sçay ce qui empescha qu'il ne se

con-

conclust : mais quoy qu'il en soit; tandis que la Mere s'entretenoit avec luy dans un Salon, l'Evesque avoit donné envie aux autres d'entrer dans la gallerie, & toute la compagnie s'alla mettre au bout sur des bancs. Mon jeune Comte s'y vint asséoir auprès de moy, & après avoir jetté un grand soupir de ce que je ne le regardois point; (je ne l'osois à cause que la plus jeune de ses sœurs me tenoit de l'autre costé, & s'appuyoit en badinant sur mon épaule) il me dit assez bas d'un ton de dépit; Vous voulez que je meure crüelle, je le vóy bien, ouy vous le voulez, & il est aisé à connoistre que je vous eusse fait plaisir s'il eut dépendu de moy de mourir de ma maladie ces jours passez; mais je vivray peut-estre encore assez pour vous reprocher vostre inconstance plus que vous ne le voudrez.

Je

Je ne luy répondois rien , & au contraire de peur que sa sœur n'entendit ce qu'il me disoit , je luy tournois l'épaule , pour faire mine de badiner avec elle tandis qu'il parloit , de sorte que cela irritant de plus en plus sa douleur ; il continua de m'accabler de tant de reproches , que j'eus bien de la peine à empescher mes larmes de paroistre & de répondre pour moy. Je mis mon éventail devant mon visage , & ayant pris le temps que le Chevalier des Essars avoit obligée la jeune d'Englesac à se tourner vers luy , je dis à mon Amant en le regardant de costé ; Taisez-vous , ne m'affligez pas davantage , je ne fay rien que par force & par contrainte , je suis la plus malheureuse fille du monde , & je voudrois ne vous avoir jamais veu ; Là-dessus je me levay & emmenay sa sœur pour éviter la suite d'un entretien qui eut pû nous estre nuisible. Il

Il seroit mal-aisé d'exprimer l'embarras où cét amoureux Gentil-homme se trouva, après que je luy eus fait cette réponse. Il sçavoit bien que j'estois sincere, & qu'il falloit que j'eusse de grandes raisons de faire ce que je faisois, pour luy avoir parlé de la sorte; mais je ne luy en avois pas assez dit à son gré il falloit une autre entreveuë pour s'éclaircir mieux: Que ne fit-il point pour l'obtenir?

Celà est incroyable, Madame, & ce fut encore une chose digne de moy qui estois destinée à voir & à causer des effets tout extraordinaires, car il mit le feu dans un endroit du Chasteau; ne voyant pas de moyen de disperser tous ceux qui sembloient estre payez pour me gesner, qu'en les obligeant à craindre quelque chose de plus facheux que nos entreveuës.

Ma-

Madame d'Englesac s'estonnera, peut-estre, en apprenant par la lecture de cette histoire, la cause de cét accident, que sans cela elle auroit toujours ignorée. Mais enfin telle estoit pour moy la passion de son fils; & elle a dit quelquefois plus vray qu'elle ne pensoit, quand pour dire que j'avois mis le trouble dans sa famille, elle m'a accusée d'avoir porté le feu dans sa maison.

Je ne fus jamais plus surprise que lors que je vis entrer cét Amant troublé dans mon appartement, où il se jetta à mes pieds, tandis que les autres se sauvoient presque en chemise; car c'estoit la nuit; Et qu'en m'empeschant de les suivre, il me confessa qu'il avoit causé ce desordre à dessein.

Ne craignez-rien, me dit-il, il y a un fossé entre le feu & nous. Vous pourrez demeurer en seureté dans cette chambre; ne refusez

fez pas de m'écouter un moment, quand je sacrifie tout à une occasion si chere.

Je fis ce qu'il voulut, & je l'écoutay en achevant de m'habiller, ne pouvant douter qu'un homme qui brûloit sa maison pour cela, n'eût un grand besoin de me parler. Je luy rendis conte de mes froideurs & de mes feints mépris des discours que Madame sa mere m'avoit tenus, & des promesses que je m'estois crû obligée de luy faire, de peur qu'elle ne resolut à nous separer. Cét éclaircissement luy fit tous les biens du monde; & enfin, Madame, après que nous y eûmes ajoûté une legere consultation sur les mesures qu'il nous faudroit prendre pour tromper nos surveillans à l'avenir, je vis mon homme si content, que pour beaucoup de chose il n'eût pas voulu n'avoir pas brûlé un assez beau bastiment.

Ce-

Cependant le feu avoit répendu l'allarme dans tous les Villages voisins. Le Marquis de Birague qui n'estoit éloigné que d'une lieuë & demie , ne fut pas des derniers à s'appercevoir que c'estoit nostre Chasteau qui brûloit. Il se fit seller des chevaux : Il vint en diligence : ne me trouvant point avec les autres femmes dans le Parc où elles s'estoient retirées , il courut de tous costez pour apprendre de mes nouvelles : Il s'avisa mesme de monter à ma chambre , en sorte qu'il y pensa surprendre le Comte d'Englesac ; Mais comme ce Marquis (à qui vrayment j'estois alors bien obligée) m'appelloit par tout en passant avec grand bruit , cela avoit donné le temps au Comte de se cacher , si bien que j'en fus quitte pour contrefaire l'évanoüie , afin que cela m'excusât d'estre demeurée là ; Et pour essuyer quel-

quelques baisers que le Marquis me donna pour la peine qu'il eut de m'emporter entre ses bras; ce que je feignis de souffrir sans revenir à moy, jusques à ce que je me vis un peu loin de ma chambre.

Depuis ce temps-là, le Comte d'Englesac & moy nous vécûmes avec beaucoup de circonspection, & pour mieux dérober la connoissance de nostre amour, nous feignîmes de nous haïr mortellement. Nous ménageâmes cette feinte avec assez de conduite, & nous en pretextâmes les causes les plus apparentes qu'il nous fut possible. Birague en fut si aise qu'il s'y trompa le premier: La mere d'Englesac le suivit jusques à en faire de grandes reproches à son fils, & à m'en consoler par mille nouveaux témoignages de son amitié, & de sa protection; Enfin nous estions heureux si nous nous fus-

sions contenté de cette précaution. Mais un homme de qualité des environs de là se rendit amoureux de moy en une visite qu'il fit à Madame la Comtesse d'Englesac; Le Comte voulut que je feignisse encore d'agréer son service, & c'estoit trop de finesse; Cét homme s'embarqua fort avant à m'aimer, m'écrivit souvent; le Comte par une imprudence de jeune homme s'avisa de luy faire une réponse pour moy, & l'envie de railler le dispensa à m'y faire parler un peu amoureuxment. Ce rival indiscret (comme il n'y a guere d'hommes qui ne le soient lors qu'ils se croient favorisez, & mesme quand ils ne croient pas l'estre) montra cette réponse à l'Amy, & cet Amy le dit à un autre. Cét autre l'apprit à Birague, qui la crut de ma main, & m'en vint faire de grandes plaintes. Je m'en plaignis moy-mesme

au

au Comte, voyant le tort que cela me faisoit : & celuy-cy reconnoissant sa faute, & pensant la reparer par une plus grande, alla decouvrir que c'estoit luy qui en estoit l'auteur, & qu'il les avoit écrites pour se mocquer de son rival. Pour conclusion il arriva un grand malheur de toutes ces folies.

Le Chevalier des Essars donnoit le Bal à la fille aînée de la Comtesse d'Englesac, & il y avoit belle compagnie, que le voisinage de la Cour avoit rassemblée chez la Marquise d'Ampus. Les deux Rivaux s'y trouverent, & s'y estant querellez je ne scay comment, nouierent une partie pour le lendemain au dessus de Ville-neuve. Le combat fut sanglant, deux seconds y furent tués, & la partie du Comte bien blessée ce qui produisit deux effets tres-fascheux ; l'un que le Roy

ayant renouvelé ses Edits contre les duëls, il n'y eut plus de seureté pour mon pauvre Amant à demeurer en France, & l'autre que l'éclaircissement du sujet de ce duël, fit connoistre à la Dame d'Englesac que la haine d'entre son fils & moy n'estoit qu'un jeu concerté.

Et rien de pis ne me pouvoit arriver; car comme j'estois la cause apparente de tout ce desordre, par ma desobeïssance: Elle me fit dès le lendemain enlever dans un Cloistre & elle deffendit de m'y laisser voir à personne, jusques à ce que je me fusse resoluë d'y prendre l'habit. Ce que j'y trouvoy encore d'affligeant fut que ce n'estoit pas le mesme lieu dont sa sœur estoit Abbessë, où j'eusse pû du moins esperer quelque societé; C'estoit un Convent, bon Dieu: Quel Couvent! qui sembloit plutôt une affreuse prison que toute
autre

autre chose. J'y demeuray deux mois, & cependant mon cher Comte d'Englesac se fauvoit par le Piémont, où la pluspart des Dames qui n'épargnoient rien pour s'en faire aimer, justifioient le tendre penchant que j'avois pour luy.

Au bout de ces deux mois le Roy se rendit à Avignon en revenant de Marseille; & comme il y passa quelques jours à l'occasion de la Citadelle d'Orange qu'il ne vouloit pas voir fortifiée au milieu de son Royaume. Cela fit que tous les Galans de la Cour se répandirent de costé & d'autre, & que les parloirs des Dames Religieuses eurent part à cette inondation de Courtisans. Dans cette réjouissance universelle pour ce petit peuple de Dieu, qui estoit bien aise d'admirer la galanterie de tant de braves Cavalliers, & d'honorer leur Roy en leurs personnes, on ne me tint plus de si grandes rigueurs; &

quoy que Madame d'Englesac n'y consentît pas, on me laissa voir quelquefois le monde au parloir, afin que je n'eusse aucun sujet d'accuser les autres.

Je me souviendray même toujours de ce passage de la Cour à Avignon, qui donna tant de joye, aux plus jeunes de ces pauvres Recluses, qu'à toutes les fois qu'on leur disoit que le Gouverneur d'Orange rendroit la Place par composition, elles faisoient mille imprecations contre la lascheté de cét homme, & le jugeoient digne du dernier supplice, parce qu'il n'arrestoit point là le Roy un an entier, par une genereuse resistance.

Birague qui ne m'avoit pas oubliée, prit cette occasion pour continüer à me venir offrir ses services, & quelque temps après, par la voye d'un Gentil-homme à qui le Comte d'Englesac avoit adressé
des

des lettres pour moy ; je receus aussi des assurances que j'estois toujours aimée. Mesme l'une des Religieuses , comme pour ajouter une autre sujet de joye à celuy-là me prophetisa en mesme jour , que l'Amour me tireroit dans peu de captivité. Il est vray que je fus long-temps à comprendre comment cela se feroit ; me semblant que j'estois si bien gardée , qu'à moins que mon Amant ne vint mettre le feu au Cloistre , comme il l'avoit mis à son Château ; il estoit mal-aisé de faire un coup de cette importance. On pouvoit bien franchir le mur d'un petit jardin , mais la Superieure en avoit toujours les clefs , & qu'il estoit impossible d'y entrer sans sa permission. Ce fut aussi ce que je répondis à la Religieuse ; mais elle n'y relikquoit rien , sinon que la chose arriveroit comme elle avoit dit , & que j'eusse seulement patience.

Trois jours après Monsieur de Loraine, dont on avoit fait le Traité à Saint Jean de Luth, vint joindre le Roy en poste dans Avignon. Ce Prince toujours plus galant qu'infortuné, & qui adore les belles qualitez du sexe aussi bien sous le voile qu'ailleurs, quand elles s'y trouvent; après ses compliments faits, grossit les assaillans de nos Parloirs. Feu Monsieur le Duc de Guise l'y suivit; & comme ce dernier s'adressa à moy plus qu'aux autres, j'allay tout d'abord m'imaginer que la prophétie avoit voulu parler de luy, & que ce seroit par son moyen que j'obtiendrois ma liberté: Car, Madame, il ne s'épargna point dès le premier jour à me faire l'amour le plus obligé du monde, à me donner l'esperance de ma sortie, & d'une toute autre fortune encore, si j'avois la bonté de l'écouter. Je crûs mesme en voir l'ef-

fet

fit bien-tost après dans le soin qu'il prit d'en parler à la Reyne Mere. Mais la Comtesse d'Englesac en ayant eu le vent par ses espions, avoit prevenu l'esprit de cette bonne Princesse : Elle luy avoit donné de pernicieuses impressions de ma conduite, en m'accusant de tout le malheur de son fils; La Marquise des Essars, & mesme la Marquise d'Ampus, vint dire encore qu'on ne pouvoit faire une plus belle œuvre que de me laisser enfermée. Il n'en faloit pas davantage pour mettre la Reyne elle-même contre moy. Aussi le Duc de Guise n'obtint rien. Sa Majesté le refusa de bonne grace, & dit qu'il estoit un intercesseur trop galant, pour m'exposer à luy avoir de telles obligations. Il retourna à la charge le lendemain, fortifié du secours de Monsieur de Lorraine, & d'une Princesse, qui pour l'obliger s'offrit d'estre ma

caution; Mais la Reyne n'en voulut pas d'emordre; Et sur ce qu'il se forma alors un party charitable en ma faveur, on dit que si je voulois sortir, il falloit du moins que ce fût pour épouser le vieux Cabrieres, qui avoit offert à Madame d'Englesac de me prendre en mariage.

Le Duc de Guise se fit le messenger de cette nouvelle, prévoyant bien que si je la recevois d'une autre bouche que de la sienne, ma réponse rendroit inutile tout ce qu'il auroit fait. Et à dire la verité, il ne se trompoit pas; car j'eus seulement bien de la peine à me l'entendre annoncer par luy-mesme. Et voyant qu'il employoit tout son serieux, pour me faire concevoir quel avantage c'estoit souvent pour une belle femme d'avoir un mary qu'elle püst estre dispensée d'aimer: mon humeur folastre me fit trouver plus de sujet

de rire que de m'affliger, à voir les hautes esperances que j'avois conceuës de sa negociation, s'en aller en fumée; & je luy répondis en riant qu'il se mocquoit; & que j'aimois encore mieux l'ouïr parler pour luy-mesme, que pour le vieux mary qu'il m'offroit; il se prit à rire, comme moy, trouvant dans ma folie une espece de charme qui l'engagea davantage à m'aimer; Et ainsi la chose en demeura en ces termes, & la prophétie n'eut aucun effet de ce côté-là.

Ma Religieuse à qui je faisois confidence de tout ce qui passoit, voyoit bien l'erreur où ses paroles m'avoient jettée, & n'avoit pas aussi prétendu, quand elle avoit dit que l'Amour me délivreroit, que ce dût estre celuy de ce Prince. Mais comme prudente, elle ne jugeoit pas à propos de me découvrir rien de plus particulier,

jusques à ce qu'elle vist toutes les choses disposées à faire reüssir sa prediction ; & quand il luy sembla qu'il en estoit le temps, elle m'en fit seulement part.

Durant les momens de liberté qu'on se dispensoit de prendre aux Parloirs contre la regle depuis l'entrée du Roy ; & c'estoit comme j'ay déjà dit , pour honorer ce Monarque par quelque chose d'extraordinaire: Fouquet un jeun Gentil-homme tres-spirituel, avoit fait amitié avec cette Religieuse. Elle estoit fille du deffunt Baron de Fontaine, qui suivant la maxime de la plus grande partie de la Noblesse, en avoit fait un sacrifice au Convent pour rendre son fils plus riche: Cette victime avoit protesté plusieurs fois contre ses Vœux, son frere estoit mort depuis ; Et il luy faschoit extrêmement de voir un grand bien dont elle pouvoit heriter, passer entre
les

les mains de deux tantes. Fouquet, dis-je, qui luy avoit trouvé des charmes, estoit entré fort avant avec elle dans la haine de cette tyrannie, avoit promis de la servir, & l'Amour faisant d'heure en heure des progres d'autant plus considerables en ces deux Amans, qu'une grille s'opposoit à luy, Birague soufflant encore le feu; car cette partie ne se faisoit pas à son insceu; ce Gentil-homme s'estoit enfin resolu à enlever la Dame. Les mesures estoient prises, la clef du jardin, attrapée & contrefaite, & une Touriere de l'intelligence; car rien n'est impossible à l'Amour qui veut sortir d'un Convent, & qui espere se relever du Vœu de Closture. La Religieuse me découvrit le soir tout son secret, & me demanda si je voulois par mesme moyen que Fouquet m'enlevât à ceux qui me persecutoient. D'abord la pro-

posi-

position me surprit , il me sembloit qu'il y avoit quelque chose à redire à cette conduite ; mais pourtant lors que j'eus fait reflexion sur l'estat où je me voyois, qui pourroit durer long-temps si je n'acceptois cette occasion de me mettre en liberté ; je consentis à me rendre au jardin avec elle sur la my-nuit , ce que nous fîmes assez subtilement. Nous n'y eûmes pas attendu un demy quart-d'heure , que nous oüîmes le signal de Fouquet , lequel après que nous y eûmes répondu , commença à enjamber le mur , & à descendre le long d'une treille d'espalliers , qui même n'estoit pas trop bonne , & fit du bruit en se rompant. La crainte me saisissoit , & je puis dire que j'en avois dix fois plus que la Religieuse , quoy que je courusse bien moins de risque. Fouquet qui s'en apperceut me r'assura , & pour

ména-

ménager le temps, commença à faire partir sa belle voilée,

Mais je ne sçay si je pouray bien raconter à Vôte Altesse la maniere tout-à-fait plaisante, dont il se servit, pour nous porter jusques sur le mur. Comme il n'y avoit point de seureté à prendre nostre chemin par la treille, qui s'estoit déjà rompuë; il se courba en s'apuyant des deux mains contre ce mur, & nous fit monter l'une après l'autre sur son dos. Nous ayant ainsi sur son dos, il se rehaussoit peu à peu, & nous montions sur ses épaules. Tandis que nous nous tenions en cét estat à des chevilles de fer qui souvenoient la treille, il montoit luy-mesme sur une grosse pierre qui estoit à ses pieds. Après celà nous marchions sur sa teste, & de sa teste nous nous assieyions sur le mur, d'où une espee de Valet de chambre, qui n'avoit pas si haut à at-

teindre

teindre de son costé , parce que le terrain y estoit plus relevé, nous descendoit sur des chevaux. Ils nous donnerent en suite des chapeaux avec de grands manteaux couvroient toutes nos jupes , & dans cét equipage nous sortismes cavalierement de la Ville, qu'on ne fermoit pas depuis la venue du Roy.

Nous fismes quelque chemin sans qu'il me fust possible de reconnoistre où l'on me menoit, & je roulois dans mon esprit mille pensées tantost plaisantes, tantost facheuses, en faisant reflexion aux effets que cét enlevement pourroit produire. Birague que je connoissois pour un intrigant fort alerte, ne causoit pas le moindre de mes chagrins, & je disois à Fouquet & à sa belle, qui s'étoient mis malicieusement à m'en parler : Vous verrez qu'il fera tant de tours, qu'il découvrira où nous
se-

ferons, il gatera toutes nos affaires. Pourquoi, pourquoi? me répondoit la Religieuse, je croy Monsieur de Birague un plus galant homme que vous ne dites, & je me ferois bien à luy. Fouquet qui me trahissoit comme elle, ajoûtoit qu'en effet Birague estoit un honeste Cavalier, plus propre à servir une Dame, qu'à luy donner du déplaisir, Oüy: repliquois-je, s'il n'estoit pas si interessé, & ne vouloit pas estre payé des moindres obligations qu'on luy peut avoir? mais je ne vis jamais un homme plus fatigant, & qui aille plus à son but que luy.

C'est ainsi que nous avancions chemin, eux en disant mille biens de ce Gentil-homme, & moy en ne cachant rien de ce qui m'en déplaisoit, dont ils se tuoient de rire en se retournant à chaque mot vers leur Valet de chambre qu'ils accusoient de dormir; Et jugez,

Ma-

Madame, s'ils avoient raison de se divertir, puisque ce Valet de chambre estoit le Marquis de Birague luy-même, qui avoit fait secrettement cette partie avec Fouquet, & qui me menoit à une de ses maisons. Je pensay ne leur jamais pardonner cette tromperie, quand nous fûmes arrivez, & que la Religieuse qui craignoit moins les hommes que moy, pour commencer à m'y accoûtumer, luy cria : Allons noble Valet de chambre pied à terre, & qu'on aide à cette belle à descendre de cheval. Je fis un cry qu'on pouvoit entendre de bien loin, en reconnoissant le visage de Birague, & on eut toutes les peines du monde à me remettre de ma frayeur. Mais quoy ! me dit ce pauvre Gentilhomme, que ma façon d'agir affligeoit ; En bonne foy aimeriez-vous mieux estre encore dans le Convent exposée à tout ce que la

ven-

vengeance de Madame d'Englesac feroit capable de faire contre vous, que de me sçavoir quelque gré de vostre liberté? Fouquet & sa Dame luy aiderent à obtenir que je ferois moins l'effarouchée, & que je ne luy voudrois pas du mal, & ensuite nous songeâmes tous à prendre des mesures pour nous empescher de patir de cette escapade. Nous nous mîmes au lit la Religieuse & moy, & nos deux Chevaliers jugerent à propos de retourner avant le jour dans Avignon, pour s'y montrer le lendemain, & prendre langue; ce qu'ils firent en y rentrant par une autre Porte.

Cependant le jour fut à peine venu, que l'alarme commença à estre au Monastere, & que la nouvelle s'en répandit. Une tante de la Religieuse qui estoit pour lors à la Cour, fit de grandes plaintes contre les Nones, qu'elle

accu-

accusa d'avoir presté leur consentement à l'évasion de sa Niece. Madame d'Englesac, pour l'intérêt de son fils, de la grace duquel elle ne desespéroit pas, & qu'elle apprehendoit que je n'allasse épouser hors de la France, parla encore plus haut, & en demanda justice à la Reyne Mere. Sa Majesté soupçonnant le Duc de Guise d'y avoir contribué, luy en fit mauvaise mine tout ce jour là: Le Duc qui estoit innocent de l'intrigue, protesta qu'il n'y avoit aucunement trempé, & voulant oster ce soupçon à la Reyne, mit des gens en campagne pour nous suivre; de sorte que nous n'étions pas embarquez en une petite affaire. Il n'eut autre remede que de laisser assoupir un peu les choses par le temps, de donner le loisir au Roy de prendre Orange, & en attendant de se consoler le mieux qu'on pourroit les uns les autres dans la maison de Birague.

On

On n'a point crû que ces deux Gentils-hommes y eussent esté aussi sages que des Capucins, & on a mieux aimé se persuader qu'ils avoient usé des biens que la fortune sembloit leur presenter; mais je leur rendray cette justice, que jamais hommes n'eurent plus de respect ny plus de modestie; qu'en l'estat où je me voyois, & craintive comme j'estois alors, je n'en attendois pas tant, & que ce fut en quoy je commençay à estimer le Marquis de Birague, plus que je n'avois fait; On nous rendra justice à nous-mesmes si l'on veut.

Nous ne demeurâmes pourtant guere dans cette maison; car le Roy obtint peu de jours après tout ce qu'il voulut; & ayant fait mettre un nombre de pionniers pour démolir la Citadelle d'Orange, vint traverser tout un costé du bas Languedoc pour s'acheminer

miner à l'Isle de la Conference, où l'Infante d'Espagne se devoit rendre. Fouquet qui ne manquoit d'intrigue ny d'amis, jugea à propos de se servir du passage de cette petite Armée qui compose d'ordinaire la suite des Roys, pour s'éloigner avec moins de soupçon, dans la meslée, d'un voisinage trop dangereux. Il nous mit dans de chariots de bagage, nous déguisa en femmes de Marchands suivants la Cour; Et le mot estant donné de prendre à droit au de là de Carcasone, il nous fit conduire à Thoulouse sous couleur d'y aller charger des provisions pour Monsieur Frere unique du Roy.

La Presidente de je ne sçay plus son nom; bonne & vieille veuve, qui estoit cousine de la Religieuse, & qui n'avoit jamais approuvé qu'on luy eût fait faire profession de force, nous receut dans sa Maison, & prenant aussi-tost le party

party de sa parente , commença à l'appuyer dans le Parlement , auquel elle demanda sauve-garde & liberté de sa personne pour solliciter la dissolution de ses Vœux. Elle en vint à bout avec le temps, & après bien des soins: Et Fouquet qui s'en estoit donné quasi toute la peine, ne fut pourtant pas celuy qui en eut le fruit. Mais je ne diray pas davantage de circonstances de cette histoire, qui n'a plus rien de commun avec la mienne.

Estant arrivée chez cette Presidente, je ne me crus guere plus en seureté dans son logis que dans la maison de Birague; Au contraire la renommée, ce monstre qui grossit toujours en chemin faisant, avoit porté le bruit de mes affaires dans Thoulouze, m'y avoit dépeinte avec de pires couleurs que celles dont la Marquise d'Amput & la Comtesse d'Englesac s'estoient servies pour me détruire
chez

chez la Reyne Mere. On m'y venoit faire tous les jours, sans me connoistre, des histoires ou plûtoſt des fables de ma vie, qui me chagrinoient fort; d'ailleurs la Prefidente qui ſembloit ſe douter de quelque choſe, bien qu'on ne me fit paſſer que pour une fille qui ſervoit la Religieuſe, ne me voyoit chez elle qu'à regret; ce fut bien pis quand ſa couſine crut me ſervir, en luy declarant le myſtere, l'afſiduité de Birague luy déplut; la jaloſie de la Marquiſe ſa femme, qui faiſoit éclater les ſouppçons qu'elle avoit de luy, vint encore charger là-deſſus. Les diligences de la Comteſſe d'Engleſac à me faire chercher, comblèrent la meſure: La pauvre vieille femme craignit qu'on ne vint ſ'informer de moy à la Religieuſe qui ne ſe cachoit plus, & avec laquelle je devois avoir ſauté les murs; & tout cela fit qu'elle me conſeilla de ſor-

tir

tir du Languedoc le plûtost que je pourrois , sous une belle apparence de ne regarder en celà qu'à mon seul interest. J'entendis ce qu'elle vouloit dire , je me le tins pour commandé ; je me vis reduite en une étrange perplexite d'esprit , ne sçachant plus où donner de la teste , à moins que de me mettre à le discretion de Birague : Il s'offroit veritablement de me conduire à Paris, & de ne me jamais abandonner ; mais la passion en estoit à craindre , & la compagnie soupçonneuse : Que faire ? ma bonne fortune ordinaire y pourvût.

Lors que la Dame de Moliere avoit éclaté contre moy pour van-ger son mary ; la nouvelle en avoit couru le monde , il s'estoit fait un article curieux dans les Gazettes de l'histoire de ma naissance. Un Duc de Candalle intrigué en tout celà , relevoit encore la chose ; le bruit en avoit passé les Frontie-

res les plus reculées du Royaume. Le Marquis de Saint Estienne, Capitaine de Monsieur le Prince, qui estoit encôre à Bruxelles, en regala une charmante Dame du Pais, passionnément amoureuse des belles aventures; & ce fut un acheminement à mon salut.

La Marquise de Seville (c'est le nom de cette Dame, dont la ruelle a esté remplie de tout temps de ce qu'il y a eu de plus galant dans les Pais-bas) estoit une femme de taille extrêmement fine, qui avoit esté autresfois tres-jeune & tres-belle, & en qui on remarquoit une phyfionomie de certaines Princesses. Elle avoit extraordinairement de ce bel esprit qui plaisoit tant en France, avant que ce fut la mode d'y estre moins concerté, & on ne luy pouvoit faire de plus grand plaisir, que de l'interessier en quelque intrigue spirituelle:

tuelle : Princes , Marquis , Comtes & Barons , luy ont plû par-là , & jusques au frere du Secretaire des Commandemens de Monsieur le Prince ; il y a peu d'honnestes gens qu'elle-mesme n'ait embarrassez en quelque aventure digne de son bel esprit. Vostre Altesse jugera cette description criminelle , lors qu'elle apprendra par la suite de ce discours , que cette mesme Dam'a fait de grands biens. Mais peut-on s'empescher de faire part à ses amis d'une peinture si rare ? il y auroit plûtoft du crime à l'enfvelir , principalement quand la personne mesme m'en scauroit gré , bien loin de s'en fâcher si elle estoit encore vivante. J'adjoûteray donc que le Duc de Candalle , jeune & bien fait , fut son premier Heros , lors qu'elle eut permission de passer à Paris pour aller trouver son mary en Catalogne ; que six ou sept ans après , quand

ce Seigneur y estoit Lieutenant General d'Armée, elle pensa encore l'y accabler d'avantures & de galanteries parmy l'embarras des armes: Il ne se passoit jour qu'elle ne luy envoyât de ses nouvelles avec des subtilitez incroyables. Elle se déguisoit souvent pour l'aller trouver jusques en sa tente; & une fois entre-autres, elle s'y fit conduire sous le nom d'un espion qu'on croyoit avoir pris. Le Duc qui n'avoit pas esté mal satisfait d'elle en l'année 1645. ou 1646. n'estoit pas ingrat à ces nouveaux témoignages d'une estime si particuliere; on dit qu'il y répondoit par toutes les complaisances qu'elle en pouvoit attendre; & ceux qui veulent trouver des raisons à tout, asseurent mesme que si ce ne fut point la chasse & le hazard qui l'amenerent chez ma Nourrice en mil six cens cinquante-deux, il n'y vint qu'à la priere Cete

te Marquisé à qui on avoit pû parler de ma naissance extraordinaire, & qui en ayant eu pitié, avoit sans doute engagé ce charitable Seigneur à me faire du bien. Mais c'est trop m'arrester dans cette digression, il faut revenir à mon sujet.

Le Marquis de Saint Estienne regala donc cette Dame du recit de mes aventures, & comme elle avoit un cœur sensible aux belles infortunes, elle conceut aussitost un genereux dessein de me venir soulager; soit que ce fût une suite de cette compassion qu'on l'accuse d'avoir eüe pour moy en mil six cens cinquante-deux, ou l'effet d'une pitié purement fortuite que luy donna le sort d'une celebre inconnüe, je deüs tousjours luy en estre obligée. Pour cét effet elle se fit une curiosité qu'elle n'auroit point eüe, qui estoit celle d'affister à

L'entrevue des deux Rois à la riviere de Bidasse, & de voir la ceremonie du Mariage de l'Infante avec Louïs Auguste ; Elle traversa toute la France, & pour venir apprendre de mes nouvelles dans le Comté Venaisin, elle prit le pretexte d'y aller joindre la Cour. En ce mesme temps Fouquet & Birague nous enlevoient. Et elle arriva à Avignon le lendemain de cette expedition, qui luy donna encore plus d'envie de me rencontrer, parceque la noblesse de son cœur mesuroit son estime au plus ou moins d'ayentures qui rendoient les gens recommandables.

Mon enlevement me fit toute fois beaucoup de chagrin à cette joye qu'elle eut de me trouver, par-là d'autant plus digne de son attachement ; & en effet il estoit bien fascheux, qu'estant venue de si loin, tout exprés pour moy, elle ne sceut plus où me prendre.

Elle

Elle se mesla parmy ceux qui avoient le plus d'interest à tout ce qui venoit d'arriver, pour profiter de ce qu'ils en pourroient découvrir eux-mesmes. Elle fit amitié avec la Marquise d'Ampus pour la mesme raison, la renouvela avec le Duc de Guise, qu'elle avoit connu aux Pais-bas, lorsqu'il y faisoit l'amour; & elle esperoit l'obliger à luy découvrir ce qu'il ne sçavoit pas luy-mesme: Enfin elle en pensa faire desesperer ce pauvre Prince: Mais tous ces soins luy servirent de peu de chose, la Cour s'éloigna sans qu'on eut appris la route que nous avions tenuë; La Dame suivit la marche jusqu'à l'Isle de la Conference, & n'y apprit rien d'avantage. Le Mariage du Roy n'estoit pas une conclusion de Roman, où tous les personnages heroïques se dussent retrouver; & au contraire cela fut cause qu'elle ne pût

point s'aviser de me venir chercher à Thoulouze , parce qu'elle n'estoit plus dans le Pais lors qu'on sceut la retraite de la Religieuse , & qu'on soupçonna que j'estois auprès d'elle.

Enfin elle s'en revenoit confuse & mal-satisfaite, racontans par les chemins à tous venans , ma funeste histoire & le mauvais succès de son voyage ; tantost faisant faire cet office à son Escuyer pendant qu'elle reposoit, afin que cela fut moins commun ; lors qu'enfin une aventure toute nouvelle luy donna toutes sortes de satisfactions. La Comtesse d'Englesac n'avoit pas manqué d'envoyer à Thoulouze comme la vieille Presidente l'avoit préveu ; & son Envoyé ayant montré un ordre de la Reyne Mere , portant que je serois renfermée quelque part qu'on pût me reprendre , il n'y avoit plus eu pour moy à balancer entre le
choix

choix des offres de Birague, ou d'essuyer cette disgrâce: Je les avois acceptées, & je l'estois allée attendre à Bordeaux, sous la conduite de Madame du Prat, sa parente, qui y avoit affaire. Je devois en suite me confier à sa bonne foy pour me mener jusqu'à Paris, où je voulois m'enfermer de moy-mesme dès le lendemain que j'y serois. Qu'arriva-t'il? Madame du Prat & moy nous allâmes nous loger à Bordeaux, justement où cette Marquise estoit descenduë un jour plûtoſt que nous: Je la vis, un je ne ſçay quoy que je ne puis exprimer, nous donna de l'émotion à la veuë l'un de l'autre; & soit que ce fût un effet de la sympathie qui pouvoit estre entre celle qui estoit le but des aventures, & celle qui les avoit pour but; ou bien qu'un mouvement plus caché nous fit agir: Nous commençâmes dès ce moment à nous admirer & nous re-

chercher ; je le dis à Madame du Prat , qui trouva encore que je luy ressemblois. Ces dispositions à faire connoissance furent cause qu'enfin nous rendîmes visite , & que la Dame qui avoit accoustumé , comme j'ay dit , de conter ou de faire conter son histoire devant tous ceux qui portoient mine d'illustres Estrangers comme nous , nous laissa le soir son Escuyer pour nous en instruire.

Jugez, Madame, quel deût estre mon estonnement lors que je m'y entendis mesler , & lors que cét Escuyer adjôûta qu'elle estoit venue exprés de Brukelles pour m'adopter & pour m'emener en Flandre , & qu'elle donneroit la moitié de son bien à qui luy diroit de mes nouvelles ?

Il me sembla d'abord que j'estois découverte , & je ne pouvois concevoir la ceremonie avec laquelle on me venoit froidement parler
de

de moy à moy-mesme , à moins que ce ne fût pour plaifanter, avant que de m'exposer l'ordre qu'on avoit de me retenir : Car enfin comme je ne connoiffois pas encore le caractere de l'esprit de la Dame , je ne voyois rien qui me parut naturel dans cette rencontre, j'en passay la plus mauvaise nuit que j'eusse jamais eüe , & quelques esperances que me voulut donner Madame du Prat qui en jugeoit bien mieux que moy, je ne pûs m'empescher de trembler, & redouter les amis de Madame d'Englesac, jusques à ce qu'il fut jour.

A la verité ce grand trouble se dissipa le lendemain à la seconde visite que nous receufmes de la Marquise aussi-tost qu'on l'eût habillée ; Madame du Prat qui a un tres-bel esprit, commença à penetrer le talent d'une Dame si extraordinaire ; Apres beaucoup de

questions, elle jugea à propos de luy rendre histoire pour histoire, & de luy découvrir que j'estois celle dont elle avoit une compassion si genereuse. Elles'estoit figurée comme cela pouvoit'estre, que le recit de mes malheurs, fait de la bouche du Marquis de Saint Estienne, avoit inspiré un amour de mere pour moy à cette pitoyable Marquise.

Et en effet, on n'a jamais eu tant de joye qu'elle en eut quand on luy apprit mon nom, & cette maniere de me retrouver me rendant encore plus precieuse pour elle, je crus qu'elle m'étoufferoit en m'embrassant. Je me resolus deux jours aprez à profiter de l'aventure, sans attendre que le Marquis de Birague, qui de dépit qu'il en eut, perdit bien-tost le souvenir de mes charmes pour renouër avec sa Dame de Moliere; Je ne l'en blâme pas, il n'est pas le seul homme bien
amou-

amoureux ou qui pense l'estre, qui en ait usé de mesme quelquesfois. Je louay le Ciel du nouveau secours qu'il m'avoit envoyé si à propos, & je m'éloignay de Bordeaux avec plus de satisfaction & moins de crainte que je n'y estois venuë. La Marquise m'accabla de caresses & de louanges par les chemins, & j'en receus des marques d'une tendresse si pressante, que ce fût à cette fois que je la regarday comme si elle eût esté ma véritable mere. Pourtant je ne luy fis pas plaisir de luy en donner le nom; elle me dit que son cœur m'en avoüoit, mais que son visage n'y pouvoit consentir; & en effet, il conservoit depuis plus de 25. ans, une jeunesse qui rendoit cette qualité incompatible avec luy: Ainsi il falut se retrancher au seul nom de sa sœur, dont je témoignay que j'estois contente & encore trop honorée; Enfin nous arrivâmes à Paris.

Nous

Nous y demeurâmes jusques aprez cette Entrée magnifique de leurs Majestez, qui y avoit attiré des yeux de toutes les parties de l'Europe & dans une espace de temps si considerable, & avec une telle sœur, vostre Altesse s' imagine bien qu'il pourroit estre encor arrivé des choses assez curieuses, mais elles ne me regarderent point, tout fut presque pour la Marquise de Seville, que j'avois priée de me faire voir à peu de gens jusques à ce que nous fussions à Bruxelles. Si j'excepte d'y avoir veu un amy de Monsieur de Guise déguisé, & protestant de me faire Souveraine si je le voulois; d'en avoir refusé le lendemain des pendans d'oreilles de grand prix, & d'avoir mieux aimé écouter toujours l'amour infortuné d'Englesac dans l'exil, que celui d'un homme qui m'offroit de si belles choses; il ne m'y arriva rien d'extraordinaire. Je ne

nomme pas ce soupirant, Madame, vostre Altesse sçait de qui je veux parler, & qu'il se voulut vanger de moy par le choix d'une Damoiselle qui ne fut pas si dégoûtée que je l'avois esté.

Un mois après je vis les murs de Bruxelles. Ma nouvelle sœur m'y mena en triomphe. J'y fus pendant plus de quinze jours la matiere de cent recits d'aventures, tous prononcez par la Dame en termes choisis. Tout ce qu'il y eut de complaisant à la Cour, adora les raisons qu'elle voulut donner de mon adoption; quelques-uns mesme luy exagererent la ressemblance de nos personnes pour la justifier d'avantage; mais je ne sçay si celà luy pleût autant que le reste.

Enfin, Madame, j'y demeuray deux ans au milieu des fleurettes Espagnoles, & Flamandes; mais de peur d'importuner vostre Altesse par une trop longue lecture, &

pour

pour reprendre moy-mesme un peu d'haleine , je n'entreprendray de vous faire recit de ce qui m'arriva là de remarquable , non plus que celuy du reste de mes aventures , qu'à la premiere occasion que j'auray d'écrire à vostre Altesse ; Je la supplie tres humblement de me croire sa tres-humble servante ,

H. S. D. M.

Fin de la premiere Partie.

MEMOIRES
DE LA VIE DE
HENRIETTE - SYLVIE
DE MOLIERE.

Seconde Partie.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN , au
Palais , sur le second Perron
de la Sainte Chappelle.

M. DC. LXXII.

Avec Privilege du Roy.

MEMOIRES
DE LA VIE DE
HENRIETTE - SYLVIE
DE MOLIERE.



Es premieres visites que je receus dans Bruxelles, furent celles du Prince d'Arremberg, & du Duc d'Arscot, Princes certainement dignes de la plus haute estime, dont les belles qualitez meritoient de briller à la Cour de France. Le Duc de Croüy les suivit; le Prince de Ligne, le bon homme Dom Anthoine de Cordouë, & mille autres les imiterent; & enfin le Gouverneur luy-mesme, qui malgré sa grave majesté, s'en retourna le plus dangereusement blessé.

Je ne puis passer sous silence, une chose assez particuliere, que l'excès de sa passion luy fit faire.

4 LA VIE DE HENRIETTE-

Comme il m'aimoit bien fort, & qu'il crût que ses années avoient besoin du secours de sa liberalité, pour pouvoir toucher mon cœur; il se résolut de me tenter par cette voye, & commença mesme à le faire en Galant parfait. J'avois pris un extrême plaisir à voir un petit carosse qui me sembloit d'une invention nouvelle & tres-propre; Il me vint visiter le lendemain, & comme j'en parlois encor en sa presence, il me dit: Voulez-vous en jouer un avec moy contre quelque autre chose? Je le veux, luy répondis-je; mais que mettray-je au jeu contre vostre Excellence, qui puisse estre de cette valeur? Il dit qu'il ne vouloit qu'un peu de mon estime; & aussi-tost, moy qui en eus toujours un fonds inépuisable pour tous les honnestes gens, raillant avec ma gayeté ordinaire, je le pris au mot, & je jouay le carosse. Il le perdit; je luy gagnay de plus les chevaux, le Cocher, les Laquais, leur entretien, & jusques à la paille de l'é-

cu-

SYLVIE DE MOLIÈRE, 5
curie pour trois ans. Il me fit jouer
le lendemain , afin que je perdif-
se ce que je mettrois au jeu , &
je le perdis en effet ; il m'en de-
manda le payement dès le soir mes-
me par un billet écrit en Castillan,
qui s'expliquoit assez bien ; mais
quand il vid que le mot d'estime en
mon François, ne signifioit pas la mé-
me chose qu'en sa prétention Espa-
gnole , il me rembarqua au jeu
pour luy donner encore sa revan-
ge. Il me regagna le carosse, les che-
vaux, le Cocher, les Laquais, & la
paille ; & depuis je ne le revis plus.

Cela n'empescha pas que je ne fus-
se visitée par quelques-autres de la
Nation , qui ne m'en estimerent pas
moins ; & entre tous ceux-là, le vieux
Dom Francisco Gonzales de Mené-
ze, homme de qualité & d'esprit,
deux fois veuf , & pour la troisième
fois à remarier, fut celuy qui s'atta-
cha le plus obstinément à ma con-
quête, & qui enfin y reüssit. Il for-
toit de cette illustre famille de Me-
né-

6 LA VIE DE HENRIETTE-
néze, dont parlent si avantageusement les Histoires d'Espagne & de Portugal: Le desir de servir son Prince dans les Pays-bas, l'y avoit transplanté avec ses richesses; il est vray qu'on adjouôtoit à cela que l'amour d'une premiere femme qu'il y épousa par inclination, y avoit contribué autant que le reste.

Je me voyois de mon costé sans parens, au moins qu'il me fust permis de connoistre; je n'avois eu aucune nouvelle du Comte d'Englesac depuis trois ans, quoy que j'eusse écrit plusieurs lettres à celuy qui m'en avoit rendu de sa part lors que j'étois encore dans le Convent d'Avignon: D'ailleurs la Marquise de Seville, encore que mon mariage avec un autre Amant, luy parust blesser les regles des aventures heroïques, s'en relâchoit neantmoins pour me conseiller de ne pas laisser eschaper ce vieil Espagnol. Que vous diray je? ses cinquante mille livres de rente & ses pierreries, m'ouvrirent les yeux, &

ai-

aiderent à me persuader qu'Englesac m'avoit effacée de sa memoire. J'écoutay la proposition qu'il me fit de m'épouser ; tout fut conclu , & la ceremonie achevée en moins de dix jours. Le bon homme me fit aussitost apres un train de Princesse ; il me donna des François pour la pluspart de mes domestiques ; & enfin il n'oublia rien pour me rendre heureuse , au moins en apparence.

Mais, Madame, une si grande fortune me devoit-elle arriver sans mélange de traverses ? Non sans doute, cela eût esté directement contraire à la fin pour laquelle il sembloit que je fusse née. Au milieu de tant de felicité , qui donnoit de la jalousie aux uns , & de la satisfaction aux autres, je receus un déplaisir qui en empoisonna la suite pour long-temps.

Englesac que j'avois crû infidelle, ou plû-tost que j'avois crû mort, vint à Bruxelles trois ou quatre mois après mon mariage. Ce pauvre Gentilhomme (dont l'amour subsistoit

8 LA VIE DE HENRIETTE-

toûjours dans toute sa force quoy que par les artifices de sa mere , il n'eust luy-mesme receu aucune de mes nouvelles depuis trois ans) venoit de visiter toutes les Cours des Princes. Il estoit entré de la Savoye dans la Suisse ; il avoit penetré en Allemagne , il y avoit demeuré quelques mois à la Cour Imperiale ; il en estoit revenu par *** il vous y avoit veu , Madame , & y avoit receu de tous les Princes de vostre illustre Maison , mille marques de bonté ; Enfin tout plein des esperances qu'on luy donnoit de temps en temps d'obtenir sa grace , il s'estoit r'approché de Paris par les Pais-bas, & pour estre plus près de ses amis qui entreprenoient son affaire à la Cour : Quel fut le premier objet qui s'y presenta à ses yeux , comme il ne faisoit que descendre de cheval ? Sa Maîtresse mariée ; ô Dieu ! quel spectacle pour luy ! Frappé comme d'un coup de foudre à cette veüe , & après s'estre fait dire les particularitez de sa disgrace ,

grace il voulut de douleur se jeter sur son épée, & c'en estoit fait, sans la promptitude avec laquelle son Valet de chambre l'en empescha. Mais ce domestique fidelle & affectioné le retint, rompit ce torrent impetueux de ses premiers mouvemens; & ayant decouvert dès le jour suivant qu'il falloit encore quelques Officiers François au Marquis de Menéze, il remit entierement cet esprit par les esperances qu'il luy donna, de le mettre au plûtoist en estat de me reprocher mon inconstance; Enfin il luy mit à la teste de se servir de cette occasion pour venir demeurer auprès de moy. L'amoureux Comte n'écoutant que son dépit, se déguisa suffisamment pour se rendre propre à un tel employ, dans un lieu où on ne le connoissoit pas; & le vieux Menéze qui vouloit tous gens de bonne mine à son service, le trouva d'abord à son gré, & l'arresta. Je ne fus jamais plus estonnée que lors que voulant envisager ce nouveau

10 LA VIE DE HENRIETTE-
Maître-d'Hostel qui nous servoit, je
vis que c'estoit ce malheureux En-
glesac.

Helas Madame ! j'en fremis enco-
re au simple souvenir. Cette puissan-
ce secrete qui enchainne les cœurs, &
qui les rattache toujourns à ce qu'ils
aiment, malgré toutes les ruses que la
fortune employe souvent pour les en
separer, me fit rougir & pâlir vingt
fois en un moment : elle me traita
alors avec tant de barbarie, que ne
pouvant plus resister à sa violence,
je demeuray insensiblement éva-
nouïe entre les bras du vieux Gonfa-
les. J'estois alors bienheureuse d'e-
stre mariée, & de ce qu'on pouvoit
attribuer cet accident à quelque cho-
se qui empescha ses soupçons, en le
contentant par une autre imagina-
tion à son avantage : car il n'y a rien
de plus certain que cela eust produit
le plus meschant effet du monde. Je
revins, mais je ne voulus point de-
meurer plus long temps à la veuë de
cét imprudent, qui estoit presque en
aussi

aussi mauvais estat que moy; & ayant prié le Marquis de me faire mettre au lit, je m'y tins tout le reste du juor avec les plus grandes inquietudes qui pûssent affliger un esprit comme le mien.

J'avois de la vertu, & j'en eus toujours, quoy qu'ait osé publier au contraire la médifance d'un siecle corrompu, & la rage de mes ennemis. Ainsi cette rencontre impreveuë d'un homme que j'avois aimé & que je ne pouvois encore haïr, partageoit cruellement mes resolutions, & me déchiroit l'ame. Je ne voulois pas qu'il fust venu à Bruxelles & neantmoins j'estois bien aise de l'avoir retrouvé; tantost je me faschois contre luy de ce qu'il m'exposoit à des perils manifestes; tantost de ce qu'il avoit eu la bassesse de se soumettre à prendre un tel employ; il me sembloit qu'il y avoit mille autres moyens de me voir & de me parler: Puis je voulois en cette mesme action, trouver les preuves indubitables de la force de son

12 LA VIE DE HENRIËTTE-
amour, & j'admirois ce que cette
passion estoit capable de nous faire
entreprendre.

Je demeuray avec ces pensées jus-
ques à ce que j'en fus divertie par la
Marquise de Seville, qui ayant ap-
pris mon indisposition, estoit venuë
pour me visiter, & cela fut cause
que je n'y songeay plus jusques à la
nuit que je priay le Marquis Mené-
ze de me laisser seule, sous pretexte
de vouloir prendre quelque remede;
mais c'estoit en effet pour avoir le
temps de faire confidence de tout à
une fille Françoisë que j'avois depuis
deux ans à mon service, & pour qui
je n'avois rien de caché. Je luy de-
manday son avis, & elle ne se trou-
va pas moins embarrassée que moy :
Nous resolûmes pourtant que je
parlerois le plûst que je pourrois
au Comte, de peur que si je le mal-
traitois, il ne vinst à découvrir par
quelque douleur extravagante, ce
qu'il estoit de la derniere importan-
ce de bien cacher au vieux Marquis;
car

car son humeur Espagnole estoit à redouter, s'il eust soupçonné la moindre chose de la verité. Merinville (c'estoit le nom de cette fille) se chargea de cette commission; & feignant dès le lendemain d'avoir quelques ordres à donner de ma part à ce nouveau Maistre-d'Hôtel, elle luy dit que je l'avois bien reconnu, luy reprocha le danger où il m'avoit mise; & adjoûta qu'il prist bien garde à ne rien faire qui pûst donner de l'ombrage à Menéze, & que je prendrois mon temps pour luy accorder un entretien secret, le plûtoſt qu'il me seroit possible.

Si jamais un Amant passa d'une grande mélancolie à une extrême joye apres avoir crû tout perdu, ce fut ce pauvre Comte, qui donna toute l'explication & toute l'estendue qu'il voulut, à la promesse que je luy avois faite; & il en parut plus beau de la moitié durant les deux jours qui me furent necessaires pour trouver les moyens de luy parler en

particulier: Mais il changea bien-toft d'esprit & de visage, apres que je l'eus entretenu un moment; quand il connut que c'estoit pour le resoudre à quitter les Pais-bas, & pour luy demander son départ, comme une derniere preuve de l'amour qu'il disoit avoir pour moy. Le Marquis de Menéze, par un effet de bonne fortune, estoit pour lors engagé au jeu avec le Marquis de Castel-Rodrigue; car sans cela, je ne sçay pas comment nous aurions pû faire pour n'estre point surpris, ce vieux mary ne pouvant vivre un moment sans me voir; & le Comte ayant esté évanouïy à son tour plus d'une heure auprès de mon lit, depuis que je luy avois fait connoistre mes intentions. Adjoustez, Madame, adjoustez, me dit-il un peu auparavant que de tomber en cette foiblesse, que j'aïlle porter ma teste en France; & que pour vous épargner les remords d'une infidelité que je n'eusse osé soupçonner en une ame comme la vostre, il en

SYLVIE DE MOLIERE. 15
en faut estouffer le souvenir dans
mon sang.

Ces paroles me perçoient le cœur ;
mais je fus bien encore plus troublée
lors que je le vis s'affoiblir. Merin-
ville fortit de ma chambre pour en
deffendre l'entrée à tout le monde ,
en feignant que je reposois , ce qui
nous reüssit heureusement ; & moy
dés que je vis cet homme trop amou-
reux un peu remis , je le fis passer
au plus viste dans un Cabinet dont
la porte estoit au chevet de mon lit,
jusques à ce que nous eussions veu
si on pourroit le faire sortir de mon
appartement sans peril.

Et il en estoit temps , car je n'en
eus pas plûtoft fermé la porte , que
la Marquise de Seville arriva , & vou-
lut entrer malgré Merinville , en di-
fant qu'il ne falloit pas m'accoûtumer
ainsi à dormir sur le jour , & qu'elle
avoit quelque chose de pressé à me
communiquer , dont le recit seroit
plus utile à ma santé , que ce repos
que je prenois hors de saison. C'e-
stoit

stoit pour me raconter une nouvelle aventure , dont elle avoit embarrassé un Gentil-homme François, nommé le Chevalier de la Frette , à qui elle écrivoit tous les jours sous le nom de la Dame invisible , & qui luy récrivoit aussi sans la connoître.

Je l'écoutois avec des distractions, & des impatiences incroyables, & j'estois en d'autant plus méchante humeur, qu'un petit chien de Boulogne , que j'avois enfermé sans y penser dans le cabinet avec le Comte, s'y tuoit d'abbayer apres luy, & me donnoit des apprehensions mortelles. Ce n'est pas que la Dame n'eust esté peut-estre plus ravie que scandalisée de me voir un Amant si fidelle ; & elle auroit mesme plutôt envié ma fortune , que d'y trouver à redire. Mais j'avois tout sujet de craindre l'indiscretion ordinaire à ces Esprits heroïques, ayant remarqué dans les Livres, qu'ils contoient toujours leurs histoires aux premiers inconnus, sans aucune précaution ;

& j'ap-

& j'apprehendois que parmy ceux à qui elle n'eust pû se tenir de conter la mienne, il ne se trouvât quelqu'un qui me connust trop bien.

J'en évitay enfin l'embarras, en me faisant donner ma robe de chambre, & j'emmenay cette dangereuse Marquise dans un autre cabinet sous un pretexte, pour donner moyen à Merinville de faire sortir Englesac de celuy où il estoit; ce qu'elle fit.

Mais en vain nous nous donnions bien de la peine, & en vain nous prîmes encore des mesures pour empêcher que le Marquis ne découvrit rien pendant un mois que le Maître-d'hostel s'obstina à demeurer avec nous. Le Sieur de..... qui s'estoit retiré à Bruxelles depuis la disgrâce de Monsieur Fouquet, Sur-intendant des Finances, vint dîner, malheureusement pour nous, à la table du Marquis avec plusieurs autres François; & comme de..... estoit un homme de mérite, & de bonne com-

18 LA VIE DE HENRIETTE-
compagnie, qui connoissoit, & que
connoissoit tout ce qu'il y avoit de
gens de qualité en France qu'il avoit
eu mesme une habitude particuliere
avec Englesac, dans un voyage qu'ils
avoient fait ensemble de Bordeaux
à Paris; il ne le vit pas plûtoft entrer
dans la Salle, où il venoit ordonner le
service, que le prenant pour un des
conviez, il s'écria : Ah ! Monsieur le
Comte d'Englesac, vous estes donc
en ce pais-cy ? Eh ! quel bon-heur
me rend l'un de mes meilleurs amis ?
& en disant cela il courut l'embras-
ser.

Je n'y estois pas encore arrivée,
& bien m'en prit; car c'eust esté bien
pis, que quand j'avois reconnu moy-
mesme le Comte en cét équipage.
Il se dégagea doucement des bras
de..... en rougissant toutesfois;
& feignant de croire qu'il luy eût fait
cette galanterie par plaisir, il conti-
nua de couvrir la table, comme s'il
n'eust esté rien moins que celuy pour
qui de..... le prenoit. De..... ne
pou-

pouvoit luy-mesme assez s'estonner de ce mystere, ou bien de l'extrême ressemblance de ce Maître-d'hôtel avec le Comte d'Englesac ; car cette action avoit commencé à le mettre en doute. La conversation ne roula sur autre chose pendant tout le disner ; que chacun fit plusieurs questions au Maître-d'hôtel ; Moy-mesme qui avoit eu le loisir d'estre avertie, & de me composer avant que de venir me mettre à table : je luy en fis comme un autre ; de sorte que tout s'y passa bien en apparence, & que nous crûmes qu'il n'en arriveroit rien de plus fâcheux.

Mais il n'estoit pas aisé de tromper un Espagnol à qui on avoit raconté trop souvent l'histoire de ma vie, & qui estoit instruit de l'amour qu'un Comte d'Englesac avoit eu pour moy. Menéze dissimula ses sentimens par politique, jusques à ce que tout le monde se fust retiré ; & quand il se vit seul, il me fit mille reproches

& mille menaces, me dit que j'estois indigne qu'un homme de son rang & de sa naissance m'eust fait l'honneur de s'allier avec moy, & cent autres choses plus terribles, qui me firent connoître que son dessein n'estoit pas de s'en tenir là. Je ne me vis pas seulement en estat de craindre pour moy, mais aussi pour ce malheureux Gentil-homme, qui de peur d'éclaircir tout, vouloit encore moins s'éloigner que jamais, & dont cependant je sçavois bien qu'on se vangeroit cruellement, si on pouvoit estre assuré qu'il fut Englesac.

Il le nia toujourns avec une opiniatreté tres-grande; il s'offrit de justifier de ses parens, & il s'en fit, dont il pressoit mesme le Marquis de se vouloir éclaircir; il adjoûta que c'estoit un artifice de..... pour le faire chasser: Enfin il fit un si grand bruit, qu'on eust crû qu'il disoit vray; tant ce fol Amour est industrieux pour sauver la reputation de la personne aimée.

Il fut toutesfois impossible que la mienne revinst jamais du coup mortel qu'elle receut en cette occasion, & avec quelque adresse que le Comte fust sorty peu de jours après de Bruxelles sans rien avoüer, les mauvais traitemens que je receus toujours de mon mary depuis ce temps-là, firent croire que ce n'estoit pas sans sujet. Les railleries secretes de.... piqué contre Englesac de ce qu'il avoit refusé de se confier à luy, aiderent à le persuader d'avantage; & la curiosité de certaines gens qui ne sont au monde que pour nuire aux autres, & qui découvrirent l'endroit où le Comte avoit logé en arrivant, acheverent de tout gaster.

C'est de cette source, Madame, que sont provenuës tant de cruelles impostures, dont on a voulu depuis obscurcir l'éclat de mon innocence & la pureté de mes actions. On n'a pû s'imaginer que je n'avois point eu de part au dessein d'un Amant insensé, qui avoit tout risqué pour satisfaire

22 LA VIE DE HENRIETTE,
faire à sa jalousie & à son dépit. Sur
ce pied le monde a pris droit de mal
juger de ce qu'un si grand malheur
m'obligeoit de faire pour en éviter
les suites: on a voulu mesme en tirer
des conséquences pour le passé ; &
dire que ce n'estoit pas sans raison
que la Comtesse d'Englesac m'avoit
persecutée. Enfin mon nom est de-
venu l'execration des honnestes
gens, & la fable de toutes les Cours
de l'Europe, jusques à le mettre
sous la Presse, & à faire des Romans
de ma vie, qui n'avoient pas un seul
mot de verité; mais laissons l'Apolo-
gie, & revenons au Recit.

Englesac fit donc un si grand bruit,
que Menéze s'en laissa presque per-
suader, ou du moins qu'il le feignit
pour son honneur. Mais il ne l'en re-
tint pas plus long-temps à son servi-
ce, & il luy commanda, non seule-
ment de sortir de sa maison, mais de
la Ville: ce qu'il fit plûtost en ma
consideration, qu'en celle de ce ja-
loux, & il passa en Hollande depuis,

comme j'ay déjà dit. Je ne receus plus que de mauvais traitemens de mon mary, & je vécus sous cette tyrannie, jusques au mois de Janvier de l'année mil six cens soixante quatre, qu'ayant eu des avis certains de sa mauvaise volonté, & qu'il me devoit enlever en une de ses maisons pour m'y tenir enfermée, je résolus de ne pas attendre cette violence. La gelée rendoit les chemins commodes, je pris toutes mes pierreries, qui valoient près de cent mille écus, & je sortis de Bruxelles pour me rendre avec Merinville à cinq lieues delà, toutes deux en habit d'homme; puis la nuit venue qui estoit assez claire, nous en partîmes en poste, & nous gagnâmes Nancy à travers le Luxembourg.

Il courut aussi-tost divers bruits de ma fuite, & on me chercha longtemps où je n'estois pas; parce que nostre déguisement & la nuit avoient empesché qu'on ne pust découvrir notre route. On crût mesme que
cette

cette partie ne s'estoit pas faite sans le ministere d'Englesac; & on alla luy faire des reproches; & des menaces jusques dans La-Haye, quoy qu'il y eust plus de huit mois qu'il y fust hors d'estat, par la fièvre quarte, de songer à une telle entreprise, & qu'il y en eust presque autant que le pauvre homme n'avoit receu de mes nouvelles. Je diray en son lieu l'effet que cela produit.

Estant arrivées en Lorraine, je ne jugeay point à propos de m'y montrer trop familièrement, à cause que mon visage estoit connu à son Altesse. Nous ne scavions pas aussi contrefaire encore si bien nos personnages; au moins Merinville, qu'un Prince comme luy qui s'amusoit volontiers, n'eust aisément penetré quelque chose de nos secrets. Je me contentay d'y demeurer un peu de temps à couvert, & en pension chez Cavigny, homme de je ne scay quelle humeur, qui pour nostre argent nous prit pour ce que nous voulûmes,

mes, & d'y jouïr quelquesfois avec une belle fille qu'il avoit, à qui si je ne me trompe, ma bonne mine apprenoit à aimer un homme.

Après cela, & quand nous crûmes que le feu des diligences de Menéze pouvoit estre passé, nous nous résolûmes d'entrer dans la France par la Champagne; moy sous le nom d'un jeune Allemand qui venoit voir les magnificences de ce Royaume, & Merinville sous celuy d'un François que j'avois à mon service. Rien ne nous fut plus aisé que d'ébloüir ainsi tout le monde, je possédois la langue Allemande dès ma grande jeunesse, & j'affectois admirablement un François corrompu quand j'estois obligé de le parler. Personne ne douta que je ne fusse le jeune Prince de Salmes, dont enfin j'usurpay le nom, sçachant qu'il y en avoit un qui couroit l'Europe; & estant arrivée à la Cour, je ne craignis point d'aller saluer leurs Majestez en cette qualité, aussi bien

que toutes les Dames , & la pluspart des Seigneurs. Je m'y establis mesme bien-toit je ne sçay qu'elle reputation d'un Allemand fort galant , & fort dangereux parmy le beau sexe. J'auray beaucoup à m'estendre là-dessus , parce que ce bruit qui s'estoit répandu de mon talent, m'attira de grandes & horribles affaires sur les bras , & je pretens bien en divertir Vôte Altesse ; mais il faut auparavant rendre compte de quelques autres particularitez , qui sont de la suite de mon histoire.

La premiere rencontre digne de nous , que nous fîmes en Champagne un jour de grand matin , fut une aventure pour le moins aussi extraordinaire que toutes celles qui m'estoient arrivées. Nous avions à peine cheminé une ou deux lieuës , au sortir de Troye , en costoyant le Saint Sepulche , maison superbe , appartenant à Monsieur de Vilacerf , que nous découvriâmes d'assez loin un Cavalier sur une éminence. Il sembloit

bloit d'abord qu'il faisoit faire le manège à son cheval, & un moment apres nous nous apperceûmes qu'il avoit tourné tout court pour venir à nous à bride abattuë. Prenez garde, Madame; me cria aussi-tost Merinville, c'est un voleur: & une preuve de cela, c'est qu'il pique à travers les champs pour estre plûtoft à nous. J'avois à craindre pour mes pierreries, & j'avouë que quelque mine que je fisse de croire qu'un homme seul n'oseroit attaquer l'apparence de deux autres, je ne laissois pas de me trouver bien embarrassée. Ma consternation redoubla, lors que Merinville m'ayant montré le chemin de galoper vers la maison de Monsieur de Vilacerf, je vis que le Cavalier nous poursuivoit toujourns. La pauvre fille se crût morte, & moy effectivement volée, sur tout quand pour surcroist de mauvaise fortune une petite riviere, qui s'opposa à nostre passage, donna le temps à celui que nous craignons, de nous attraper.

Quel estoit cependant ce redoutable Cavalier, Madame? une femme en habit d'homme, comme nous, mais bien plus embarrassée, qui nous faisoit excuse, & nous prioit misericorde à mesure qu'elle s'approchoit, & que son cheval jetta hors de la selle en s'arrestant à la queue des nôtres. Quand elle sembloit faire le manège, c'estoit qu'elle avoit peine à le gouverner; & quand il avoit pris sa course à travers les champs, c'estoit que cette merveilleuse beste avoit découvert nos chevaux, & qu'ayant accoustumé de n'aller jamais qu'en compagnie, elle avoit pris le mors aux dents pour les venir joindre, & ne pas rompre sa bonne coustume.

Nous nous regardâmes Merinville & moy, & apres qu'une charité obligeante pour nostre semblable eut succédé à toutes nos craintes, nous nous dîmes en souïrant quelques folies au sujet de cette aventure qui finissoit si plaisamment. Nous en

fortions enfin avec assez de plaisir, quand Merinville en m'appellant Madame sans y songer, m'en attira une autre bien plus fascheuse. Il eust esté quasi plus avantageux pour nous que cette nouvelle Aventuriere eust esté ce que nous pensions qu'elle fust.

Une jalousie, ainsi que nous le reconnûmes bien-tost, avoit fait déguiser cette femme, & l'avoit amenée avec quelque dessein aux environs de la terre de Saint Sepulchre; dont, en apparence, ceux à qui elle en vouloit ne demeuroient pas loin. Dès qu'elle sceut mon sexe, son imagination blessée luy fit oublier la douleur de sa chute pour se figurer sans doute que j'estois la Rivale qui troubloit son repos & sa fortune; & changeant tout d'un coup de maniere d'agir avec moy, elle dit en pâlisant; On me l'avoit bien assuré, que mon perfide m'avoit abandonnée pour une autre, & qu'elle avoit plûtoft la mine d'un homme que

30 LA VIE DE HENRIËTTE.
d'une femme, il y paroît : J'appre-
hendois de ne pouvoir assez tost dé-
couvrir le mystere, mais le hazard
a plus fait que tous mes soins ; & ce
n'est peut-estre pas aussi sans dessein,
qu'il m'offre une occasion si belle.
Allons, adjôta-t'elle en se relevant
toute furieuse, & en tirant son épéc
assez mal, il faut que vous ayez ma
vie avec Monsieur un tel, ou que
l'un & l'autre me demeure. Elle
nomma ce Monsieur un tel assez di-
stinctement par son nom ; mais j'e-
stois si attentive au reste, que je ne
pûs jamais le retenir.

Si je fus surprise, Madame, vostre
Altesse en jugera : D'abord j'admi-
rois pourtant bien plus l'aventure,
que je ne la craignois ; & la tournant
dans l'ame en raillerie, j'y souhaî-
tois mesme la Marquise de Seville
pour estre témoin de cette dernière
merveille ; car enfin je me sentoie in-
nocente, & je pensois persuader bien-
tost à cette insensée, qu'elle me pre-
noit pour une autre, en continuant
de

de parler mon Allemand & mon mauvais François ; mais par une raison que je diray , c'est ce qui luy faisoit plutôt croire qu'elle ne se méprenoit pas. Je fus à la fin obligée de me deffendre pour sauver ma vie qu'elle n'avoit pas dessein d'épargner ; & ce fut ce qui donna lieu à la nouvelle qui courut à la Cour en ce temps-là , que deux Dames déguisées s'étoient battues en duël pour un Amant. La chose estoit vraye , & on ne se trompoit que dans les circonstances ; mais il faut achever le recit du combat.

Nous nous volûmes donc faire du mal ; Merinville , au lieu de m'aider à la desarmer comme il n'y avoit rien de plus aisé , s'avisa mal à propos de faire des cris ; ces cris attirerent du monde ; La Roche Escuyer de Monsieur de Villacerf , se trouvoit à cheval de l'autre costé de l'eau , & il accourut sur le bord , Voyant qu'il crioit inutilement à Merinville de nous séparer , & qu'elle

Il n'osoit approcher, il galopa pour chercher le gué de la riviere. Quelques Gentils-hommes survinrent & le suivirent : Il faloit achever promptement pour éviter de fâcheux éclaircissemens ; cette necessité redoubla mon courage , & poussant mon ennemie qui reculoit , je luy portay enfin une estocade dans le milieu du corps , qui la renversa par terre ; j'ay sceu pourtant qu'elle n'en mourut point. Apres cela je remontay à cheval encore assez tost pour m'esloigner suffisamment, avant que ces Messieurs eussent passé la riviere.

Tout ce que je pûs apprendre du sujet de cette rencontre , mais longtemps apres & par hazard , fut que la Demoiselle estoit fille d'un fort honneste homme qui avoit esté aultresfois Gouverneur de la Bassée ; sa mere l'ayant amenée à la Cour avec une autre de ses sœurs , leur beauté leur avoit attiré l'encens des plus Galants : Celle-cy n'avoit pas esté ingrate aux services d'un Cavalier

tres-accomply elle avoit eu avis qu'il s'estoit rendu amoureux d'une femme Hollandoise arrivée depuis peu en France, & qu'il estoit avec elle en une de ses terres où il la tenoit en habit d'homme. La violence de sa jalousie luy conseilla de les aller surprendre sous le mesme déguisement; la femme d'un Officier de Troye y presta la main, & luy fournit l'équipage; j'ay dit le reste: & mon langage Allemand qu'elle n'entendoit pas, luy persuada d'autant mieux que j'estois la Rivale Hollandoise.

En suite de cela nous vînmes jusques à dix ou douze lieues de Paris, où Merinville avoit un parent nommé Saint Canal, pour tascher de l'engager à nous y suivre en qualité de mon Gouverneur. C'estoit un vieux Soldat mal accommodé des biens de la fortune & assez empesché de sa personne. Merinville le sçeut si bien tourner, qu'il consentit à tout ce qu'il nous plût, & huit jours après nous l'amenâmes à Paris. Là com-

me il ne manquoit pas de prudence, il nous logea d'abord dans une Maison Bourgeoise, où on le connoissoit, tant pour avoir le loisir de prendre mieux les mesures que nous voulions garder à l'avenir, que pour y estre moins exposez à rencontrer des gens embarrassans ; ce qu'il auroit esté presque impossible d'éviter dans les Maisons garnies.

Mais la prudence est vaine contre le destin : La premiere personne que j'y rencontray comme j'y allois souper, fut Madame l'Abbesse, sœur de la Comtesse d'Englesac, avec qui j'avois tant ry autres-fois des Lettres du Marquis de Birague. Une affaire importante qu'il falloit solliciter à la Cour, l'avoit tirée pour un temps de son Cloistre ; & son caractere luy avoit fait chercher par bien-seance, la mesme maison que nous prenions par d'autres considerations. Je n'en fus pourtant pas reconnuë, quoy que l'ancienne sympathie continuast aussitost à me vouloir du bien sous mon

habit d'Allemand, & peut-estre qu'il m'eust esté facile de la laisser retourner chez elle sans qu'elle devinât mon déguisement, si je n'eusse pas eu la folie de me vouloir divertir de ses foibleſſes & de l'estime qu'elle faisoit de moy. Car, Madame, j'en fus aimée, mesme bien fort; & si je voulois dire tout ce qui se passa entre nous durant quelques jours, il ne s'y trouveroit rien d'ennuyeux. Mais pourquoy ne le pas dire? Vostre Altesse sera peut-estre bien aise d'en estre divertie, & cela ne fera pas grand tort à Madame l'Abbeſſe.

Au commencement donc je demeuray fort estonnée de la voir, & j'en rougis: Mais la Dame qui estoit bien-faite, me fit la grace de soupçonner en ce changement de couleur, quelque chose de plus agreable que ce qui le cauſoit; & s'en prenant à de beaux-yeux & à une assez belle bouche qu'elle avoit, elle dit pour me rassurer un peu: Ah! le beau Gentil-homme! venez, Monsieur,

venez, j'estime Madame de Modave la plus heureuse femme du monde, d'avoir un hôte comme vous. Puis elle me vint prendre par la main pour me faire sçavoir à table, & depuis elle m'enhardit encore de jour en jour, autant qu'il luy fut possible : De mon costé, j'eus la curiosité de sçavoir jusques à quel excés d'estime & d'amitié ma bonne mine pourroit amener une personne de sa profession, & dès le lendemain je profitay de ses bontez. Je luy rendis visite, elle s'offrit de m'apprendre à bien parler le François; elle m'engagea pour cet effet à répondre tous les matins à un petit poulet qu'elle m'envoyoit de sa chambre à la mienne : Il n'y avoit rien de plus galant que ces billets; les miens, quoy qu'en mauvais langage, luy paroissent pleins de bon sens. Enfin, Madame, nous devînmes si fort charmez l'un de l'autre, que je ne sçay quoy l'obligea à s'écrier un soir que je lisois la Comedie des Fâcheux avec elle;

elle ; Ah mon Cavalier ! le plus fâcheux de tous les fâcheux est un troisiéme , qui vient troubler deux bons amis quand ils ne voudroient jamais estre plus de deux. Et une autrefois à propos de quelqu'autre chose , elle me dit que beaucoup de Loix n'estoient pas faites pour les gens d'esprit, qu'il n'y avoit qu'à sçavoir un secret de les violer sans qu'elles s'en apperceussent ; & qu'alors elles n'avoient plus de chastimens pour nous ; mais que toute la difficulté estoit à pouvoir bien mettre ce secret en usage.

Au reste je ne rapporte ces particularitez que comme un échantillon du tour de son esprit , sans prétendre qu'on en tire de fâcheuses conséquences. Car moy-mesme en ayant voulu inferer assez legerement que je n'aurois qu'à la presser un peu pour éprouver en elle beaucoup d'autres foibleesses , je trouvay au contraire qu'il n'y avoit rien de plus solidement vertueux. Elle se don-

noit

38 LA VIE DE HENRIETTE
noit bien cette belle liberté de dire
& d'aimer tout ce qu'il luy plaisoit,
qui est comme permise aux Dames
quand elles ont trop d'esprit ; mais
elle estoit l'ennemie mortelle des ef-
fets dangereux ; & pour avoir fait
feinte une fois de vouloir me ser-
vir malgré elle des occasions qu'il
me sembloit qu'elle me faisoit nai-
stre à dessein, je pensay en perdre
tout son estime. Il falut que je me
prisse à rire comme une fole, & que
je luy fissé connoistre que je n'estois
qu'une femme, pour obtenir le par-
don de cette insolence.

De dire qu'elle ne me voulut pas
encore beaucoup de mal, de ce que
j'estois la cause qu'une si longue resi-
stance & tant de vertu, n'avoient
edifié qu'une femme, c'est ce que
je n'oserois avancer ; car elle me pa-
rut trop déconcertée, après que je
luy eus dit mon nom. Mais enfin el-
le r'appella bientôt son bel esprit,
pour répondre à mes railleries par
d'autres railleries plus galantes. Nous

renouïâmes la vieille amitié, je luy fis un détail de ce qui m'étoit arrivé depuis que je n'avois eu l'honneur de la voir; Elle m'en plaignit, me promit le secret de tout ce qui devoit estre teu; & comme elle est genereuse elle m'offrit de me donner encore une retraite en son Abbaye jusques à ce que j'eusse fait mon accommodement avec mon mary; mais je n'osay me commettre pour la seconde fois aux influences du ciel de son Pais, qui m'avoit esté si contraire en mes plus jeunes années & je redoutay touïjours tout ce qui me pouvoit rapprocher de la Comtesse d'Englesac.

Voilà toute l'histoire de ce qui m'arriva dans ce logis Bourgeois, où je luy tins compagnie encore quelque temps, sans qu'il s'y passât plus rien de nouveau pour moy. J'ay dit que le recit n'en seroit pas ennuyeux, je ne croy pas aussi qu'il ait ennuyé vostre Altesse.

Enfin l'Abbesse s'en retourna; & moy.

moy me trouvant bien de mon habit d'homme qui trompoit jusques aux cœurs des Dames, & dans lequel j'avois encore affronté des émissaires de mon mary, je ne voulus plus d'autre azile; je crûs que je serois plus en seureté au milieu de Paris que si je prenois le party de me refugier ailleurs dans l'équipage convenable à mon sexe; & ce fut de ce temps-là que je me résolus à me faire passer pour le Prince de Salmes.

Les cheveux dresserent à la teste du bon homme Saint-Canal quand je luy appris cette resolution, & qu'il sçeut que j'avois déjà fait une fausse confidence de cette imposture à mon Hostesse & à sa fille. Vous nous voulez perdre tous, me dit-il tout effrayé, & vous ne songez point que ce fera une nouvelle source d'embarras & d'aventures dont vous ne vous démellerez pas vous-mesme: ce qui n'a point fauté aux yeux de deux, de trois & de six particuliers, ne sera point à l'épreuve de ceux du grand mon-

monde qu'il vous faudra voir ; & où en ferez-vous encore si le vray Prince va se rencontrer icy en mesme temps que vous ? Il combattit mon dessein par mille autres raisons que sa peur luy suggereroit autant que mon interest ; mais il eut beau se tourmenter & adjoûter des menaces de s'en retourner si je passois outre : J'étois chatoüillée de l'esperance de m'en cacher mieux, quoy qu'il pût dire ; & ce qui estoit plus pressant encore, de celle de se bien divertir par ce moyen.

Je l'appaisay, & le fis refoudre à en courir le risque avec moy. Il me loüa une maison que je fis meubler, il me choisit des Valets ; cela fit de l'éclat, je visitay & on me visita, je m'érigeay par tout en homme à bonnes fortunes, à l'imitation d'une infinité de jeunes estourdis de la Cour qui ne sont rien moins quelques-fois. J'allay mesme à la Cour, & j'y fus bien receuë : J'avois appris chez la Marquise de Seville, assez de secrets

dc

de la Maison dont je voulois estre, pour ne pas faire de beveües.

Mais je payay bien-tost le plaisir que j'avois pris à toutes ces effronteries, par les embarras que Saint-Canal m'avoit prédits. Le premier toutesfois ne fut fâcheux que parce qu'il estoit trop galant, & il merite bien que je vous le raconte dans toutes ses circonstances, puis que ce fut l'amour que j'avois donné qui me le causa, & que j'ay promis à vostre Altesse de m'étendre là-dessus.

Le Roy voulant regaler les Reynes & toutes les Dames de sa Cour, du plaisir de quelques Festes dignes de sa magnificence & de sa galanterie, les invita à se rendre dans son Palais enchanté de Versailles. Il avoit commandé au spirituel Duc de Saint-Agnan, qui se trouvoit alors en fonction de premier Gentil-homme de sa Chambre, de faire le dessein d'un Balct, ou plutôt de toutes ces Festes ensemble; & ce Seigneur avoit pris pour sujet, *le Palais d'Alcine*, qui don-

SYLVIE DE MOLIERE. 42

donna lieu à leur donner le nom des plaisirs de l'Isle enchantée : J'y fus invitée, & comme Prince estrangere, & de plus comme jeune & galant.

Les plaisirs commencerent par la course de bague, & j'en ferois volontiers la description en passant. On avoit orné de quatre grands portiques de verdure, & de mille autres beautez un rond, auquel quatre allées spacieuses aboutissoient entre de hautes palissades; il ne s'estoit jamais rien veu de plus magnifique & de plus superbe. Après que toute la Cour s'y fut placée, le Roy representant le Roger de l'Arioste, y parut sur les six heures du soir suivy des dix Chevaliers qui devoient courir. Son armure estoit à la Grecque, sa cuirasse de lames d'argent, rehaussée d'une broderie d'or & de diamans; son casque tout couvert de plumes couleur de feu, & il montoit avec cela un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois éclatoit aussi d'or & de pierreries. Monsieur le Duc

44 LA VIE DE HENRIETTE

qui representoit Roland , venoit en fuite , & marchoit seul. Après cela paroissoit un Apollon dans un char, qu'on ne peut décrire , & ayant les quatre âges à ses pieds : Le Temps, comme on le dépeint , en estoit le Conducteur, & quatre chevaux d'un poil qu'il sembloit d'un or passé, de taille admirable , couverts encore de grandes houffes semées de Soleils d'or & attelés de front , tiroient cette machine. Un long accompagnement le suivoit; puis venoient les Pages des Chevaliers avec les lances & les divises; puis une troupe de Bergers chargez des diverses pieces de la Barriere , qu'on dressa pour la course : on courut jusques au soir.

Là nuit venuë, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche avec plus de quatre mille bougies ayant éclairé le lieu , on ouït un agreable concert, & pendant que les quatre Saisons faisoient charger les mets delicieux qu'elles devoient servir à la table des Majestez : toute la
sui-

suite du Soleil dans le rond une
 belle entrée de Balet. Puis le Prin-
 temps vint, & c'estoit la pauvre du
 Parc qui le representoit; elle mon-
 toit avec une adresse de Cavalier, un
 superbe cheval d'Espagne; l'Esté sur
 un elephant; l'Automne sur un cha-
 meau, & l'Hyver sur un Ours ve-
 noient après, avec une suite compo-
 sée d'une infinité de personnes, qui
 portoient sur leurs testes de grands
 bassins pour la colation. Les premiers
 couverts de fleurs & faits en corbeil-
 les, estoient portez par des Jardi-
 niers, les autres par des Moissonneurs,
 ceux de l'Automne par des Vendan-
 geurs, & les derniers estoient des
 glaces couvertes, d'autres glaces,
 qu'apportoient des Vieillards tout
 gelez pour rafraîchir les liqueurs.
 Pan & Diane au bruit d'un autre
 Concert de flûtes & de musettes, ap-
 portoient encore toutes sortes de
 viandes exquisés, l'un de sa ménage-
 rie, l'autre de sa chasse; & tout cela
 sur une machine si surprenante en
 for-

forme d'une roche ombragée de plusieurs arbres, qu'on la croyoit un véritable enchantement ; car on la voyoit portée en l'air , sans qu'on peust deviner l'artifice qui la faisoit mouvoir. Les contrôleurs généraux ; sous les noms de l'Abondance , de la Joye , de la Propreté , & de la Bonne-chere , firent aussi-tost couvrir une table d'invention nouvelle de toutes ces choses ; le tout par les mains des Plaisirs, des Yeux, des Ris, & des Delices , qui estoient autant d'Officiers déguitez. Cela n'estoit-il pas vraiment royal , Madame , & vostre Altesse n'a-t'elle pas pris plaisir à ce recit ? Mais ce n'est pas tout, & il faut dire comment de si beaux spectacles eurent dequoy m'embarasser.

Ce que je viens de décrire , ne fut que le divertissement d'une journée, & on continua les festes , toujours de plus galantes en plus galantes, depuis le septième de May jusques au treizième : Jugez Madame, de ce que

ce doit estre, Comedies, Musiques, nouveaux Festins, Lotteries, autres courses de bague & de testes, feux d'Artifice, tout en fut, sans oublier le grand Balet de la destruction du Palais d'Aleine qu'on executa dans les Isles flottantes sur le rondeau, & qui estoit à mon gré la plus belle chose & l'entreprise la plus digne d'un grand Monarque.

Comme le second jour on representoit la Comedie de la Princesse d'Elide; je me trouvoy placée entre deux belles femmes, l'une fort grande Dame, grave & fiere; l'autre une enjouée, ou plutôt une effrontée, qui me dit mille folies, & qui m'engagea à luy en dire: j'ajouterois à en faire, si je n'avois honte d'exprimer ce que je luy vis d'emportement.

Toutefois je m'y suis engagée, & ces choses font une trop considerable partie de mon histoire pour les supprimer. Vostre Altesse les prendra comme il faut, & moy je les écriray si je puis de mesme.

Après

Après que j'eus bien cajollé & demandé des faveurs que je ne croyois point qu'on m'accorderoit ; cette Folle me prit par la main à la fin de la Comedie & s'approchant de mon oreille ; Allez , me dit-elle , venez me remener , vous estes trop beau pour vous rien refuser. Ce bonheur qui eust charmé tout autre , me fit trembler , j'y répondis tres mal , & comment aurois-je pû faire mieux ? Je ne paray enfin ce coup , qu'en la quittant aussi-tost , comme si j'eusse cru qu'elle me vouloit railler , & en luy disant que tout Allemand que j'étois , je voyois bien quand on se moquoit , & que je trouverois ailleurs des Belles plus sinceres.

La Dame pour se venger de cette lâcheté par une veritable moquerie , s'avisa dès le jour suivant de faire chanter de moy les plus folles contre-veritez du monde , qu'on ne prit neanmoins pas pour telles ; on m'y faisoit surpasser le plus redoutable galant de la Cour. Le lendemain encore ;

core; à propos d'un grand défy de course de bague que le Duc de Saint-Agnan gagna contre Monsieur de.... & sur lequel il avoit fait des vers adressant aux Dames; quelque railleur dit que ce Duc n'avoit rien fait d'estre vainqueur du grand..... s'il n'estoit encore le mien; & tout cela avoit ses allusions & ses mysteres. Enfin je passay en peu de jours pour un Cavalier si dangereux & si expert sur la fleur-tte; (disons cependant, Madame, que si tous ceux qui ont la mesme reputation ne le sont pas à plus juste titre, c'est grand' pitié) & on eut si bonne opinion de moy, qu'outre le bruit qui s'en répandit jusques chez les parens du vray Prince, j'eus à répondre encore à cent Belles curieuses, dont mon ingratitude nécessaire me fit autant d'ennemies tres embarrassantes.

Mais l'aventure la plus nouvelle & la plus terrible, ce fut que l'autre de ces deux Dames, que j'ay dit qui paroïssoit si grave & si sere n'avoit

50 LA VIE DE HENRIETTE-
pas eu le cœur moins sensible ; &
qu'après plusieurs conversations ten-
dres que nous avions eues ensemble
chez la Reyne ; elle s'attacha plus
opiniâtement que les autres à décou-
vrir si ce qu'on disoit de ma galante-
rie n'estoit pas un faux bruit. Elle me
fit sçavoir l'estime qu'elle avoit pour
moy ; au commencement par des
offres de service à toutes les occasions
qui s'en presenterent , en suite par
ses billets , que le moins éclairé des
Allemands mesmes , eust pû enten-
dre ; & enfin de vive voix , par l'une
de ses femmes, ce qui m'osta tout pre-
texte de contre-faire l'ignorante.

Il n'en faut pas mentir ; je me crus
perdue, ce n'estoit pas une Dame que
je pûsse traiter comme j'avois traité
beaucoup de coquettes fieffées. Il y
avoit du peril apres toutes les avan-
ces qu'elle m'avoit faites , à ne pas
répondre précisément & prompte-
ment à ses desirs , & sa Confidente
avoit tasché autant qu'elle avoit pû,
de me le faire pressentir dans son mes
sage.

SYLVIE DE MOLIERE. 51
sage. Je n'osois aussi luy declarer mon sexe ; il n'y eust pas eu de prudence à cela , mon secret eût pû passer en de mauvaises mains ; & le dépit que la Dame auroit pû avoir elle-mesme d'en voir un de l'importance du sien entre les miennes , ne l'auroit peut-estre pas moins poussée à me jouer un mauvais tour. Une autre circonstance m'alarmoit fort , c'est qu'elle avoit sçeu , je ne sçay comment , que je n'estois pas le vray Prince de Salmes , & qu'elle ne me le découvroit point par-là la seule raison de son amour. A quoy m'étois-je enfin resoluë ? à feindre d'accepter le grand honneur qu'elle me faisoit , & d'avoir de l'impatience d'en jouir , puis à sortir au plus viste du Royaume avant que les trois jours qu'elle m'avoit donnez à me preparer ; je ne sçay pas pourquoy ; fussent expirez. J'en consultay Saint Canal qui s'épouventant d'abord bien plus que moy , me dit qu'il n'y faisoit pas balancer , & j'estois presté

52 LA VIE DE HENRIETTE-
à exécuter dès le lendemain cette résolution, si la rencontre inopinée du Comte d'Englesac, qui avoit enfin obtenu sa grace & estoit revenu la veille à Paris, ne m'eust donné occasion de changer toutes mes mesures. Il faut dire les incidens de cette rencontre, aussi bien que du reste.

J'avois accoutumé de faire ma Cour tous les soirs chez Madame, où l'on disoit que la belle Madame du Ludre m'attiroit; d'autres croyoient que c'estoit la charmante Mademoiselle de Fiennes, mais cela importe peu à ce que je veux raconter.

Comme j'y estois allée encore le soir mesme que j'avois reçu le message, de peur qu'on ne m'y trouvât à dire; j'y rencontray de prime-abord le jeune Comte d'Englesac, parmy le Chevalier de Lorraine, le Marquis de Villeroy, le Prince de Monaco, le galant Benferade que V. Altesse aime tant, & parmy quelques autres bien changé à la vérité de ce qu'il estoit à Bruxelles: car il rioit
chan-

chantoit, n'avoit plus d'amour, ou s'il estoit encore amoureux, du moins ne sembloit-il plus que ce fust de moy.

Quoy que rien ne l'obligeât à se tuër, plutôt de mélancholie en mon absence que jusques-là je n'avois fait en la sienne, & que peut-estre mesme, il se fust toujourns tourmenté inutilement à me demeurer fidelle; je ne laissay pas d'estre fort surprise de le retrouver si dégagé, & cét étonnement fut cause que je n'aborday pas les Dames avec ma bonne grace ordinaire. Englesac qu'on n'avoit presque amené encore tout poudreux, que pour luy faire voir l'homme qui estoit en si grande reputation, ne parut pas moins surpris en jettant les yeux sur mon visage, & pensa tout gâter en se formant des imaginations ridicules; car il me confessa depuis qu'il s'étoit figuré qu'on m'avoit déguisée expres pour luy faire cette galanterie, sçachant l'amour qu'il avoit pour moy: voyez quelle apparence à cela, & dans le lieu où nous estions.

Ce qui l'embarassoit encore plus, il s'étoit vanté d'avoir connu particulièrement le jeune Prince de Salmes en Allemagne, comme il estoit vray; & n'ayant consenty, pour ainsi dire, à venir-là dès ce soir, que pour luy faire cômpliment sur le bruit de ses proüesses; il ne voyoit plus à qui s'adresser. L'aventure estoit delicate, il m'exposoit, il croyoit que c'estoit moy, en ne feignant pas de me reconnoistre pour ce Prince de Salmes, & je me traahissois de mon costé, si mon desordre continuoit à sa veuë. Nous en sortismes toutesfois à nostre honneur, en faisant tous deux nostre devoir. Je m'imagine encore entendre le compliment folâtre, qu'il me vint faire, en m'embrassant comme si j'eusse esté ce Prince, qu'il entremêla de tant de transports que pour empêcher le malheur qui alloit arriver, je fus contrainte de luy en avoüer plus que je ne voulois; & de luy faire comprendre en deux paroles de quelle impor-

importáce il estoit qu'il feignist bien.

Il monta au sortir de-là, dans mon Carosse, pour me reconduire jusques chez moy; & vostre Altesse me dispensera de luy raconter tout ce que la joye fit dire à cet Amant transporté, qui n'estoit pas si dégagé de mes liens que je l'avois crû. Je ne vis de ma vie un homme plus aisé & plus amoureux, les larmes, les soupirs, les hélas, les éclats de joye, les égaremens & les défaillances, tout fut de la partie pour m'empescher de douter qu'il luy pût arriver un plus grand bon-heur que celuy de me revoir; il eust continué à faire ses folies jusques au lendemain si je l'eusse permis.

Mais elles ne m'otoient pas de l'esprit la resolution que j'avois faite de sortir au plûtoist de Paris, pour éviter le mal-heur qui me menaçoit; & je l'interrompis pour luy en faire confidence. Qu'en pensez-vous, luy dis-je & que me conseillez-vous? J'y suis bien empesché, me répondit-il, & je voy de l'embarras à s'enfuir au-

si bien qu'à demeurer. Si vous fuyez, cette Marquise sçait que vous n'estes pas le Prince de Salmes, elle a force intrigues secrettes, & elle n'aura qu'à vouloir, pour vous faire faire un mauvais party avant que vous foyez hors du Royaume, & mesme par tout où vous irez. Si vous demeurez aussi, je conçois bien que vous serez encore exposée à de grands perils. Elle passe pour vertueuse & ces vertueuses, quand elles ont risqué, & mal placé leur secret, n'epargnent quelquefois rien pour le mettre hors de danger. Il faudra du moins luy découvrir vostre sexe pour prévenir les embûches secrettes, & s'il est une fois découvert, il en arrivera de deux choses: l'une: ou on en usera bien, ou on le divulguera. S'il est divulgué, Menéze le sçaura aussi-tost, & envoyra pour vous enlever sans qu'on puisse vous justifier contre les raisons apparentes de ses plaintes. Si la Dame en use bien je n'en seray pas moins privé de jouir

icy autant que je le voudray de vostre presence, & du bon-heur qui me l'offre; des raisons de bien seance nous gesneront (vous jugez par la Madame des pretensions qu'avoit le Comte.) Enfin ajoûta ce folâtre à qui sa recente joye ne permettoit pas encore de s'affliger de mon embarras; tout cela est bien cruël, & si je n'avois point peur de vous faire une infidelité, j'aymerois quasi mieux aller dégager vostre honneur en contentant la Dame sous vôtre nom, & en vostre place; jusques à ce que nous eussions eu le loisir de prendre d'autres mesures.

Son imagination me fit rire, parceque c'estoit à la verité le meilleur expedient, & qu'il disoit, s'il ne craignoit pas de me faire une infidelité. Je pense qu'en effet, c'en eust esté une pour une personne plus jalouse que moy, & qu'elle s'en seroit soulevée contre luy. Peut-estre mesme qu'on m'accusera dans la suite, d'avoir un trop peu de delicatessè; mais franchement je n'ay jamais pû ad-

mettre de certaines jalousies qui me paroissent trop engagées dans les sens, l'assurance d'un cœur sans partage m'a toujours suffi, & me suffira toujours. Chacun a sa maniere d'aimer : je croy que je suis encore plus delicate que les delicats mesmes en ayant de cette sorte. Une infidelité ? repliquay-je au plus viste ; je ne pretens vrayment pas, que vous m'en puissiez faire tandis que j'auray encore mon mary ; je ne veux rien de vous, & vous estes libre de donner tout vostre bien à qui il vous plaira. Nous poussâmes cette conversation jusques à l'extravagance, & autant que l'humeur ou les occasions de railler nous demeurèrent. Puis enfin la conclusion fut que malgré les remontrances, & les juremens de Saint Canal, qui de belle peur s'en retourna chez luy, je consentirois à faire cette obligeante tromperie à la Marquise ; & sans mentir Madame, maintenant que je suis un peu plus sage que je n'estois alors ; j'admire quelle estoit en cela ma temerité. Le

Le Comte estoit beau, d'une taille approchante de la mienne, & pouvoit passer pour moy en un besoin, chez une Dame qui avoit la précaution de n'admettre aucune lumiere dans ses plaisirs, & qui n'avoit pas tout le temps qu'elle eust voulu avoir pour plaire à ses Amans. Je l'informay par le menu des moindres circonstances de tout ce qui m'estoit arrivé, depuis que j'avois paru à la Cour, afin qu'il ne fist pas de beveuës : il m'informoit à son retour de ce qui s'estoit passé entre eux. (Que je suis impudente, de rapporter tout cela à vostre Altesse) Ces instructions mutuelles du secret des jours & des nuits continuèrent quelque temps, enfin l'intrigue dura jusques à ce que le Mars de la Dame ayant surpris je ne sçay comment de ses Lettres avec les réponses que je luy faisois de ma propre main, il entra en une extrême jalousie & donna ordre de nous épier. Nous approchons Madame, du terrible dénouement de

60 LA VIE DE HENRIETTE-
tant de Comedies, que j'avois jouïes.

Après que ces jaloufies eurent duré environ quinze jours, fans que le Marquis crût encore avoir affez de quoy convaincre fa femme ; il prit une envie au Roy de donner un nouveau regal aux Dames, qu'il mena à la Plaine de Trévers, veftuës en Amazones. Ma Marquife qui n'aymoit point ces plaifirs d'éclat s'en revint à Paris, & s'imaginant que Monsieur fon mary ne quitteroit point le Roy comme il avoit dit, elle m'écrivit d'aller jouier avec elle, & qu'elle eftoit feule : J'y eftois allée en tremblant, non pas pour ce qui m'arriva par le moyen du mary, car je ne le prévoyois point, mais de peur qu'on ne m'y parlât de quelque jeu que j'euffe fceu mal jouier pour elle. Et ce n'eftoit pas fans raifon ; j'euffe eu à effuyer un épouvantable embarras, fi le mary ne fust entré dans la chambre comme la Dame me preffoit extrêmement de profiter de noftre folitude, & que je n'apportoïis que de mé-

chan-

SYLVIE DE MOLIERE. 61
chantes raisons pour m'en défendre:
je ne sçay si cette surprise de son arri-
vée me fit plus de plaisir que de peur.

Il s'estoit caché par l'intelligence
d'un domestique, en un lieu d'où il
pouvoit tout entendre; & n'ayant
esté trop suffisamment convaincu de
nostre commerce par nos entretiens,
perdant patience il estoit venu pour
nous sacrifier tous deux à son hon-
neur. La Marquise qui l'entendit la
premiere comme il traversoit la salle,
fit un grand cry, & passant au plus
viste dans le jardin, dont une porte
répondoit à son appartement, poussa
cette porte sur elle, & me laissa seule
exposée à toute la rage de son mary.
Cependant elle se sauvoit dans un
Convent de Filles, qui estoit vis-à-
vis d'une autre porte de ce jardin
mesme. Je me crûs à la fin de mes
jours; cét homme d'autant plus fu-
rieux que sa femme luy estoit échap-
pée, vint à moy l'épée haute, & en
me disant avec des yeux estincelans
de colere; Ah traître! il faut mou-
rir.

rir. Tout ce que je pûs faire, fut de parer de mon mieux autant de temps qu'il luy en falloit pour changer le dessein de me tuër sur la place, en celuy de me faire souffrir une mort plus longue & plus cruelle. Il me desarma, & appellant en suite ses valets, pour me traiter plus indignement, il leur commanda de me dépouïller. L'ordre estoit bizarre, chacun en peut penser ce qu'il voudra. Un Mary qui ne tuë point d'abord se vange quelquefois d'une estrange sorte.

Jugez, Madame, quelle honte pour moy, quand malgré mes resistances, mes larmes & mes protestations de faire connoître à ce jaloux que je n'avois jamais esté capable de luy faire le tort qu'il s'estoit imaginé; ces Bourreaux eurent commencé à déchirer mes habits & que ma gorge leur parut à découvert; mais enfin il en falut passer par-là, & je fus encore bien-heureuse de ce qu'on pût s'appercevoir que je n'estois qu'une femme.

Le Marquis ne pouvoit jamais avoir esté plus confus qu'il le sembloit estre en ce moment, & passant aussi-tost de sa colere à une douleur profonde, d'avoir tant mal-traité, comme il disoit, une si belle chose; Ah! me cria-t'il, Madame! à quel dessein; & pourquoy m'avoir forcé à me rendre si criminel? Il me demanda pardon à genoux, il renuoya tous ses valets, me vint ferrer les mains en me priant d'oublier ce qu'il venoit de faire, il me les baïsa mille-fois, & moy durant tout cela je ne sçavois pas encore où j'en estois, tant j'avois eu de frayeur & de confusion. Enfin Madame, il ajoûta mille belles protestations de reparer le déplaisir qu'il m'avoit pû causer, si je luy voulois apprendre qui j'estois; me dit qu'il se croyoit assez grand Seigneur pour cela, & en un mot il se radoucit tellement qu'en quelque danger de ma vie, où j'eusse crû me trouver un moment plutost, (il faut que je dise encore cette folie à vostre

Al-

4 LA VIE DE HENRIETTE.

Altesse,) que le plus grand danger que je courus ce jour-là, ne fut pas de luy d'estre tuée.

Mais le meilleur de l'avanture fut quand ce Marquis tout rassuré par là, de la fidelité de sa femme, & se croyant obligé de luy aller aussi demander pardon, & de rire avec elle de son extravagance, la pauvre Dame ne sçeut comment interpreter l'histoire qu'il luy fit, & crût qu'il l'avoit inventée pour mettre son honneur à couvert de l'éclat qu'il venoit de faire mal à propos. Car enfin elle sçavoit bien que ce n'estoit point une fille qui l'avoit charmée toutes les nuits; les serments avec lesquels le Marquis taschoit, de persuader aux Religieuses qu'il disoit la verité, luy sembloient autant de pieges qu'il luy tendoit; & quand plusieurs domestiques luy eurent rendu témoignage de la chose, & ce qu'ils avoient veu; elle parut comme tombée des nues, le Mary ne sçeut à son tour que penser de l'opiniastre-

niaftreté, & des terreurs de fa femme, & ils furent tous deux fur le point d'en perdre l'esprit.

Cependant adieu mon fecret depuis ce moment-là ; quelques promesses que le Marquis m'eust sçeu faire de n'en jamais ouvrir la bouche, trop de gens l'avoient sçeu pour estre caché encore long-temps. Le bruit s'en répandit à la Cour, ce qui donna lieu à beaucoup de railleries, & à de grands étonnemens : sur tout chez les Dames qui avoient crû de de moy toute autre chose. Il falut reprendre l'équipage de mon sexe, car je n'estois pas assez hardie pour demeurer encore en habit d'homme apres cela. J'eus enfin besoin de toute mon adresse à inventer des Romans qui satisfissent les Curieux, & pûssent empescher qu'on ne sçeuft ma veritable histoire : Je dis que j'estois cette belle Marquise de Castellanne qui a eu depuis peu une fin si tragique, & que j'avois voulu fuir ainsi la persecution des freres de mon
mary

66 LA VIE DE HENRIETTE
mary, qui me cherchoient pour m'af-
faffiner.

Mais tous mes artifices ne pûrent
me mettre pour long-temps à cou-
vert des derniers coups que me vou-
loit porter la fortune ; car tout le
monde rappelant peu à peu dans sa
memoire les recherches que mon
vieux Mary avoit fait faire de sa fem-
me en France au précédent mois de
Janvier, soupçonna d'abord que je
fusse plutôt la Marquise de Menéze,
que celle de Castellanne, que beau-
coup de gens n'avoient pas recon-
nuë dans les traits de mon visage.

L'attachement du Comte d'En-
glesac auprès de moy, le souvenir de
ce qui s'estoit passé entre nous quand
nous nous estions rencontrés au Pa-
lais Royal chez les filles, & ce qu'on
avoit appris de ses amours & de son
combat, tout cela servit à confirmer
le soupçon ; & enfin beaucoup d'au-
tres circonstances porterent le bruit
de ce qui m'estoit arrivé jusques aux
oreilles du vieux Menéze, qui se
mou-

mouroit de douleur & de maladie à Bruxelles, & qui écrivit aussi-tost à la Reyne Mere, pour la supplier de me renvoyer en Flandre.

J'estois dans l'Hostel de Guise réfugiée; & le Comte d'Englesac n'ayant pas jugé que je pusse estre assez en seureté en aucun Cloître, avoit mieux aimé me confier à la generosité du Duc qui m'avoit reconnuë, & m'avoit offert toute sorte de silence & de protection. Il est vray aussi qu'il me donna tout sujet de me louer de ses bons traitemens; & que s'il y mesla quelques efforts pour me persuader de l'en remercier autrement que de paroles, il me laissa du moins l'entiere liberté de ne m'y pas rendre. Je fust toute surprise de voir entrer ce Prince plus matin que de coustume dans mon appartement pour me dire la larme à l'œil; C'est avec la mort dans le cœur, Madame, que je viens icy troubler vostre repos, mais une pleine puissance m'ordonne de vous faire monter en

Ca

Carosse, & de vous mettre entre les mains de trois Dames qui vous doivent conduire chez la Reyne Mere qui vous veut voir. Il ne faut point vous flater, Madame, continua-t'il, voyant que je n'avois receu cette nouvelle qu'avec une espece d'indignation indifferente, comme si j'eusse deviné le principal qu'il me cachoit : je croy que c'est pour vous remener à Bruxelles auprès de vostre mary. Plût au Ciel que les traistres qui ont découvert où vous estiez, eussent esté au centre des abysses, ou que je fusse mort moy-mesme avant leur trahison. Il couronnoit ces tendresses par d'autres larmes dont ce galant Prince estoit, je pense, le maître quand il vouloit, & je luy dis ; Vostre Altesse se mocque de moy, & j'ay plus de force qu'elle ; je ne merite pas l'affliction qu'elle se donne d'une chose qui m'est indifferente ; j'ay taché d'éviter un malheur, je ne l'ay pû, ma destinée a plus de ruses que moy de finesses. Hé bien, Monsieur,

adjoû-

adjoustay-je , il faut contenter la Reyne , & attendre qu'il plaise à ma destinée de devenir meilleure. Elle n'est pas la plus constante chose du monde en ce qui me regarde ; & si elle ne me fait jamais de biens qui durent, elle ne laisse pas aussi durer mes maux.

Il me donna la main jusques à ce Carosse , que je vis escorté de trente Cavaliers Flamans , & j'en crus le pauvre Comte d'Englesac tout prest à se desesperer dans la sale où il estoit, & d'où il n'osoit me suivre que des yeux. Mais moy , soit que j'eusse en effet quelque force d'esprit , ou que j'eusse de secrets presentimens que cette disgrace ne seroit pas de longue durée ; Je n'en parus pas avoir plus d'emotion ; je fis mes adieux en souriant à tous ceux qui estoient presens quand je montay en Carosse ; & y prenant ma place avec ma Merinville qui m'avoit esté tousjours fidelle , l'on me fit prendre la route de la Flandre. Mais nous ne fusmes pas loin

loin au delà de Peronne, que je commençay à entre-voir de deux côtez de grandes apparences que je ferois bien-tost de ce nouvel embarras, comme je l'avois pressenty. L'un en ce qu'Englesac résolu à se perdre ou à me remettre en liberté, ayant amassé nombre de jeunes Gentil-hommes, vint fondre masqué & comme un Lion, sur les Cavaliers qui me conduisoient, les obligeant à s'écartier & à me laisser libre; ce qu'ils firent heureusement. Ce pauvre Comte m'ayant ensuite prise en croupe pour m'esloigner plus viste de mes ennemis, me conduisit dans le Château d'un de ces Gentil-hommes. L'autre qu'ayant depuis secrettement sejourné quinze jours dans ce Château sur ces mesmes chemins, j'apperceus en regardant par la fenestre un equipage dont je crus reconnoistre la livrée, & c'estoit en effet celuy de la Marquise de Seville, qui s'en venoit à Paris avec des relais, pour tâcher de m'y retrouver, & pour m'apprendre

dressa mort du Marquis de Menéze, dont cette dernière nouvelle avoit hasté les destinées.

Le Comte monta à cheval pour l'aller joindre; & je ne puis exprimer à V^ôtre Altesse la joye qu'il ressentit, quand cette Dame luy eut appris le sujet d'un voyage si precipité. A peine il se donna la patience de l'avertir que j'estois dans ce Château, & de la convier à s'y rendre, pour revenir m'annoncer ce qu'on luy avoit dit. Il estoit tout transporté, me faisant signe de son chapeau, en courant à bride abatuë, & me criant de toute sa force; Allegresse, Madame, allegresse, vos malheurs sont finis, le Jalous est mort. La Marquise de Seville arriva un moment apres, qui me confirma la chose, & dès le jour mesme le Comte d'Englesac embrassant les genoux de la Marquise de Seville: Eh! Madame, luy dit-il, aidez-moy à me redonner ma chere Maistresse, que tant de malheurs m'avoient ostée pour si long-temps.

Ce

Ce transport ne pouvoit paroître plus à propos, & prit la Marquise par son foible. Elle pleura, nous pleurâmes tous; & la conclusion fut qu'après le deüil elle me feroit une donation d'une grande partie de ses biens, afin que la Comtesse d'Englesac se pust consoler plus aisément du mariage de son fils avec moy.

Voilà, Madame, une partie de l'Histoire dont vous avez souhaité que je prisse la liberté de vous instruire. La crainte que j'ay de fatiguer V. Altesse par une trop longue lecture me fait remettre à une autre occasion le recit de ce qui m'arriva après que j'eus espousé le jeune Côte.

Cependant je la supplie tres-humblement de croire que je ne luy ay rien dit icy que de veritable; que je seray toujourns preste à luy avouer mes plus secretes folies, & que de quelque façon que mes Endemis les ayent voulu interpreter, l'apparence qui trompe souvent, a fait tout le crime de ma conduite.

MEMOIRES
DE LA VIE
DE
HENRIETTE-SYLVIE
DE MOLIERE
TROISIEME PARTIE.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Pa^{is}
lais, sur le second Perron de
la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXII.
Avec Privilège du Roy.





MEMOIRES
 DE LA VIE DE
 HENRIETTE-SYLVIE
 DE MOLIERE.

L sembloit , Madame ,
 que nous allions estre
 en repos , après la gene-
 rosité de la Marquise de
 Seville ; Et dans cette pensée j'a-
 vouieray à Vostre Altesse , que
 nous goûtions déjà ce que la joye
 a de plus sensible , quand elle suc-
 cede à de longues peines. Nous
 songions à accomplir cét heureux

Mariage , mesme avant la fin du deüil ; nous en arrestions le temps, comme si tout n'eust plus dépendu que de nous.

Mais nous contions sans la Fortune qui n'estoit pas de nos amies. Le Comte d'Englezac, dont elle avoit juré que les Aventures asfortiroient dignement les miennes avant qu'il fust heureux ; n'en avoit pas eu à son gré d'assez bizarres. Elle vouloit qu'il méritast d'estre mon Heros par une infinité d'autres traverses , & que celà me donnast à moy-mesme des occasions de tomber dans de nouvelles extravagances : Je croy que le recit n'en divertira pas moins Vostre Altesse , que ce qu'elle a déjà leu , tant ma Destinée à toujours pris soin de ne me mal-traiter que plaisamment.

Et premierement, Madame, dans le mesme temps que nous faisons de si beaux projets , il falut

mettre encore une fois entre nous plus de deux cens lieuës de Pays : ce n'est pas la moins terrible Avantage qui pouvoit arriver à des Amans.

Les amis du Comte dirent que c'estoit une necessité qu'il allast en Languedoc amuser Madame sa mere, qui ne l'avoit pas veu depuis son retour en France ; tandis que j'irois à Bruxelles avec la Marquise de Seville, demander mon doüaire, & justifier comme je le pourrois, ma conduite passée. Il y eut encore d'autres raisons qui le voulurent ; & ce n'estoit pas le moyen de profiter de la mort d'un jaloux, qui sembloit estre party exprés de ce monde pour nous tirer d'une affaire delicate, que de se convaincre de mon enlevement par un séjour peu utile auprès de moy. Il en prit congé tout fondant en larmes, & nous éloignans en mesme jour par

des chemins differens, nous allâmes commencer une troisiéme Partie de Roman.

Pour moy je n'eus pas tant de peine, que je l'eusse crû, à me rendre favorables les esprits de Bruxelles. On s'y souvenoit de mon humeur enjouée & sans malice: On avoit bien jugé avec quelle innocence j'avois pû souffrir, chez mon Mary, le feint Maître d'Hôtel qui n'y estoit pas entré de mon consentement. On s'estoit imaginé encore mieux, ce qu'un vieil Espagnol, qui se croyoit convaincu de l'infidelité d'une femme de seize à dix-sept ans, avoit pû refoudre contre elle, & personne ne trouvoit estrange que j'eusse tasché de m'épargner un long supplice.

En un mot, mon déguisement en homme fut attribué à la nécessité de me cacher d'un mary grand Seigneur qui avoit les mains longues;

guës; Et pour les Aventures, on dit que je ne les avois point cherchées: on n'estimoit pas encore peu de chose, qu'en me jouant moy-mesme de la Fortune qui me jouïoit, j'en-fusse sortie chargée de si peu de soupçons; Et je dis si peu de soupçons, Madame, parce qu'on jugea bien que cette grande necessité de me cacher m'avoit obligée d'estre sage autant que ma propre vertu, & ne m'avoit permis tout au plus que de faire failir quelques autres femmes.

Aussi la pluspart des Dames Flammantes; je dis les plus severes; ne m'en virent pas de plus mauvais œil. Elles n'ouvrirent la bouche que pour me plaindre. Je croy mesme qu'à force de me trop bien justifier, j'en mis quelqu'une en goust de m'imiter; car la Comtesse du Cardonnoy en fit autant cinq ou six jours après mon arrivée, & s'enfuit en habit d'homme

me de la maison de son Mary , qui la traitoit inhumainement : Vous pouvez avoir appris toutes les particularitez de cette Histoire , la Dame s'est refugiée dans les Pais de Vostre Altesse.

Je n'obtins pourtant pas mon doüaire sans un procez. Il me vint de la part d'un heritier de mon mary , qui s'appelloit Menezes comme luy , & estoit son Neveu. Et ce fut encore une affaire bizarre où il entra de l'amour , & de laquelle j'eusse esté long-temps à venir à bout , si un frere de ce Menezes , qui estoit Gouverneur de plusieurs Places dans les Indes Occidentales pour le Roy d'Espagne , n'eust eu l'audace de s'en declarer Roy luy-mesme. Cette nouvelle arrivant à propos au Marquis de Castel-Rodrigue , avec ordre des'assûrer de tous les parens du nouveau Monarque ; mon homme fût arresté , & celà servit de

de quelque chose au gain, ou du moins à l'expédition de cette belle affaire, qui fut la seule que j'eus en ce Pays-là.

Pour le Comte d'Englezac, il ne fut pas si heureux en Languedoc. Le Marquis de Birague qui ne s'estoit pû résoudre à perdre ses prétentions, n'avoit pas esté négligent à s'instruire, de temps en temps, de toutes les nouvelles. Il n'avoit rien ignoré de mes bonnes & mauvaises fortunes. Il sçavoit mon enlèvement & en soupçonnoit l'auteur : Il avoit appris la mort de mon Mary. Je ne sçay mesme par qui il avoit découvert que le Comte & moy nous nous estions promis de nous épouser, (peut-estre que c'estoit par Monsieur de la Frette son amy, à qui celà avoit esté dit à Bruxelles :) Mais enfin pour en rompre le coup, il ne le vit pas plûtoſt arrivé, qu'il mit en teste à Madame sa Me-

re de le marier avec une cousine qu'il avoit, nommée Birague comme luy.

Le party estoit illustre, & le nom de Birague en répondoit. Le grand bien; car c'estoit une heritiere; le grand esprit & la beauté de la Demoiselle encore plus grande, ne la rendoient pas seulement digne de l'alliance du Comte d'Englezac; mais de celle d'un Prince, & je n'avois pas une foible Rivale.

Le Comte vit la ruse qui estoit d'autant plus delicate, que le Marquis se vengeoit de luy par toutes les marques apparentes de la plus haute estime; & qu'en effet ce Mariage eust esté une espece de fortune pour luy, si hors de ma possession, il y en eust eu pour cét Amant fidelle.

Aussi, comme tout passionné qu'il estoit pour moy, il ne manquoit pas de conduite; il ne con-
jura

jura cét orage qu'en dissimulant. Il n'avoit pas l'heresie de plusieurs, qui croient quand on est amoureux d'une femme, qu'il est defendu de feindre galamment auprès des autres, & qu'il les faut offenser brutalement toutes pour prouver sa fidelité. C'estoit encore moins un homme à faire une injure publique à une jeune & belle personne par un refus; & d'ailleurs il ne l'eust pas fait sans irriter extrêmement Madame sa Mere, qui estoit une terrible Dame. A quoy enfin se resolut-il? à voir sa nouvelle Maistresse, & à luy parler d'amour: il fit comme beaucoup d'honnestes gens, qui n'estiment pas que ce soit un grand crime de mentir aux Dames, en quelque danger qu'ils les puissent mettre par-là de les aimer; Et tout celà en attendant une occasion de rompre commodement. Croyant mesme qu'il n'estoit pas necessaire

de me donner le chagrin d'apprendre qu'il fust obligé de recourir à ces feintes, il ne m'en écrivit rien; ce qui causa un grand desordre.

Birague, l'Amant du monde le plus adroit & le Rival le plus incommode; deux qualitez qu'il ne luy faut non plus disputer, que celle de brave & d'accomplir Cavalier; car veritablement; il est ce que je dis-là, il a plus d'esprit luy seul que tous les Demons ensemble: c'est un des plus agreables hommes de la terre, quand il n'est pas malheureux en Amour; & mesme je ne seray pas faschée, qu'il apprenne que je luy rends la justice, de publier ainsi ses belles qualitez, afin qu'il excuse plus volontiers les plaintes, que je pourray faire de luy dans la fuite. Birague, dis-je, qui sçavoit que Monsieur de la Frette entretenoit, à Bruxelles, un galant commerce de lettres, avec des Dames de
Mont-

Montpellier, & avec quelques autres des environs de chez luy, ne manqua pas de faire écrire, par elles, à ce Gentilhomme, le Mariage qui se faisoit. La Frette qui venoit voir souvent la Marquise de Seville; laquelle avoit la bonté de se flatter que c'estoit pour elle; luy apprit cette nouveauté: puis il me la debita à moy-mesme adroitement, & avec un tour d'autant plus malicieux, qu'il croyoit bien que cela me feroit de la peine, & le vangeroit de mes cruautéz. Je parle ainsi, Madame, parce que c'estoit encore un de mes Amans, & que ma méchante Estoile luy avoit persuadé, comme à beaucoup d'autres, qu'on ne me devoit point voir sans m'aimer, ou du moins sans me le dire.

On s'imagine, à peu près, ce que je devins, entendant cette Nouvelle, qui ne m'estoit pas suspecte

specte de la part des Dames de Montpellier ; outre qu'elle n'estoit pas inventée. Au commencement pourtant, j'eus quelque peine à me pouvoir persuader que cela fust ; mais enfin, mon caprice aidant à mon malheur, je conceus un tel dépit contre le Comte, que sans vouloir examiner rien d'avantage, je cessay tout d'un coup de luy écrire. La Marquise de Seville, qui disoit follement tous ses secrets à son cher Monsieur de la Frette, alla encore, pour m'achever, luy faire confidence de cet effet de ma colere ; & il en crut l'occasion heureuse, pour prendre dans mon esprit la place du Comte, s'il pouvoit redoubler les sujets que j'avois de m'en défier. Il intercepta & supprima quelques lettres qu'il m'envoyoit, qui m'eussent peut-estre détrompée, & où il me mandoit que mon silence luy donnoit la mort ; & moy, croyant effe-

effectivement, qu'il ne se soucioit plus aussi de m'écrire; je tombay dans un desordre pitoyable, & j'fus la proye d'une passion, que je cachay difficilement. Je voulois partir enfin, pour aller reprocher, à ce perfide, tout ce qu'il me viendroit dans l'esprit, aux yeux de sa nouvelle Maistresse. Toutes les raisons, que la Marquise & Merinville me sçeuvent apporter, pour m'en détourner, servirent à peine à me faire differer mon depart de quelque jours: Il ne me restoit qu'un pretexte à trouver, pour faire plus honestement ce voyage; & l'ayant trouvé, je partis avec luy & avec toute ma colere, ou si vous l'aimez mieux, avec toute ma jalousie; car je pense bien que c'en estoit. Il faut vous dire quel fut ce pretexte.

J'ay parlé ailleurs des bontez du galant Duc de Candale; & j'ay dit qu'en priant le Sieur de Moliere

liere

liere, Financier, de m'adopter; il avoit inspiré à cét homme des tendresses paternelles à force d'argent: le pretexte me vint de là.

J'avois toujourns crû cét argent perdu, & pris pour une pensée temeraire, celle d'en demander la restitution à ses heritiers, ne croyant pas que le Duc eust eu la précaution d'en prendre aucunes asûrances. Mais la Marquise, qui m'estoit toujourns d'un grand secours, voulut bien r'appeller sa memoire dans le besoin où je me trouvois, & m'apprit qu'il s'estoit passé autrefois je ne scay quel écrit de ce mystere. Elle me dit que le Duc, luy-mesme, l'avoit mis en dépost entre les mains d'un Religieux de la Chartreuse de Ville-neufve, pour lors Procureur de la Maison; & que ce Chartreux avoit promis de me le donner, s'il arrivoit que mon pere le Financier n'en usast pas bien,

J'eus

J'eus toute la joye imaginable de cette découverte; moins pour le bien qui m'en pouvoit revenir, que parce que c'estoit mon vray passe-port pour le Languedoc; & j'en remerciay la Marquise, en l'embrassant mille fois. Afin mesme de luy en témoigner mieux ma reconnoissance, je ne m'amusay pas à la gesner, en luy demandant par quel interest elle s'estoit si bien instruite, autrefois, de toutes ces choses; ny pourquoy elle ne m'en avoit rien dit, dès le temps que nous nous estions rencontrées à Bordeaux.

Je me mis en chemin, accompagnée toujourns de ma fidelle Merinville, & d'un vieil homme que j'avois pour Escuyer. Et qu'est-ce de nous, Madame, quand nous sommes prevenuës de quelque passion? je n'arrivois jamais assez tost à tous mes gistes: j'eusse voulu que mon Carrosse eust esté quel-

quelque char volant, ou avoir moy-mesme des aisles, pour estre plus viste à Montpellier, où je desirois aller.

J'y estois arrivé pourtant, & mesme je pouvois estre satisfaite de ma diligence, si elle n'eust esté inutile. Je sceus que le Comte d'Englezac n'estoit plus dans le Pays.

Le chagrin de ne recevoir plus de mes lettres, & le bruit que Birague avoit semé, à dessein, de quelques amours nouvelles que je faisois : sa jalousie, son dépit & sa colere, qui n'estoit pas moins grande contre moy, que la mienne l'estoit contre luy; tout cela ensemble, luy avoit fait quitter brusquement Mere & Maistresse, sans leur dire adieu : il avoit pris la poste, pour m'aller faire des reproches en Flandre, dans le temps mesme que je venois pour luy en faire en Languedoc;

&

& il n'avoit laissé autre lumière, aux Siens, du sujet de sa sortie, que quelques soupçons d'un nouveau duël, qui avoient déjà tiré des larmes des yeux intéressés.

Quel pensez-vous, Madame, que fut mon estonnement, en arrivant; non pas quand j'appris toutes ces circonstances; car je ne les sçeus qu'après que le Comte m'en eut instruite à son retour; mais quand j'ouis dire qu'on ne sçavoit pas ce qu'il estoit devenu.

Pour mon malheur encore, le Marquis de Birague se rencontra, ce jour-là, dans Montpellier, & en une visite qu'il me fit, me donna à penser que le prétexte de ce duël eust esté pris, au bruit de ma venue, pour n'estre pas obligé à me faire excuse du mariage. L'imposture me frappa, je la crus: quoy qu'à y faire un peu de reflexion, j'eusse bien tost con-

nu que ce qu'il me disoit ne pouvoit estre.

Mon affliction estoit grande ; mais je negligé d'en parler , pour penser encore à la malice de ce Marquis de Birague. Quand je fais reflexion, Madame , sur la maniere dont il se prit à me persuader ce qu'il voulut ; je ne puis m'empêcher de crier, que c'est le plus grand malheur qui puisse accabler une Dame , que d'avoir sur les bras un second Amant comme luy, & de ne pouvoir aimer deux hommes à la fois.

Il ne receut pourtant pas le fruit qu'il esperoit , d'avoir porté ma colere à l'extremité contre Englezac , & celà ne servit qu'à augmenter mon averfion contre luy-mesme , que j'accusois de toutes mes disgraces.

Helas ! m'écriay-je tristement, & malgré la resolution que j'avois prise de feindre que je n'estois

pas

pas venuë là pour le Comte ; que je suis bien destinée à toujours souffrir ! puis regardant ce Marquis d'un œil menaçant & tout en pleurs : Allez, luy dis-je, fauvez-vous de ma presence. Vos feules trahisons : vos lâchetes feules, m'ont fait perdre Monsieur d'Englezac, s'il est vray que je l'ay perdu ; & ce vous est trop d'audace de venir encore m'insulter par vos visites, après avoir causé tout le malheur de ma vie : après m'avoir rendë la fable de tout le monde.

Il fut bien estonné, & il n'attendoit pas cette brusquerie. Il rougit, il passit, de quelques autres choses que je luy avois dites : il ne sceut comment me répondre, & il eut une confusion, dont je luy demande pardon, maintenant que rien ne m'oblige plus d'estre son ennemie.

Je revins après de mon transport,

port , qui heureusement n'ayant parû qu'à luy , n'en fut pas divulgué ; il ne vouloit pas me choquer , n'ayant pas encore perdu l'esperance de m'amener un jour à son but ; & je partis le jour suivant pour aller , à la Chartreuse , demander mon papier , que j'y trouvay , qui me fut rendu , & que je revins donner aux gens de Palais , pour en faire les premières poursuites. Elles estonnerent bien du monde , qui ne s'attendoit à rien moins. Je fus visitée , flatée , menacée par les interesséz. On me proposa un accommodement , qui fut commencé , rompu , renoué ; & enfin j'eus raison de mes debiteurs avec le temps. Mais celà est trop détaché de mon sujet , & je le laisse.

Je chargeay mon vieil Escuyer du soin de ces legers interests ; & mon chagrin me rendant ennuyeux le sejour de la Ville ,
j'en

j'en fortis pour me rendre auprès de l'Abbesse d'Englezac, dans son Convent. J'estois trop heureuse de la retrouver toujours bien intentionnée pour moy, & d'avoir en elle, avec qui parler quelquefois du malheur de mes Amours; car elle estoit ma confidente & j'estois la sienne, & elle n'avoit jamais pû blâmer son Nepveu de l'estime qu'il me témoignoit.

Toutefois j'y fus les quatre ou cinq premiers jours, sans pouvoir presque recevoir de consolation de l'infidelité que je croyois qu'on m'eust faite. J'eus mesme encore le déplaisir d'y voir venir ma Rivale, de sentir trembler mon cœur à sa veüe, & de la trouver à mon gré trop digne d'estre aimée. Elle avoit pris l'occasion de visiter l'Abbesse, en la compagnie de Madame d'Englezac, qui en estoit la sœur; peut estre, par curiosité
d'é-

d'éprouver si j'estois aussi belle qu'on le disoit , & par envie de triompher de moy.

Il est vray que j'eus sujet de croire que je luy avois fait pour le moins autant de peur ; car elle ne parut pas moins embarrassée. Elle n'ouvroit qu'à peine la bouche pour répondre aux choses que Madame l'Abbesse luy disoit. Et nous ne faisons que nous examiner dédaigneusement, & tour à tour , depuis la teste jusqu'aux pieds ; tant la colere reciproque de nous trouver toutes deux à craindre , nous avoit renduës interdites & jalouses. Il me souviendra mesme long-temps de cette Entrevuë , qui valoit seule toutes les peines que j'avois déjà souffertes ; & si l'on peut parler ainsi, la Damoiselle fit bien de mourir aussi-tost après de la petite verole, pour éviter la vengeance que j'en eusse pû prendre ; car je ne pou-

vois me refoudre à luy pardonner tant de beauté, capable de mettre mon Amant en balance.

Mais ce fut encore une rencontre digne de moy, Madame, que celle de la mort de ma Rivale. Elle se sentit attaquée de la petite verole quelque temps après sa visite, & porta fort impatiemment cette disgrâce redoutable aux Belles. Elle avoit passé le neuvième de sa maladie sans beaucoup de peril, & on pouvoit achever de la guerir facilement, Mais s'estant fait donner son miroir, & s'y trouvant laide & marquée; que feray-je, dit-elle, au monde, puisque je ne suis plus belle? Elle ne voulut rien faire pour sauver sa vie: elle dit qu'absolument elle vouloit mourir; & mourut à quelques jours de là comme une Heroïne.

Elle ne m'e fit pourtant pas ce plaisir, sans que je l'eusse encore acheté de beaucoup de chagrins.

Car comme elle vivoit encore, j'appris que le Comte d'Englezac estoit revenu fort échaufé au bruit de son mal, & resolu de l'épouser au plûtost. Si vostre Altesse s'estonne de ce changement; j'expliqueray l'Enigme, & diray les raisons qu'il croyoit avoir de revenir ainsi.

L'officieux Marquis de Birague me vint encore annoncer le premier cette Nouvelle; car c'estoit le Messager de tous mes malheurs; j'en pensay mourir. Après qu'elle m'eust esté confirmée par un homme que j'avois envoyé exprés, & qui me rapporta que le Comte, sçachant qu'il estoit à moy, ne l'avoit pas seulement voulu voir; peu s'en falut du moins que je ne perdisse l'esprit. Je sortis du Cloître; malgré toutes les remonstrances de Madame l'Abbesse; pour aller rencontrer moy-mesme ce perfide. J'entray, au
grand

grand étonnement de tout le monde, jusques dans la maison, jusques dans la chambre de la Malade, où il estoit ; & je fis toutes les actions d'une folle. Et, à vous dire la verité, celà ne contribua point au retour de ma reputation ; car ce n'est pas ainsi qu'on s'establit dans les esprits, & c'est quelquefois en faisant pis, pourveu qu'on sçache contrefaire la Prude, bien à propos.

Ah ! que j'eus de douleur, Madame ; pour ne dire rien de plus ; quand je le vis là, à deux genoux à costé du lit, faire le mourant avec ma Rivale ; quand je le vis luy prendre les mains qu'il baisoit par dessus les draps ; la prier de vivre, à chaudes larmes, qu'il affectoit d'autant plus de répandre, qu'il me voyoit presente ; & luy jurer que quand la petite verole l'auroit renduë la plus difforme personne de la Terre, il

l'aimeroit toujourns mieux que la plus belle. Je croy que je les eusse tuez tous deux , si j'en eusse eu la force , & que dés en entrant , je ne fusse point demeurée outrée , sur le premier siege qui s'estoit offert.

La Malade qui s'apperceut aussi-tost du miserable estat où j'estois ; (& peut-estre qu'elle en avoit pitié ;) me regarda comme si elle eût eu quelque chose à me dire : & voyant que je la regardois moy-mesme fixement , haussa enfin sa voix le plus qu'elle pût , pour me parler. Revenez de vôtre affliction , me dit-elle ; je vous rends de bon cœur ce que ma vie & mes parens vous avoient presque enlevé. Puis repoussant doucement le Comte d'Englezac , de la main , & le tirant un peu de mon costé , comme si elle eust voulu , l'obliger à s'y tourner ; Allez Monsieur , allez , luy dit-elle ,

le, c'est trop de feinte, & trop de cruauté envers une personne qui vous aime si fort. Epousez-là, & laissez-moy mourir en repos.

Madame d'Englezac demeura tres-scandalisée de ces derniers mots : épousez-là. Et sans quelques considerations ; & que son fils l'emmena aussi tost sans me regarder, pour luy faire voir à quel point il me méprisoit ; je ne scay ce qu'elle n'y eut pas répondu. Il sortit du Château, & moy après luy, reconduite assez loin par le Marquis, qui ne manquoit jamais une occasion de me persecuter ; mais qui me parloit alors sans que je l'écou-tasse.

Je ne dis rien de ce que je fis depuis ce jour-là, jusqu'à celuy de ma reconciliation avec le Comte, qui n'arriva de plus de huit jours après la mort de Mademoi-selle de Birague ; car il ne se passa que des larmes. Mais voicy le su-

jet de l'empotement horrible qui l'avoit fait retourner sur ses pas, pour me venir punir en épouſant cette parente du Marquis.

Il eſtoit party en poſte, pour m'aller faire des reproches dans Bruxelles. Et ayant arreſté une nuit à Paris, pour ſe repoſer; il ſe rencontra, par hazard, que le jeune & vray Prince de Salmes; arrivé depuis peu en France, eſtoit logé dans l'Hôtel de Briſſac, où il venoit de deſcendre. C'eſtoit de ce Prince que j'avois uſurpé le Nom l'année d'aparavant, & le meſme à qui Englezac penſoit venir faire compliment, quand on me l'amena chez les Filles de Madame, au Palais Royal; car, comme j'ay dit ailleurs, ils s'eſtoient connus en Allemagne.

Il falut renouveler connoiſſance, & manger enſemble ce ſoir-là. Et parmy les plats qu'on leur ſervit à ſouper; nous autres Dames, que

que l'on met par tout, nous en fîmes un autre pour leur entretien durant le repas. Le jeune Allemand avoit estudié l'esprit & les manieres des médifans de la Cour, pensant qu'ils fussent les plus galants. Il n'eust pas crû avoir bien profité de son voyage, s'il n'eust affecté de parler à tous momens de quelque bonne-fortune qu'il avoit eüe, & fait accroire, qu'il connoissoit toutes les Dames, dont la reputation estoit scabreuse. Il m'avoit ouï nommer, pour mon malheur, parmy celles que composoient la Chronique. On luy avoit appris à Paris ce qui s'y estoit passé sous son nom. Et dans Bruxelles aussi, tout ce qu'on y sçavoit: comme l'evenement & les circonstances de mon procez: mon depart pour le Languedoc: où j'en voulois aller faire un; & d'autres menus secrets, qui pouvoient servir à le faire soupçonner d'avoir eu un

commerce particulier avec moy. Et comme il se souvenoit que le Comte avoit esté meflé dans l'intrigue; je fus la premiere dont il crût le devoir entretenir pour s'établir mieux. Il luy dit en riant qu'il m'avoit connuë aussi-bien que luy, & que j'avois eu une reconnoissance tres-galante des bons offices que son nom m'avoit rendus, pendant mon déguisement.

Quelle Avanture Madame !
quelles Nouvelles ! pour un homme jaloux & bien fatigué & qui n'avoit arresté à Paris, cette nuit-là, que pour dormir un peu ? N'admirez-vous pas aussi la manie de la pluspart de ces jeunes gens, de nous déchirer de la sorte, quand pour l'ordinaire ils ne sçavent pas seulement de quelle couleur nous sommes ; car je vous jure, Madame que ce Prince de Salmes ne m'avoit jamais veuë, & que je ne le connus de plus de quinze mois
après,

après, par une Avanture que j'eus à la Place Royale.

Le Comte ne s'estoit point encore trouvé capable de me soupçonner d'une lâcheté. Mais entendant une Histoire bien suivie (car on luy en fit une) racontée par un jeune Prince d'Allemagne, Nation la plus fidelle, la plus sincere, & la plus veritable de la terre. R'appellant aussi dans sa memoire, le bruit qui avoit couru jusqu'en Languedoc de mes galanteries, il ne douta plus que je ne fusse criminelle; & l'indifference qu'il croyoit que j'eusse témoigné pour ses lettres, à plusieurs desquelles je n'avois pas répondu, acheverent de le persuader.

Il dissimula le déplaisir qu'il recevoit de cette Nouvelle; & l'heure de se separer venuë, il s'alla mettre au lit, où il fut jusques au lendemain dans des fureurs épouvantables contre moy & contre

l'Allemand : Il m'a depuis avoué qu'il avoit esté tenté plus de cent fois d'aller poignarder cét indiscret jusques dans sa chambre, & d'épargner ainsi au Marquis de Tréchéteau la peine de le tuer deux ou trois ans après en duél, comme il fit à Nancy. Mais enfin me croyant la plus coupable & la plus digne des premiers effets de sa colere, il se resolut à retourner seulement dans son Pais, pour me punir par son Mariage avec Mademoiselle de Birague, attendant l'occasion d'une plus grande vengeance ; & il partit sans dire adieu à son Prince Allemand.

Je pleuray beaucoup quand j'eus avec luy le fâcheux éclaircissement, par où j'appris toutes ces choses : & je juray de ne luy pardonner jamais l'outrage, qu'il m'avoit fait, de me soupçonner. Mais que ne peut un Amant aimé & repentant, & fait comme estoit

estoit le Comte d'Englezac ?

Il revint souvent à l'Abbaye pour m'en demander pardon, & pour aviser au moyen de prevenir une autrefois de semblables malheurs ; & que vous diray-je ? il sceut enfin si bien me regagner, qu'en dépit de la Fortune, à qui je me resolus de donner, s'il le fa-
loit, de nouveaux sujets de parler d'elle & de moy ; je consentis à le fiancer. Le Curé de Nice nous servit d'amy en cette rencontre, & dés le lendemain je pris congé de mon Abbessé, pour venir attendre mon Fiancé à Paris, où nous faisons nôtre conte de nous épouser secrettement, par le ministère de l'Archiprestre de la Magdelaine.

Et nostre dessein eût reüssi, Madame, sans que le Demon Birague se rencontra encore où on ne le demandoit pas. Il sceut je ne sçay comment que le Curé de

Nice avoit fiancé un jeune Gentilhomme, & une assez belle Dame. Il en avertit la Comtesse d'Englezac, que son fils tâchoit toujours d'amuser par de feints mépris pour moy, attendant de mes nouvelles, pour me venir joindre: La Dame, à son ordinaire, éclata par des coleres horribles, & par des menaces de faire tout casser, & moy qui estois trop glorieuse pour m'exposer à achever le mariage, que tout ne fust d'accord; je ne voulus point permettre que le Comte passât plus avant, quoy qu'il fût venu aussi-tost me trouver en poste avec ce dessein, & je me contentay d'essayer le credit de mes ennemis, par le seul evenement de ce qu'on feroit contre les Fiancailles: c'est icy que je promets des Avantures, & que Vôtre Altesse me va plaindre, & qu'elle rira peut-estre aussi en me plaignant.

La Comtesse d'Englezac ne
perdit

perdit pas de temps à se rendre à Paris, où elle arriva presque furieuse, & en menaçant de ruine tous les Curez qui auroient l'audace de songer à nous marier. Ce ne seroit jamais fait de vouloir rapporter, dans leurs circonstances, tous les emportemens de cette turbulente femme, & toutes les avanies qu'elle me vint faire : Suffit que son premier soin fut de semer par tout de ces Romans, que j'ay dit dans la seconde Partie de ces Memoires, qu'on avoit écrits de ma vie ; & que celà m'establit d'abord tout-à-fait mal dans des esprits que j'eusse pû mettre de mon costé, s'ils n'eussent esté prevenus. C'estoit quelque chose de pis (s'il est possible) que cette Satyre fameuse, ou la trop belle Madame d'Olonne, est indignement décriée par des Fables, pour avoir plû, sans doute, à quelqu'un qui ne luy plaisoit pas. A mes premiers

miers malheurs, & à mes intrigues innocentes ; qu'on y traduisoit, Dieu sçait comment ; on en ajoûtoit, dont Monsieur le Comte de Soissons, Messieurs d'Armagnac, de Sault, & de Louvigny, estoient les Heros. Je les prens cependant à témoins s'ils m'ont jamais connuë. Monsieur le Duc de Beaufort, & celuy de Nevers, m'y promenoient à leur tour ; l'un, chez Bouteux de la Ville-l'Evesque, & l'autre je ne sçais où. L'Auspice mesme, où je ne mis jamais le pied, s'y plaignoit de mes profanations ; & ayant sceu qui j'estois, ne me pouvoit souffrir trois jours parmy ses saintes pensionnaires : quelle horrible médifance ! Enfin Madame, tout y estoit plein d'autres semblables mensonges, ou de louïanges pestes au possible, & la lecture en accommodoit d'autant plus mal ma reputation, que ces choses-là plaisent d'ordinaire,

&

& s'infinuent ; & que ce qui en estoit vray , y sembloit estre garant de tout le reste.

Après celà , les vieilles plaintes furent renouvelées chez la Reyne Mere , qui enfin estant lassé de n'entendre parler que de mes esfronteries depuis près de six ans ; se mit d'abord tout-à-fait en colere contre moy : du moins autant qu'une si bonne Princesse avoit accoustumé de s'y pouvoir mettre : ce qui n'arrivoit jamais que pour l'interest de la vertu. Et de la vinrent les ordres secrets de découvrir ma retraite. (Car le Comte & moy nous nous estions mis à couvert les premiers jours , pour voir quel chemin l'affaire auroit pris.) De là vint celuy de s'asûrer de moy , pour me conduire en je ne scay quel endroit , si l'on m'eust trouvée ; Et enfin la détention mesme du Comte , qui ayant eu avis de ce scandale , & n'ayant pû s'empescher d'en

d'en aller montrer sa douleur aux pieds de la Reyne, où il prétendit follement me justifier; trouva que l'ordre estoit aussi de s'assurer de luy.

Il fut arrêté, & avec la Nouvelle qu'on m'en donna presqu'aussi-tôt, j'eus encore le déplaisir de craindre, que ce ne fût pas pour celà seul qu'on l'eust fait arrester, parce qu'il en courut en mesme temps divers bruits. Mais que fis-je, Madame, quand celà me fut redit?

Je voyois bien que c'estoit tout de bon qu'on vouloit ma ruine, & je n'avois qu'à demeurer dans ma retraite, qui estoit seure, pour éviter de tomber entre les mains de mes ennemis. On ne se fust pas avisé de venir me chercher en ce lieu-là, que je ne nommeray point, s'il vous plait; (car je l'ay promis) & que Vostre Altesse aussi ne devineroit jamais. Il suffit

fit que c'estoit un Convent d'hommes, & que j'y estois en habit décent. J'aurois pû mesme prendre des mesures pour beaucoup de choses, ne s'y trouvant pas faute de gens oisifs, & prests à me servir en tout ce que j'aurois voulu.

Mais il eut esté indigne d'une personne de mon caractère, d'avoir la prudence de songer à son salut, pendant qu'on eût persecuté son Amant, quand celà eût deü estre utile à tous les deux. Un esprit ordinaire: une femme qui n'auroit pas commencé sa vie, comme moy, & enfin qu'on n'eût pas soupçonnée d'estre quelque chose à la Marquise de Seville; auroit pû se resoudre à cette bassesse. Mais moy, Madame, je ne voulus point de repos, que je ne fusse assurée de celuy de mon chet Comte d'Englezac: Je me resolus à me presenter au Louvre, à mon
tour,

tour, pour me perdre avec luy, ou pour le sauver; & je fus chercher la Reyne Mere jusques dans le Val-de-Grace; (il est vray que bien me prit d'en avoir fait la folie,) pour luy demander la mort ou la liberté de mon Amant, pour luy dire mille autres belles choses tendres & touchantes.

Madame, luy dis-je, en me precipitant toute en pleurs à ses pieds, & en me nommant au grand contentement de quelques curieuses: Vous ne me voyez point icy, pour supplier vostre Majesté d'avoir meilleure opinion de moy. En un autre temps je pourrois justifier l'innocence que j'ay conservée dans mes malheurs, si vostre Majesté me le vouloit permettre. J'apporterois en ma defense l'exemple de celles de vostre Cour, que les apparences seules, ou la seule vengeance ont perduës: & le nombre n'en est que trop grand.

grand. Je dirois qu'il suffit, le plus souvent, d'avoir quelques qualitez extraordinaires separés de la bonne fortune, pour meriter que l'impudence nous déchire sans scrupule, & qu'en un siecle si corrompu, la médifance n'épargne personne. Que telle des amies de Madame d'Englezac, qui n'ose icy prendre mon party devant vostre Majesté, peut ne sçavoir pas ce qu'on dit d'elle-mesme. Qu'au moment qu'elle se flatte d'estre cruë vertueuse, par tout, un temeraire Estranger qui ne la connoist que de nom (& j'ay eu ce malheur plus d'une fois en ma vie) la fait peut-estre son Heroïne scandaleuse à deux cens lieuës d'elle : la comprend dans le recit de ses Intrigues chymeriques. Enfin, Madame, je ne manquerois pas de raisons : Mais autre chose me donne l'audace de me presenter aux yeux d'une Reine indignée. On

af.

afflige, on enleve le Comte d'Englezac. Tout le crime de ce malheureux Gentil-homme est de n'avoir pû douter de ma Vertu, & d'avoir veu plus clair que les autres. Je viens m'offrir à tout ce que vous voudrez ordonner de moy, & sacrifier ma liberté à la sienne; car on ne la luy a ostée, sans doute, qu'à cause que j'estois encore libre. Je viens, s'il le faut, renoncer à luy pour jamais, & avoüer la calomnie, en me rendant prisonniere: Que vostre Majesté ait pitié seulement de luy, & qu'elle commande qu'on le laisse en repos.

Et j'accompagnois ce noble transport de beaucoup d'autres ornemens que je ne dis pas; ce qui eut la grace de la nouveauté, & produisit quelque chose de bon; car la Reyne s'en divertit. Elle dit en souïrant à toute sa suite, que c'estoit l'action d'une Amante

ten-

tendre & fidelle. Celà donna la hardieffe à une partie de ses Filles, de dire quelques mots en ma faveur, & enfin à sa Majesté elle-mesme de bonnes dispositions à me faire grace. Elle témoigna qu'elle ne seroit pas marrie qu'une personne, faite comme moy, pust estre innocente: me dit qu'elle ne pouvoit me donner la liberté de mon Amant; mais qu'elle me laisseroit la mienne pour me deffendre. Elle ajoûta mesme, avec un signe de teste tres-obligeant, une espee de priere de me justifier s'il estoit en mon pouvoir.

Dieu sçait le chagrin que cette Nouvelle donna à la Comtesse d'Englezac, qui se croyoit déjà exempte de faire de plus longues poursuites pour me détruire. Elle pensa s'en desesperer, & eust bien voulu broüiller encore. Mais toute sa malice ne luy servit à rien. Et outre que le je ne sçay quoy,
qui

qui parle pour moy dans ma phisionomie, avoit déjà presque gagné la Reyne Mere; c'est que la bonne & vertueuse Madame..... estoit encore de mon costé. Elle aimoit, disoit-elle, passionnément les belles femmes, & l'envie que le vermillon de mes lèvres luy avoit fait venir d'estre de mes amies, pour me pouvoir baiser tout son saoul quelquefois; (que dira Vostre Altesse de cet effet de ma beauté?) cette envie, dis-je, ayant attaché à mes interets une personne comme celle-là; il fut impossible à la Comtesse d'Englezac de reüssir plus avant dans ses premiers desseins, & il falut qu'elle prist la resolution de m'attaquer par la voye ordinaire des procez: Ce qu'elle fit.

Alors, Madame, commença entre nous un grand & long combat de chicanne; mais beaucoup moins dangereux que les mauvais
offi-

offices que je recevois de la calomnie secrete ; car j'y estois au moins pour dire mes raisons. Je fus assignée d'abord par-devant je ne sçay quels Juges , puis le Parlement prit connoissance de l'affaire : le Conseil en connut à son tour : & en l'un des deux j'eus mesme un Rapporteur amoureux de moy , & dont j'ay quelque chose à dire.

Madame la Marquise de Seville, qui estoit venuë à Paris dès le commencement de l'orage ; m'y deffendit d'une façon digne d'elle. Madame la Comtesse de Bossu, qui s'y estoit arrestée à son retour de Rome , joignit aussi le crédit que son merite , & celuy de ses belles Avantures , pouvoient luy avoir acquis en France , à d'autres puissantes recommandations : & enfin chèque party fit sa cabale. Mesdames de Ville-Savin, de Bercy , & d'Escures ; deux autres , qui estoient

estoyent Presidentes; & un grand nombre de Vertueuses, de tous les rangs, auprès desquelles la calomnie m'avoit perduë; furent pour la Comtesse d'Englezac, au moins on me le dit. Et j'eus pour moy, toutes les Dames qui me plaignoient par rapport à elles, & qui eussent bien voulu faire voir, en me justifiant, que tout ce qu'on avoit dit d'elles-mesmes, pouvoit estre aussi faux que ce qu'on disoit de moy. La belle Mareschalle, entre-autres, m'y servit plus que personne.

Et je fusse venuë à bout de mon Ennemie, Madame; mes belles solliciteuses ayant toujourns eu un grand ascendant sur les siennes, si ce qu'elles avoient fait, ne m'eust esté malheureusement inutile par ma faute, ou plûtoist par celle de ma destinée ordinaire.

Dans le temps que tout alloit le mieux: qu'on commençoit déjà à

mur-

murmurer contre les Vertueuses ; & qu'on disoit qu'elles prenoient trop de plaisir à persecuter les innocens : Enfin quand j'estois plus qu'à demy justifiée , faute de preuves ; cette méchante Destinée me suscita des aventures ridicules qui grossirent les informations , & qui penserent tout gaster : le Rapporteur que j'ay dit , qui fut amoureux de moy , avoit part aux unes , & Monsieur le Comte de aux autres. Je les raconteray de suite , & en peu de mots , pour passer plus promptement au reste. Je commence par mon Rapporteur.

C'estoit un brun âgé d'environ trente-quatre ou trente-cinq ans , assez beau , & qui ne croyoit point du tout que la Nature l'eust fait pour plaire seulement sur les fleurs de Lys. Il estoit du nombre des Juges à qui la complexion persuade que ce n'est pas un cri-

me, contre le devoir de leurs Charges, de faire acheter aux Dames, non pas la Justice; car cela seroit execrable; mais l'expedition des affaires par quelques faveurs.

Cela supposé, je ne devois pas estre de ces plaideuses fortunées de qui il ne voulust rien prendre, & ce n'estoit pas aussi son intention: il me faisoit seulement credit. Ce folastre garçon, des extravagances duquel je pourrois remplir tout un livre, eut cellecy entre les plus plaisantes. Il crut que je ne l'aimerois jamais assez, si je n'estois persuadée qu'il fust brave, & dans cette imagination, un soir que nous devions courir le Bal, il apostâ trois hommes pour attaquer nostre Carosse, & pour fuir aussi-tost qu'il se mettroit en deffense. La bravoure avoit réussi, & mesme au delà de ce qu'il esperoit; car avant que ces voleurs apostez fussent venu
 exer-

exercer son courage, trois autres qui n'avoient pas promis de fuir, nous avoient effectivement volez, & il s'estoit lancé sur eux avec toute l'audace d'un homme qui se méprenoit : c'estoit à la verité pour s'en faire battre, & mesme d'une maniere pitoyable, comme il arriva; mais n'importe: au moins sa hardiesse que je crus sans artifice, m'avoit dupée, & un si bon effet consoloit des coups receus. Mais voicy, Madame, le cruel retour de tout celà, & ce qui ruina enfin les belles esperances & la reputation de l'un & de l'autre,

Comme j'achevois de prendre ce Rapporteur pour un Amadis caché sous une soutanne, en le voyant encore aux mains avec d'autres qu'il tournoit aisément en fuite; le Guet qu'on établissoit alors par tout Paris, se saisit de ces faux Voleurs. Il les prit pour les veritables, qu'il cherchoit, &

qui venoient encore d'arrester le carosse de la fille de l'Ambassadeur de Hollande, maintenant femme du beau Marquis de Raffen. Il les traîna en prison, & ces misérables, pour se deffendre, furent contraints d'avoüer tout le mystere. Mon malheur aida à faire qu'on n'en doutast point. Et la Satyre en tira aussi-tost ses consequences, qui produisirent un méchant effet pour la Partie, & pour le Juge. Enfin, Madame, cela donna occasion à Madame d'Englezac premierement de le recuser, puis de se servir utilement de l'avanture, pour redonner de la force & de l'apparence à ses calomnies que l'on commençoit à ne plus écouter: Vostre Altesse ouït-elle jamais parler d'une chose plus risible? Et cependant c'estoit un grand malheur pour moy.

Mais l'affaire où le Comte
de

de..... fut. meslé, eut quelque chose encore de plus cruel & de plus bizarre; & je ne sçay mesme si elle vous paroistra vray-semblable, quoy qu'il n'y ait jamais rien eu de plus vray.

Deux belles personnes que je ne vous nommeray point; mais plutôt que je vay vous nommer, afin que vous ayez plus de plaisir, car Vostre Altesse a ouï d'ailleurs quelque-fois parler d'elles: c'estoient Madame la Baronne de Saint-de-Fer, & Madame Feronne. Ces deux Belles s'estoient lassées de la longue disgrâce de l'homme dont vous me demandiez des nouvelles par vostre dernière Lettre. Soit que ce fût reconnoissance, ou simple foiblesse humaine qui les interessoit en son malheur; elles avoient pris la resolution de s'employer à le faire finir: de s'adresser premierement au Ciel (& je pense que c'eust esté

toûjours le plus court) & si cela ne faisoit rien , de prendre un chemin bien contraire , d'avoir recours à la force des charmes. Et non pas des charmes de leur beauté , comme vous pouriez l'expliquer ; je dis, Madame , de ceux de la Magie noire.

Je ne risqueray la seureté de personne , en découvrant le secret de ces admirables Magiciennés , c'estoit de prendre je ne sçay quoy qu'on leur avoit fait accroire , que le poulain apportoit au front en naissant , & de l'apprester avec certaines ceremonies ; cela à leur compte devenoit un Philtre merveilleux & inévitable. Ce Philtre devoit estre donné subtilement à des Soldats & à leur Capitaine mesme , s'il en eust esté besoin. Et aussitost ce Capitaine & ces Soldats devoient courir les ruës , & venir offrir de faire tout ce qu'on souhaiteroit qu'ils fissent.

Les

Les Tours & les Portes sembloient , s'il faut ainsi dire , devoir tomber aussi-tost d'elles-mesmes , pour rendre la liberté à qui les Dames eussent voulu : je ne m'amuseray point à vous prier d'avoir compassion de cette simplicité , ny à vous dire que ces femmes passoient pourtant pour avoir de l'esprit ; de crainte de refroidir trop ma Narration.

Il avoit falu , pour celà , une Jument ; & c'est par où le jeune Comte de..... commence d'avoir part au Mystere. Celle dont on se servit estoit à luy : un de ses Palfreniers , pour gagner dix ou vingt pistolles l'avoit détournée de ses Escuries , & il pensoit en estre quitte pour feindre de l'avoir retrouvée au bout de quelques jours.

La Scene où se jouoit cette Comedie , estoit dans l'Escurie d'un Chartier du Port , en une petite

petite ruë qui aboutit au Pont. Marie. Les deux Belles'y estoient renduës un soir avec grand secret, & sans suite. Elles m'y avoient moy-mesme entraînée avec trahison, en me déguisant leur veritable dessein. Nous y avions déjà passé la nuit à faire des sentinelles ridicules au tour de la Jument: ce qui m'effrayoit & me faisoit soupçonner que mes Amies fussent foles. Nous devions continuer cette extravagante ceremonie jusques au terme de la naissance du precieux animal, & pour quelle raison, il ne m'en souvient plus. On me dispoit à voir encore d'autres choses peut-estre plus nouvelles; quand enfin, je ne sçay par quel malheur pour pour nous, le Comte de..... fut averty que sa Jument, dont il portoit impatiemment la perte, avoit esté menée chez le Chartier. Il y vint tout en furie, ac-

compa-

compagné du Marquis de Plumartin, & du Comte de Signac, qui par amitié n'estoient pas moins échauffez que luy : (il est vray que cette colere ne tint pas contre les nouvelles passions que pouvoit causer la rencontre de trois Dames faites comme nous) Il nous y surprit dans ce bel exercice, qui luy parut, & à ses amis, un véritable enchantement en toutes les façons. Et enfin celà eut toutes les suites qu'il devoit avoir. Le bruit s'en répandit. Si ce ne fût par l'indiscretion de ces jeunes Seigneurs, qui estoient devenus nos Amans ; (& c'est ce que je ne dois pas encore oublier : Le Comte de aima depuis la Baronne de Saint-de-Fer : Le Marquis de Plumartin, Madame Ferronne. Et moy, j'eus en partage le Comte de Signac, qui aidera à son tour à grossir cette Histoire : j'en feray mesme pour le moins

autant importunée que du Marquis de Birague.) Si, dis-je, ce ne fut pas par l'indiscretion de ces jeunes Seigneurs, ce fut par celle de leurs gens qui les avoient suivis. Et en mesme temps, quoy que j'y eusse eu la moindre part, comme vous avez veu; on ne laissa point de me charger liberalement de tout, & d'ajouter à mes autres fameuses qualitez celle d'une honeste Sorciere: pardonnez-moy ce gros & déplaisant mot, dont je n'ay pû icy me passer.

Vous jugez, Madame, du tort que celà fut capable de me faire encore: sur tout estant relevé par la Comtesse d'Englezac; car elle ne craignit point de sacrifier l'honneur des deux autres Dames avec le mien, pour venir à son but. Si on en voulut croire les ornemens qu'elle ajouta à l'aventure, on pût m'accuser d'autre chose que de **Magie**, & Monsieur le Comte de

de & ses deux Amis, s'étoient vangez sur l'heure du larcin innocent que nous avions fait faire de la Jument, par d'autres effets que la galanterie appelle aussi larcins innocens. Ces Messieurs qui furent tousjours les plus honnestes & les plus sages de la Cour avoient cessé de l'estre pour nous seules. Et nos visages qui imposent d'ordinaire le respect, dans le mesme temps qu'ils inspirent les desirs, ne nous avoient servy de rien dans une Escurie. Elle dit mesme pis que tout celà, & que je n'ose vous redire; mais c'eust esté peu que ce malheur eust perdu mes affaires à Paris, s'il n'eust encore servy à me broüiller avec mon Amant, de la plus cruelle façon du monde, comme vous l'allez sçavoir tout à l'heure.

Quoy que la Comtesse d'Englezac le fist observer soigneusement dans le lieu qui luy servoit

de Bastille ; il ne laissoit pas d'y estre instruit avec fidelité de ce qui se passoit. Outre que sa Mere ne manqua point à luy faire porter aussi-tôt ces fascheuses nouvelles ; elles luy furent confirmées par les mesmes gens qui l'instruisoient de temps en temps de ce qu'il vouloit apprendre. Ceux de sa connoissance, qui n'estoient pas suspects à Madame d'Englezac, & qui le visitoient quelquefois ; luy tournerent peut-estre encore la chose d'une maniere toute propre à le persuader. Et il en arriva ce que je croyois qui n'arriveroit plus, après l'éclaircissement des derniers artifices de Birague & des vanitez du Prince de Salmes. Le Comte soupçonna enfin ma conduite. Que dis-je ? mon malheur fut tel en cette funeste occasion, & il falloit que la jalousie eust produit de si estranges changemens dans l'esprit de ce pauvre Comte, qu'il ne douta plus

plus que son amour ne l'eust toujours aveuglé. Dans l'indignation que celà fit naistre en son cœur, & que Madame d'Englezac crut enfin sans retour; il fit, il signa tout ce qu'elle voulut. Il la pria de luy accorder la liberté, pour me fuir, pour s'éloigner de moy avec le mesme empressement qu'il auroit eu à me chercher, sans mon crime. Il l'obtint. Il y avoit guerre en ce temps-là, entre les Provinces Unies & l'Angleterre, & plusieurs Illustres Cavaliers avoient fait partie de se rendre en l'Armée Hollandoise. Il s'y rendit avec eux. J'en fus avertie le jour mesme. Et par ma douleur, il fut presque le dernier jour de ma vie.

Que d'inquietudes! que de dépit contre les beaux Rapporteurs qui vouloient contrefaire les braves! que de haine pour la belle Baronne de Saint-de-Fer, & pour Madame Feronne! que d'impreca-

precations contre leur impertinente Magie ! que de fûreur contre le Maître de la Jument, & contre ses deux amis ! je vous en raconterois tous les effets, si je n'avois à vous dire des choses plus curieuses ; Car, Madame, cette disgrâce ne fut point seule ; & pour m'achever, la Marquise de Seville s'avisa de devenir amoureuse, à son âge, d'un jeune enfant de dix-sept à dix-huit ans, & de le vouloir demander en mariage à ses parens. J'eus beau luy dire que si elle ne pouvoit se passer d'aimer ; elle se choisist d'autres remedes, & qu'elle se souvinst que Dieu pardonnoit tout, & les hommes rien ; (cela estoit un peu fou à la verité ; mais quelle autre chose dire à une fole.) J'eus beau luy vouloir représenter pour l'intérêt de la bien-seance, pour le mien, & pour le sien mesme qu'elle alloit faire une faute irreparable. Je ne pus rien gagner sur son esprit. Il

ne

ne tint pas à elle qu'on ne passast aux effets. Et tout ce que j'avois pratiqué pour l'en détourner, ne servit qu'à me broüiller encore avec elle, qui estoit mon seul appuy : & d'une broüillerie qui eust esté, peut-estre, irreconciliable, s'il n'y eust eu entre nous, comme je l'avois toujourns soupçonné, une liaison plus forte que celle de la simpatic & de l'amitié.

Mais que dites-vous, Madame, de ces derniers caprices de mon malheur ? Broüillée presque avec tous ceux que je connoissois, & qui me pouvoient servir : Avec mon rapporteur : Avec les Dames qui sollicitoient pour moy : Avec Birague, depuis long-temps : Avec Signac, presque aussi-tost que je l'avois connu ; car il n'avoit pas la patience d'attendre qu'on l'aimast, & je luy avois donné son congé au peril d'en faire un grand enemy. Enfin mal-traitée encore
par

par l'Amant aimé. Et mesme abandonnée, pour ainsi dire, par une Mere, puis que c'estoit par la Marquise de Seville; pouvois-je craindre quelque nouvelle disgrâce, à moins que ce ne fust ma mort? Oüy, & j'en fis bien-tost la cruelle experience.

J'avois envoyé un homme avec des lettres au Comte d'Englezac, pour justifier ce qui s'estoit passé; & je ne le vis de retour que pour m'annoncer qu'une sanglante bataille s'estoit donnée entre la Hollande & l'Angleterre, & que ce cher Amant y avoit esté englouty par les vagues. Cette bataille estoit celle du mois de Juin mil six cens soixante-six. Il avoit monté le mesme Vaisseau que le Prince de Monaco, & que le Comte de Guiche. Et après des actions effroyables (car c'est-là leur nom propre) après y avoir secondé en Lyon ces deux illustres

Volontaires, qu'une gloire mêlée de quelque autre chose y faisoit peut-estre combatre comme luy, en gens qui estoient plus qu'hommes; enfin il estoit pery en sauvant la vie au premier.

Ce Prince surpris par l'embrasement d'un Vaisseau, où la chaleur du combat l'avoit trop acharné; s'estoit jetté dans la Mer pensant gagner une chaloupe. Il s'y noyoit entre des masts rompus, & des cordages qui l'empeschoient de nager. Le Comte d'Englezac qui avoit toujours eu sa valeur en admiration, aussi bien que celle du Comte de Guiche; s'estoit precipité d'un vaisseau dans une autre chaloupe, pour le secourir: l'avoit mesme secouru; car ce fut luy qui donna moyen aux gens de ce Prince de tendre la main à leur Maistre pour le tirer hors de la Mer. (Et mesme cét endroit surprendra peut-estre des esprits recon-

connoiffans, qui n'ont jamais bien fceu à qui ils estoient redevables de la meilleure partie d'un si bon service.) Enfin il avoit couronné glorieusement ses actions par cette derniere. Mais sa chaloupe s'estoit ouverte en mesme temps. Elle estoit coulée à fond avec luy. Et de nouveaux Navires estant venus couvrir la place de son naufrage, on n'avoit point douté qu'il ne se fust perdu sans ressource.

Il n'en estoit pourtant rien encore, & il ne seroit pas juste, ny dans les regles, que le Heros d'une Histoire, qui doit ressembler à une belle Fable, fust mort tout à fait avant que d'avoir achevé ses Aventures. Nous le resusciterons, s'il vous plaist, quand il en sera temps. Et il se trouvera que les flots l'avoient seulement emporté en divers endroits de la Mer, jusques à ce que par la misericorde du Destin de Roman, qui en faisoit son jouët,

aussi

aussi bien que de moy, il avoit esté secouru par une fregate des Ennemis mesmes.

Cependant, Madame, quelles funestes nouvelles pour moy, quand on me vint dire qu'il estoit mort de la sorte. Vostre Altesse ne peut estre juge de la douleur que j'en ressentis ; car il faudroit qu'elle eût aimé quelquefois un homme, aussi éperdûment, que j'aimois le Comte d'Englezac ; & elle est trop sage. Qu'elle ne laisse pourtant pas de s'en imaginer une partie sur l'aveu sincere que je luy fais, que si ce malheureux Gentilhomme m'avoit toujours esté cher ; je l'adorois alors malgré l'injustice qu'il m'avoit faite, & qu'elle ne servoit mesme qu'à m'en rendre plus fole, par le desir que j'avois de me le reconcilier. Je devins furieuse : ce seul terme exprime bien tout l'estat où j'estois. Peu s'en falut que je n'allas-

se

se vanger le fils sur la mere, & faire tous mes efforts pour la déchirer; il est vray qu'on dit qu'elle-mesme en fut affligée, jusques à en estre dans un presque tout pareil desespoir. Enfin, au lieu que ce malheur devoit avoir étouffé toutes les semences de nos demeslez en la personne qui les avoit fait naistre; il ne servit qu'à nous animer davantage à nous poursuivre. La Comtesse d'Englezac prétendit achever de prouver le scandale de ma vie, & trouver sa vengeance à m'en faire punir. Je voulus trouver la mienne à m'en faire faire des reparations publiques. Nous nous attachâmes à ce dessein, ne pouvant autrement nous faire du mal. Nous y fûmes opiniâtres malgré nos Procureurs, qui jugeoient que celà seroit sans effet, & qui nous en détournoient de bonne foy (c'étoient ces mesmes Jurandon & Grassiet, que

que Vostre Altesse a choisis depuis pour prendre soin de ses interests en France, & dont je croy qu'elle sera assez contente.) Enfin nous estonnâmes tout le Palais de nos querelles, & ce fut un procez sans exemple.

Mais c'est peut-estre m'arrester un peu trop sur un passage qui n'est pas divertissant, & pour faire diversion, il faut revenir aux Aventures plaisantes, qui ne me manquent pas depuis. La pensée qu'on eut que la mort du Comte d'Englezac estoit certaine, en fut une nouvelle source. Elle m'acquit de nouveaux Amans, & r'appella les anciens. Le Marquis de Birague, & le jeune Comte de Signac entr'autres, recommencerent à prétendre plus fort que jamais: il n'y eut pas mesme jusqu'à mon Rapporteur qui ne me vint retrouver, pour me dire, que toute diffamée que j'estois, il ne laisseroit pas de

por-

porter encore sa passion jusques à m'épouser en secret, si je le voulois.

Je l'en remerciay, comme vous le pouvez croire, avec la civilité que je pensois devoir à un compliment si passionné. Je luy dis que je loüois d'autant plus en celà sa rare prudence, que si par hazard je devenois capable de l'aimer, après la perte de ce que j'avois de plus cher; je ne pourrois non plus me résoudre à l'épouser qu'en secret, l'Aventure des faux Voleurs ne l'ayant pas moins diffamé pour un homme, qu'elle m'avoit diffamé pour une femme. Et vous jugez, Madame, si celà devoit luy plaire beaucoup: Le pauvre homme s'en retourna si confus & si outré de colere, que je ne doute point qu'il n'eust souhaité de tout son cœur de pouvoir estre encore une fois mon Juge, pour me faire perdre mon procesz.

Mais

Mais ce ne fut rien au prix de ce qui m'arriva par le moyen de la jalousie que Birague eut du jeune Signac ; qui fut à mon gré un tour d'homme d'esprit , & une autre Comedie. On dit que c'estoit un effet de ce qu'il avoit profité à la lecture de l'Astrée , où il se voit une malice toute pareille ; mais en quelque endroit qu'il en eust pris le dessein , c'estoit une chose bien trouvée & fort plaisante.

J'avouë que je vivois avec ce Comte de Signac un peu plus familièrement qu'avec ce Marquis. Soit qu'il eût plus de merite ; mais c'est ce que je ne decide point. Soit qu'il fût plus enjoué , plus beau , ou plus jeune ; & cette dernière qualité y fait quelquefois beaucoup. Enfin soit qu'il ne m'eût pas donné les mesmes sujets d'avoir de l'aversion pour luy , que Monsieur de Birague : ou bien
que

que je le craignisse moins ; je souffrois volontiers qu'il me fit visite. Ses petites passions mutines ne me déplaisoient pas, & me paroissoient sans consequence. Et dans l'humeur mélancolique que m'avoit laissée une perte que j'estimois irréparable ; je n'estois point fâchée qu'il vint dérober de temps en temps quelques heures à ma cruelle rêverie.

Birague qui craignit que ces familiaritez, & mes complaisances ne fussent enfin suivies de mon mariage qu'il eust voulu pour luy. Car, Madame, jugeant bien qu'il seroit impossible de me gagner par une autre voye, il s'estoit à la fin resolu de m'aimer pour le Sacrement. Et vous en verrez bientôt une grande preuve. Il n'eust pas mesme demandé le secret comme Monsieur le Rapporteur, si j'eusse pû me résoudre à le contenter. Et si ce que je vous dis là

VOUS

vous estonne, à cause que Madame la Marquise, sa femme, vivoit encore; je vous diray qu'elle étoit malade depuis long-temps d'une maladie, dont elle ne pouvoit r'échaper; & ce pauvre Marquis faisoit son compte, que je ne me serois pas plûtoist resoluë à l'épouser, qu'il seroit veuf à point nommé.

Birague, dis-je, qui se fust desesperé, si Monsieur de Signac m'eust emportée sur luy qui avoit souffert depuis six ans tout ce qu'on peut souffrir à n'estre point aimé, remua le Ciel & la Terre pour supplanter ce dangereux Rival. Et ayant sceu enfin d'une Espionne qu'il avoit auprès de moy, que je devois aller avec ce jeune Comte chez une femme devineresse, ou Astrologue, comme on voudra la nommer: femme sçavante, à ce qu'on disoit, qu'on appelloit la Dame Voisin, & à qui toutes les belles infortunées de la Cour, &

mesmes plusieurs Amans ; car tout le monde à ce foible , & peut bien l'avoir , puisque je l'ay eu moy-mesme : à qui , dis-je , toutes les belles amoureuses de la Cour ; (car cette demangeaison de sçavoir le passé ou l'avenir , ne prend guere qu'aux gens qui ont de l'amour ;) n'avoient fait aucun scrupule , d'aller demander quelque consolation : il crut qu'il avoit trouvé le véritable secret de venir à ses fins.

Il nous devança d'un jour chez cette femme , à qui il persuada qu'elle ne feroit aucun tort à son métier , de ne consulter que luy pour la réponse qu'elle auroit à me faire. Il me dépeignit bien , afin qu'elle ne fist pas des beveuës. Il luy apprit le passé : luy marqua ce qu'il falloit qu'elle me dist & qu'elle me predist : & entre-autres choses , que je devois me défaire & me défier de Signac , & que j'épouserois un homme veuf que je

con-

connoistrais à certaines marques ; vous jugez où tout cela tendoit. Et ce fut en effet ce que me dit cette femme, & quand nous fûmes chez elle ; après m'avoir examinée à sa mode dans son Cabinet, qu'elle appelle le Cabinet des Oracles.

Je vous confesse, Madame, que l'artifice estoit bien concerté, & qu'il m'eust entierement dupée, si la memoire du Comte d'Englezac, à laquelle je voulois estre fidelle ; m'eust permis de songer au Mariage depuis sa mort : Car adjoustant foy à ces predictions, avec une foiblesse, dont je rougis encore : je commençay dès le moment à me défier, ainsi qu'on m'avoit dit, du Comte de Signac : à ne plus vivre avec luy, comme je faisois : à chercher les occasions de le bannir. Et je le bannis bien tôt après en effet, à son grand regret, parce qu'il s'estoit déjà fait une

douce habitude de m'aimer à bon escient.

Mais le meilleur de la piece fut que , comme une des principales marques ausquelles celuy que je devois épouser me seroit connu, étoit qu'il se sauveroit chez moy de plusieurs assassins; je ne fus pas peu estonnée, quand je vis que ce fut à Birague à qui cette Aventure arriva peu de jours après. Il s'estoit chargé d'accomplir les Profeties, & n'avoit pas manqué son coup; & il avoit peut-estre retenu de l'aventure de mon Rapporteur l'invention des gens apostez : quelle ruse, quand j'y songe , dont je ne me défiay jamais!

Il me souvient que lors qu'on commença à tirer les espèces sur ce malicieux Marquis ; j'estois à ma fenestre, du coin de la quelle je m'amusois à contempler l'aimable Madame de Castelnau, dont le Carosse estoit arresté vis à vis de

de ma porte ; satisfaisant ainsi une ancienne curiosité que j'avois de voir cette Dame , qu'on m'avoit toujours dépeint tres-accomplie , Merinville estoit aussi dans ma chambre où elle s'occupoit à quelque chose .

O Ciel ! dis-je , en faisant un grand cry à la veuë de ces espées , & en me tournant tout d'un coup vers Merinville ; c'est fait de moy ; & je suis perduë . Voila l'effet de ce que m'a prédit la Devineresse ; & pour comble de malheur , c'est Birague que je n'aime point , qu'on vient d'attaquer , & qui se va sauver icy : serois-je bien encore assez infortunée , continuay-je , pour devenir un jour la femme de Birague ! Miserables ! criay-je tout d'un temps à mes Laquais qui estoient dans la ruë , qu'on se garde bien de laisser entrer personne chez moy , & qu'on les laisse plutôt s'entretuer tous .

Et jugez, Madame, de ce que pouvoient penser les passans, de m'entendre prononcer ces cruelles parolles dans un si grand trouble. Celà eust suffi à me faire prendre pour complice de l'assassinat, si c'en eust esté un veritable. Merinville me vint retirer de cette fenestre, & me demander, plus confuse que moy de cette extravagance, si je ne révois point, de croire que Birague, que je sçavois marié, fut l'homme veuf de la Profetie : ce qui me remit un peu, & me fit enfin consentir qu'on le laissast sauver ; mais trop tard : j'en avois déjà assez fait pour porter encore de tres-grandes atteintes à ma reputation, & pour donner une ample matière aux médisans, & à mes ennemis d'achever horriblement mon portrait.

Il est vray que j'estois presque excusable, à cause de la forte aversion que j'avois alors pour ce

Mar-

Marquis, quoy que j'avoüe maintenant qu'il ne la meritoit point, & qu'elle estoit plütoft l'effet d'une mauvaise coustume, & de je ne sçay quel caprice, que d'aucune raison que j'en eusse. Mais, Madame, ce n'est pas encore toute l'Histoire : il la faut reprendre par ce que me dit ce dangereux homme, après qu'il fût entré chez moy, & par ce que je luy dis moy-mesme, quand il m'eût appris entr'autres choses que sa femme se mouroit, si elle n'estoit déjà morte; ce qui n'estoit que trop vray. Quoy ! m'écriay-je d'un ton de fole : dont je pense qu'il se fût bien diverty en, faisant reflexion au sujet de mon trouble; s'il n'eût esté amoureux & mal-traité; mais un Amant malheureux ne peut rire. Quoy ! luy dis-je, il se pourroit bien faire que vous devinsiez ou que vous fussiez déjà veuf? Allez Monsieur, ajoûtay-je, & le plü-

toft que vous pourrez, délivrez-moy de voftre veü. Fuyez d'icy. Et fi vous eftes capable de quelque reconnoiffance, ne fongez jamais à moy. Je penfay luy dire auffi que je me repentois de luy avoir fauvé la vie.

Mais je devois, peut-eftre, taire ces dernieres circonftances qui ne me font guerre d'honneur, & qui mefme ne paroiffent pas trop vrayfemblables; parce qu'il eft prefque inouïy que la folie d'une femme à moins qu'on ne l'ait déjà jugé digne des petites Maisons; fe porte jufques à de telles extremitez. Je ne vous ay pourtant rien dit, qui ne foit arrivé; & mon Eftoille en eftoit caufe. J'ajoutéray encore hardiment, que je n'en demeuray pas là, & qu'avec le temps j'euffe peut-eftre fait beaucoup d'autres plus grandes extravagances; fi le Comte d'Englezac, que j'avois pleuré

pleuré comme mort plus de dix mois ne fust enfin revenu tout à propos pour arrester ces effets bizarres de deux passions différentes. Il faut vous instruire, Madame, de ce qui se passa de particulier à ce retour si peu attendu.

Premierement, ce fut Signac, qui tout Rival qu'il estoit du Comte, me le r'amena plus amoureux de moy, & plus persuadé de ma vertu que jamais, après avoir pris soin luy-mesme de le détromper: peut-on rien voir de plus honneste ? ils s'estoient rencontrez sur les avenues de Champlastreux, où l'un se promenoit, quand l'autre y passoit pour regagner Paris.

Secondement, la façon de me le r'amener fut tres-nouvelle, en ce que pour me surprendre plus agreablement (ou pour mieux dire plus dangereusement; car cela pensa me tuer) ce jeune Gen-

tilhomme voulut me faire passer de la colere à la joye. Et pour y parvenir, au lieu des plaintes sôûmises & modestes qu'il avoit accoustumé de m'écrire depuis que je l'avois banny : me manda Cavalierement qu'il estoit las d'estre exilé, & que je me tinsse preste à le recevoir dans ma chambre sur la minuit : qu'il avoit trouvé un secret de me rendre amoureuse, & de se faire remercier de sa visite ; & que si je n'acceptois le party, je m'en repentirois.

Que pouvois - je penser en effet de ces termes qui paroïssent insolens, à qui ne les comprenoit pas, comme j'estois bien éloignée de les entendre ; mais ce n'estoit encore rien, & je fus toute estonnée que mon homme ne manqua point de se rendre chez moy à l'heure qu'il avoit dit, & que penetrant jusqu'à la
porte

porté de ma chambre sans aucune retenüe ny consideration : (il est vray qu'il estoit tres-afsuré de son excuse , puisqu'il estoit accompagné du Comte d'Englezac.) Je fus, dis-je, toute estonnée que je l'entendis me crier : Ouvrez, Madame, faites ouvrir. Je viens vous donner de la joye & de l'amour, & un repos qui vous sera bien plus agreable que celuy que j'enterromps maintenant.

Je ne puis vous exprimer combien il avoit reüssi à me mettre en colere par ce procedé peu respectueux, & si éloigné de l'honnesteté avec laquelle il m'avoit toujours traitée. Merinville n'estoit pas encore couchée, & je luy commanday de parler à travers de là porte, pour dire à cet indiscret qu'il se retirast, & que je me sentoie cruellement offensée de sa liberté. Mais il ré-

pondit qu'il ne s'en iroit pas qu'on n'eust ouvert ; & qu'il entreroit plutôt de force , que de manquer cette nuit-là à faire sa paix avec moy , comme il se l'estoit proposé. Il ajouta encore tant d'autres choses capables de me fascher , quoy qu'il les prononçast d'un air qui répondoit de ses bonnes intentions , que je me resolus enfin à luy faire ouvrir ; mais c'estoit après m'estre saisie d'une épée pour le recevoir , comme je croyois que cette insolence le meritoit ; O ! qu'on luy ouvre donc , m'écriay-je , & voyons quel est son dessein. Je croy franchement que je ne l'eusse point épargné dans la colere où j'estois.

Hélas ! Madame , que les armes ^{me} me tomberent promptement des mains à la veüe du Comte d'Englezac , qui avoit consenty à cette tromperie. Je
fis

fis un grand cry, & ce fut tout; car mon évanouissement suivit de prés, & je fus trop heureuse de ce que les différentes joyes qui s'assemblerent alors tout à la fois dans mon cœur, ne me firent pas mourir sur le champ: car on dit que les femmes en meurent. Quand je fus revenue à moy, mes larmes seules parlerent; & courant dans les embrassements de ce cher objet, j'éprouvay bien en effet que Signac m'avoit rapporté de la joye & de l'amour.

Pour le Comte d'Englesac, comme il s'estoit préparé à me voir avant que de m'estre amené, il ne souffrit peut-estre pas de passions si violentes, quoy qu'en demeurant muet, & en n'employant, comme moy, que le langage de ses larmes, il donna assez à connoître le fond de son ame. Une heure se passa pres-

presque de la sorte; après quoy ayant remercié mille fois le genereux Signac: & mon Amant & moy nous estant éclaircis, & promis de ne douter plus jamais de nostre fidelité; nous nous separâmes pour nous retrouver le lendemain en un certain lieu. Car la Comtesse d'Englesac ignoroit encore la vie & le retour de son fils, & il ne vouloit se presenter à elle, qu'après avoir pris avec moy des mesures pour m'épouser enfin en dépit de tous les obstacles. Il vouloit s'assurer au moins ce contentement, avant que de se remettre à la discretion de la fortune, qui nous estoit si contraire.

Voilà, Madame, la troisième Partie de mon recit. Je rendray compte à Vostre Altesse; dans une quatrième, tout ce qu'il nous falut encore essayer avant que ce Mariage fut ac-

com-

comply heureusement , & cela ne sera pas moins curieux que le reste. Je diray aussi en quel endroit de la terre mon cher Comte avoit esté détenu si rigoureusement ou plutôt en quel lieu si éloigné il avoit passé tout l'espace de temps qu'on l'avoit crû sans vie ; qu'il n'avoit pû donner de ses nouvelles à personne. Cependant je la supplie de me faire toujours l'honneur de croire que c'est par respect à ses Commandemens , que je continuë à luy raconter des choses , quil seroit peut-estre beaucoup plus à propos de laisser oublier , & que je suis sa tres-humble & tres-obéïssante servante ,

H. S. D. M.

Fin du troisième Livre.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Privilege du Roy, donné à Paris le 29. Avril 1671. Signé, par Le Roy en son Conseil, BOUCHARD. Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé, *Memoires de la vie de Henriette Sylvio de Moliero*, pendant cinq années; Et deffenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires de le contrefaire, vendre ny distribuer, sur les peines portées par ledit Privilege, & de tous dépens, dommages & interests.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, suivant & conformement à l'Arrest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653. & celui du Conseil Privé du Roy du 5. Février 1665.

L. SEVESTRE, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois,
le 26. Aoust 1672.*

L.

MEMOIRES
DE LA VIE
DE
HENRIETTE-SYLVIË
DE MOLIERE

Quatrième Partie.



A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Pa-
lais, sur le second Perron de
la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXII.
Avec Privilège du Roy.



MEMOIRES
DE LA VIE
DE
HENRIETTE-SYLVIE
DE MOLIERE.

ME voicy enfin parve-
nue , Madame, à cet
endroit de ma vie , si
long-temps attendu, &
si ardemment souhaité. Le Com-
te d'Englesac me raconta ce qui
luy estoit arrivé depuis que sa
jalousie l'avoit arraché d'auprès
de moy ; je ne trouvay rien dans
ce recit , indigne d'un homme
qu'

qui estoit mon Amant, nous nous fîmes les protestations, & les reproches, qu'on se fait en pareille rencontre, & par les soins de quelques amis, qu'il falut mettre du secret, nous épousâmes à l'insceu de la Comtesse d'Englesac, & sans aucune ceremonie.

Quelle joye, Madame, si elle avoit pû durer seulement un jour entier, mais ç'eût esté trop, & quand ce pauvre Amant pensoit estre le plus content de tous les hommes, quand il crût avoir enfin trompé cette fortune, dont il avoit luy-mesme esté trompé tant de fois, il trouva qu'il venoit de tomber dans la plus épouventable disgrâce, à son gré, qui pouvoit luy arriver. Je suis bien en peine comment je pourray m'exprimer en cét endroit; c'est à dire, Madame, qu'il se trouva marié inutilement, & qu'un crüel charme avoit esté jetté sur nous

par

par quelqu'un de nos ennemis.

Que les hommes sont foux, de se croire méprisables là-dessus, parce qu'ils se méprisent. J'eus beau jurer au Comte d'Englesac que ce malheur ne me touchoit point, comme il estoit vray. J'eus beau luy dire mille choses qui, si je les repetois, donneroient peut-estre bonne opinion de ma sagesse, aux gens qui me feroient l'honneur de me croire sur ma parole. Mes discours ne le persuaderent point: il faisoit des regrets, qui en me donnant beaucoup de pitié, ne laissoient pas de me faire quelque fois éclater de rire; & soupçonnant sa mere d'avoir contribué à son infortune, il fut luy apprendre par ses reproches, ce Mariage que nous luy avions caché avec tant de soin.

Figurez-vous s'il vous plaist, Madame, la rage de cette fem-

me, quand elle vit son fils resuscité pour luy faire un si grand déplaisir; elle luy dit mille injures, luy fit mille menaces; & non contente des parolles, elle eut recours à la chicanne, comme c'estoit son ordinaire. Ce nouveau Procez me r'amena mon Rapporteur, il croyoit la conjoncture propre à se faire valoir, & n'avoit pas oublié mes charmes, non plus que mes autres Amans, dont l'accident du Comte d'Englesac réveilla toutes les esperances: Car cette imprudente de Madame d'Englesac le disoit à tout le monde, & l'appelloit un effet de la Justice Divine.

Le Marquis de Birague fut des premiers à venir me rompre la teste. Sa femme estoit à l'extrémité, il esperoit estre bien-tost en estat de m'épouser; & n'en avoit esté dégoûté, ny par mon mépris, ny par mes aventures. Il tenta
toute

toute sorte de voyes pour me faire consentir à la rupture de mon Mariage ; il s'estoit toujours conservé assez bien avec Madame d'Englesac , il luy conseilla de m'éprouver du costé de l'interest ; & le vieux Cabrieres , qui du fond de Languedoc venoit augmenter la persecution , m'offrit de la part de la Comtesse , trente mille livres , si je voulois d'accord de partie laisser donner un Arrest.

Il n'y eut pas jusques à Madame de Seville qui entra dans cette ligue , & qui me fit dire qu'elle revoqueroit les donations qu'elle m'avoit faites , si je m'opiniâtrois à demeurer la femme du Comte d'Englesac. Je me doute bien de ce qui la faisoit parler de cette sorte ; elle estoit alors coëffée du Marquis de Sainte-Fere , & on m'avertit qu'il avoit des liaisons avec mes ennemis.

Mais tout celà ne fut rien en comparaison de ce que je vais vous dire. Le Comte d'Englesfac fut sensible aux menaces de Madame de Seville, & me conseilla de faire tout ce qu'elle voudroit, pourveu qu'elle ne m'ostât pas son bien. Je veux croire, comme il le disoit, que mon seul interest le faisoit agir. Mais je ne donnay pas ce motif à ses conseils, je l'accusay de peu d'amour, nous nous broüillâmes, & nous nous trouvions souvent en mesme lieu sans nous regarder. Signac le remarqua, il n'avoit point reüssi dans le dessein de n'estre que de mes amis, & revint plus amoureux que jamais essayer s'il profiteroit du divorce. Le Marquis de Birague craignoit ce Rival, & ne vit point son retour sans beaucoup de jalousie.

J'en raconteray à Vôte Altesse un plaisant effet. Birague se trou-

voit

voit un jour plus fatigué que de coutume, de la presence de Signac ; il luy donna un démenty dans ma chambre, sur une chose indifferente qu'il venoit de dire luy-mesme comme Signac la contoit. Signac ne voulut point repousser cette injure chez moy ; & me donna en celà une grande marque de respect ; car ce n'estoit pas faute de bravoure. Je fis advertir Monsieur le Marechal d'Estre prés de qui je logeois, & leur fit donner des Gardes ; le Marquis de Birague ne put jamais dire à propos dequoy il avoit donné ce démenty, & je pense quand Signac auroit dit que j'estois belle, que Birague luy auroit toujours dit qu'il mentoit.

Madame d'Englesac sceut cette querelle, & ne manqua pas d'en faire une nouvelle matiere à ses calomnies. Mais j'eus la consolation d'estre deffaite au moins

pour un temps de ces deux Importuns ; car Birague fut envoyé trois mois au Fort-l'Evesque , & je fis convenir Signac que pour ne pas me commettre aux médisances de la vieille Comtesse , il ne viendroit plus chez moy.

Ce pauvre garçon en tomba malade de déplaisir , & ce fut bien pis que de venir me voir ; car je ne pus luy refuser une visite. Je pense que ce Demon de Birague avoit quelque lutin à son commandement. Il sçeut dans sa Prison la visite que j'avois renduë à ce malade , & la fit sçavoir au Comte d'Englesac.

La jalousie est un grand secours contre la froideur des Amans , le Comte d'Englesac m'écrivit pour se r'accommoder , & me demandoit tant de pardons par cette lettre , que mon cœur ne put les luy refuser. Mais je feignis le contraire ; je voulois des-

accou-

accoutumer cét Amant de se broüiller avec moy, & je fis la difficile pour le rendre plus sage une autrefois: il prit cette feinte pour un effet des progrès de Signac, & devint si jaloux qu'il pensa perdre le sens: Il me faisoit suivre par des gens inconnus; il gagna mes laquais, & me fit enfin si bien épiër, qu'il me surprit en conversation secrette avec Signac, dans le labyrinthe du Jardin des simples.

Car, Madame, j'estimois véritablement Signac, & j'avois pitié de ce qu'il se laissoit flater à de vaines esperances. Je luy avois donné ce rendez-vous pour le conjurer une fois pour toutes, de s'oster cette passion de la teste. Non Signac, luy disois-je, je ne puis reconnoistre vostre amour, taschez à le surmonter, il vous rend mal-heureux, & vous ne m'estes pas si indifferent que je puisse

puisse voir vostre mal sans déplaisir. Mais que voulez-vous que je fasse davantage, j'aime le Comte d'Englesac, nostre broüillerie est preste à cesser, & quand elle sera finie, nous nous aimerons plus que jamais. Mais Madame, interrompit Signac, ce Comte ne peut estre heureux, & le r'accommodement dont vous parlez, qui feroit toute la felicité d'un autre homme, ne fera qu'augmenter le desespoir de vostre époux. N'avez-vous jamais envisagé la rage d'un homme amoureux, qui a sa Maistresse en sa puissance, qui en est ardemment aimé, qui pourroit la posséder legitimement, & qui ne la possede point. Ce que Signac me disoit, me toucha d'une telle pitié pour le Comte d'Englesac, que je ne pus retenir mes larmes; & Signac les expliquant à son avantage, se laissa tomber à mes genoux,

noux , & me dit des choses si pressantes , que je ne sçay comme je pouvois y resister. Laissez-vous toucher à mes soupirs, ma belle Comtesse, disoit-il, & ne tuez point un miserable , dont l'amour & la perseverance meritent une meilleure Destinée. Si le Comte d'Englesac pouvoit profiter de vostre constance, je mourrois avant que de la combattre, & vous sçavez que je vous l'ay autrefois ramené. Mais, Madame, vostre fidelité luy est funeste; & pendant que vous me laissez perir, pour vous conserver à luy, vous le tuez d'un genre de mort qui n'est pas moins cruel que celuy que j'éprouve. Ayez pitié de nous, & de vous mesme; vous ne sçavez quel effroyable malheur c'est pour une belle personne, que d'avoir un mary, qui avec justice à méchante opinion de luy; vous allez estre la plus mal-heureuse de toutes les fem-

femmes, & c'est ce qui me desesperere. Il n'importe, repris-je en pleurant, je ne puis trop souffrir, pour reconnoistre l'amour que ce pauvre Comte m'a toujours témoigné; je l'aimeray toute ma vie, quoy qu'il arrive, & je suis trop heureuse de passer mes jours avec luy sous quelque condition que ce puisse estre. Le Comte d'Englesac, qui au travers d'une palissade entendoit ces paroles, en fut si attendry, qu'il ne put se cacher plus long-temps. Il vint se jeter à mes pieds, & nous surprit si fort par sa veüe, que Signac fit un cry, & que je pensay m'évanouïr. Ne t'effraye point, dit le Comte à son Rival, je ne viens pas te reprocher ce que tu fais pour la seduire; tu la merite mieux que moy, & je suis un miserable, qui n'ay plus rien à faire qu'à mourir: Il pensa mourir en effet en achevant ce dernier mot;

&

& tournant les yeux vers moy d'une façon toute pitoyable. Non ma chere Sylvie, me dit-il, car il m'appelloit toujours ainsi, je n'abuseray point de vostre fermeté, elle vous rendroit malheureuse; épousez Signac, j'y consens, & je fais plus que d'y consentir, je vous en prie. Il partit demy desesperé après cette priere; & sortant du Jardin il prit la Poste pour aller en Flandres, où les troupes commençoient à marcher.

Signac esperoit profiter de ce depart, & du consentement qu'on donnoit en sa faveur; mais il se trouva bien loin de son compte: Je luy fis mille reproches de ce que mon Espoux m'abandonnoit; & l'accusant seul de ce malheur, je luy juray que je le haïrois plus que la mort; s'il ne me ramenoit le Comte d'Englesac. Voyez s'il vous plaît, Madame, de quel cara-

caractere estoit l'amour que cet homme avoit pour moy, il courut sur les pas du Comte, & j'ay sceu depuis qu'il n'oublia rien pour le faire revenir. Mais c'est assez vous parler de choses serieuses, il faut pour diversifier cette histoire, & pour vous réjouir un peu, après vous avoir peut-estre affligée, que je raconte à Vostre Altesse de quelle sorte mon Rapporteur se prenoit à rechercher mes bonnes graces.

Il ne partoit plus de chez moy, & j'estois obligée d'avoir de la complaisance; car quand on n'en a pas pour ces Messieurs, on a mauvaise grace de plaider. Il vint un jour me dire qu'il sçavoit un moyen admirable pour gagner mon Procez, & pour faire enrager la Comtesse d'Englesac. Je crus bonnement qu'il avoit trouvé quelques articles de la loy qui concluoient à mon avantage. Mais
par

pardonnez-moy , Madame , ce n'estoit pas celà , c'est qu'il vouloit me persuader qu'une habile femme ne meurt jamais sans heritier ; que dites-vous d'un avis si juridique : Je ne dégnay m'en fascher , car c'eût esté prendre la chose serieusement , & puis j'avois bien d'autres affaires.

Cette artificieuse de Madame d'Englesac m'avoit détaché un jeune Seigneur nommé le Marquis de Vilars , dont à ce qu'on m'a dit, elle connoissoit fort la mere , & qui estoit un des hommes de la Cour le mieux fait : On l'avoit prié de faire l'amoureux de moy , esperant, comme je pense , qu'il s'en feroit aimer ; & qu'après m'avoir portée à me faire démarier , il me laisseroit sans Espoux , & mocquée de tout le monde. Mais il en arriva autrement : Cét aimable jeune homme vint à m'aimer tout de bon , & me décou-

découvrit des desseins de Madame d'Englesac , qui me font encore fremir en y pensant. Le pauvre garçon ; cette franchise meritoit bien qu'il fut épargné par le coup de mousquet qui le tua devant Dandremonde. On vouloit me remettre avec violence dans le Convent d'Avignon , d'où je m'estois autrefois sauvée. Madame de Vandosme , dont on avoit seduit la bonté par les discours qu'on luy faisoit de moy , devoit appuyer ce dessein auprès du Cardinal de Vandosme ; & l'auroit fait , peut-estre , si elle m'eût trouvée , car le zele des bonnes ames est impetueux. Je ne fus jamais plus inquiète & plus empeschée que devenir ; tout ce que j'entendois me sembloit un Carosse qui venoit m'enlever , & j'estois dans une maison où j'avois souvent de ces sortes de frayeurs , c'estoit à l'hostel de Holande.

Mon-

• Monsieur l'Abbé de Villeferin logeoit vis-à-vis, & l'assemblée des beaux esprits qui s'est faite depuis, chez luy se projettoit dès ce temps-là. Je ne voyois autre chose que gens à visage severe arrester à sa porte, & passer par ma rue, & je les prenois pour autant d'envoyez de Mesdames les Devotes.

N'osant donc plus demeurer à Paris, je chargeay un homme d'affaire du soin de mon procez; & sans autre suite que Merinville, j'allay chercher le Comte d'Englesac, afin qu'il me protegât contre les entreprises de sa mere. Mais Madame, à quels perils ne s'expose-t'on point? quand on court ainsi le Monde. En passant dans la Forest de Senlis, une chaise de louage que j'avois prise chez Blavet, se rompit, & je demeuray assise au pied d'un arbre, attendant qu'on allât querir des Ouvriers à un Village prochain

chain pour la r'accommoder ; ils furent si longs à venir que je m'impatientay , & que j'envoyay Merinville au devant d'eux pour les haster. Je ne fus pas si-tost seule , qu'un Cavalier passa proche de moy , & après de grandes exclamations, mit pied à terre, & m'aborda. C'estoit à ce que je pus comprendre par ses discours, un homme qui se disoit fils naturel du Roy de Portugal, qu'on appelloit communément le Prince de Portugal, & qui sous ce nom a visité toutes les Cours de l'Europe.

Il prétendoit que cette mesme Voisin , qui m'avoit autrefois donné tant de peur d'épouser Birague, luy avoit fait voir dans un verre d'eau une personne qui me ressembloit , & luy avoit prédit de grands malheurs s'il manquoit à s'en faire aimer. Je ris bien fort, quand il me tint ce discours, & je
luy

luy fis à mon tour de terribles predictions , mais elles ne le rebuterent point : elles estoient , disoit-il , marquées par la Voisin , je devois luy répondre comme je faisois , & par la mesme necessité il devoit porter ses entreprises plus loin , comme il auroit fait , si par hazard le Marquis de Sainte Fere , qui alloit joindre l'Armée , n'eût passé dans ce mesme chemin : Il ne crût point m'avoir fait autant de plaisir , qu'en effet il m'en faisoit ; au contraire , me voyant émeuë , & me trouvant seule dans une Forest avec un homme assez bien fait , il crût m'avoir interrompuë mal-à-propos ; & m'en fit de malicieuses excuses. Je ne pus le tirer d'erreur , car un carosse vint à passer où je reconnus la Marquise de Seville. Elle cria qu'on arrestât , & sautant du carosse à bas , elle fit je ne sçay combien d'amoureux re-

pro-

proches au Marquis de Sainte Fere : Il y répondit d'abord civilement : Mais voyant que plus il tafchoit de payer la Marquise de raisons, & plus elle s'irritoit, il prit la fuite, & Madame de Seville demeura demy pâmée de douleur entre mes bras.

Œelon ce que je pus comprendre par leur discours, Sainte Fere n'avoit feint d'aimer la Marquise de Seville que pendant l'interval d'une broüillerie avec une autre Maistresse : Cette broüillerie avoit cessé, comme il n'y en a guere d'éternelle entre les gens qui se font bien aimez; & Madame de Seville se trouvant sans Amant, le poursuivoit par tout pour luy reprocher son infidélité. Je la consolay le mieux que je pus, & elle me sceut si bon gré de mes consolations, qu'elle oublia tous les differens que nous avons eu ensemble, &

me

me promet de ne point m'abandonner, qu'elle ne m'eût remise entre les mains du Comte d'Englesac.

Pour nostre Portugais, je ne sçay ce qu'il devint, je pense qu'il craignit quelque punition de son audace, quand il me vit connuë d'un Cavalier d'apparence, & d'une femme à equipage; je divertis la tristesse de la Marquise, en luy racontant cette Aventure; & quand Merinville nous eut rejointes, nous primes ensemble le chemin d'Avesnes.

La Reyne y estoit alors, & le Roy estoit venu l'y voir, suivy de plusieurs Volontaires de qualité, parmi lesquels je reconnus d'abord Signac. Il pensa mourir de joye quand il me vit, & voyez s'il avoit raison; il m'aimoit toujours, & portoit sur luy une Lettre du Comte d'Englesac, par laquelle

quelle, loin de venir me trouver, comme Signac m'assura qu'il, l'en avoit prié, il me conjuroit de nouveau d'épouser son Rival.

Rendez heureuse la personne du monde que j'aime le mieux, disoit-il dans cette Lettre en parlant de moy, & souffrez que je contribüé à ce bonheur par mon consentement, puisque je ne puis y contribuer d'autre sorte. Je vous demande cette complaisance comme une dernière preuve de vostre Amour.

Ce pauvre Comte m'en donnoit une bien grande du sien, quand il m'écrivoit en ces termes. Mais on n'est pas sage lorsqu'on est Amante, je ne pris point sa Lettre dans ce sens, & je ne puis vous dire combien son opiniâreté à me ceder, me donna de colere. Le Roy retourna à la teste de ses troupes; & c'est dom-

dommage que ce n'est une personne qui sçache la guerre qui escrive cette relation. Vôte Altesse y verroit de beaux exemples de valeur, & de justes loüanges de nostre Auguste Monarque. Nous suivimes la Reyne à la visite des Conquestes, & j'y fis un Amant qui nous divertit bien par sa maniere de faire l'amour. Je n'avois jusques alors veu que des Amans souûmis, & j'avois coûtume de dire dans mes gayetez, que, pour la rareté du fait, je voudrois en trouver un, Fier, une fois en ma vie.

Celuy dont je parle estoit tout propre à me donner ce contentement; on eût dit qu'il alloit à la tranchée quand il entroit dans ma chambre: Il avoit toujourns les termes de la guerre dans la bouche; & me disoit ses intentions avec une confiance en son merite qui me faisoit pâmer de rire. Il

penfa se fascher deux ou trois fois de me trouver fi riante, mais je luy disois que c'estoit mon naturel, & qu'il falloit qu'il prît patience.

Cependant Signac continuoit à me presser ; on estoit alors au siege de Douïay, où la Marquise de Siville perdit son Sainte-Fere, qu'elle pleura comme si elle en eût eu bien du sujet. Signac fit des merveilles à ce siege, & ne laissoit pas de se dérober de temps en temps, pour venir me voir à Tournay, où nous estions, & où il me disoit les choses du monde les plus tendres. La Marquise en estoit touchée ; & s'il faut tout vous dire, Madame, je l'estois aussi beaucoup. Joignez à cela que je n'avois aucune nouvelle du Comte d'Englesac, il estoit party du Camp si-tost qu'il avoit sceu mon arrivée ; n'osant comme je croy soutenir ma presence ; car il croyoit toujourns m'avoir renduë

duë malheureuse , quelques serments que je luy eusse fait du contraire. La Marquise alloit sans cesse me representant que le Comte d'Englesac me fuyoit , & que Signac m'aimoit plus que sa vie. Enfin , Madame , je ne sçay ce qu'il seroit arrivé , si le Comte ne fût revenu tout transporté me dire que le charme estoit rompu.

Il avoit pris la resolution de se retirer auprès de Vostre Altesse ; & en y allant il avoit trouvé un Juif qui luy avoit promis de le guerir , & qui en effet ne luy avoit pas menty. Je ne croyois point à ces superstitions ; mais l'experience est une grande Maistresse.

Ce retour d'Englesac & de sa fanté , fut un coup mortel pour le pauvre Signac , je ne le vis plus depuis , & je ne doute pas que son desespoir n'ait contribué à le precipiter dans les perils où il suc-

succomba au siege de l'Isle.

Je pleuray tendrement ce genereux garçon , & c'estoit le moins que je pussé faire pour reconnoître tant d'amour & tant de respect qu'il avoit eu pour moy. Il ne tint pas à mon Brave qu'il ne me consolât de cette perte; il m'offrit á sa maniere ordinaire de remplir seul la place de tous mes Amans. Je n'estois pas en humeur de rire de ses discours, comme j'en avois ry d'abord. Je luy dis serieusement qu'il me laissât en repos, & je vis l'heure que j'allois faire une rude épreuve de sa bravoure. Il ne m'honora plus de ses assiduez, & son dépit me délivra de luy, comme la fin de la campagne me délivra de suivre l'Armée: Car, Madame, je n'avois pû en arracher le Comte d'Englesac, & il assista à la déroute du General Marcin, avant que je pussé l'obliger à revenir à Paris.

La

La Marquise de Seville nous y r'amina, & j'y apportay des marques visibles que le Juif avoit rompu le charme.

Cette circonstance de mon retour pensa faire mourir de rage la Comtesse d'Englesac : Elle fit des efforts incroyables pour persuader son fils, que l'enfant dont j'estois grosse n'estoit point de luy. Elle avoit sceu la rencontre du Prince de Portugal. Elle l'a redit à son fils, comme Sainte-Fere l'avoit comprise, & l'avoit sans doute publiéc. Je pense qu'elle me fit suivre cet Aventurier à l'Armée, où peut-estre il n'alla de sa vie, & je ne sçay mesme si on ne me fit point des-ennuyer quelques Chefs du Biouac.

Je rendray ce témoignage au Marquis de Birague, quil ne secundoit pas la Comtesse d'Englesac dans le dessein de me perdre, comme dans celuy de me faire

démarier. Car il prenoit le party de ma vertu contre tous ceux qui l'attaquoient : Mais il avoit beau faire , la médifance avoit pris son cours.

Je ne ſçay ſi ces faux bruits refroidirent le Comte d'Engleſac, ou ſi le mariage fit ſeul ce changement, mais il ſe dégoûta comme c'eſt la coûtume ; & dès que je luy plûs moins, pluſieurs autres femmes vinrent à luy plaire beaucoup.

La Marquiſe de Seville fut la premiere à s'en appercevoir, & à me le faire remarquer ; il falloit toujours qu'elle eût quelques intrigues en teſte, & ſe trouvant par hazard le cœur vuide des ſiennes, elle s'occupa à démefler celles du Comte d'Engleſac.

Il ne faisoit pas une viſite qu'elle ne ſçeut, il ne formoit aucun deſſein de galanterie dont elle ne fût avertie, & dont elle ne me rendît comp-

compte. Je faisois un plaisant usage de ses avis ; & si j'osois le dire à vostre Altesse, elle le trouveroit divertissant ; mais elle me trouveroit en mesme temps bien fole. Il n'importe, il faut que je luy fasse deviner ce que je n'ay pas l'assurance de luy dire.

J'avois un jour trompé les desirs du Comte d'Englesac, plutôt par enjouement, & pour voir s'il me reconnoitroit, que par aucune autre raison : Il me reconnut si peu, qu'il me fit present d'un poinçon de diamant, croyant le donner à sa Maistresse. Je m'en paray le lendemain. Le pauvre homme ; il n'a jamais si bien crû n'estre pas l'unique mary de sa femme : Il avoit promis part dans sa bonne fortune à un de ses amis, & ce fut par le plus grand bonheur du monde que cét homme ne me trouva plus où le Comte d'Englesac l'envoyoit : Il m'auroit peut-estre trompée, car

il avoit le mot du Guet, & c'estoit la nuit. Mon Dieu ! quand j'y songe ? que mon époux estoit inquiet, & que son amy luy fit de plaisir, lors qu'en l'accusant de luy avoir manqué de parole il luy fit connoistre que l'influence avoit esté détournée. N'admirez-vous pas la manie des marys, d'estre si jaloux, de ce qu'ils semblent si fort mépriser.

Mais ce ne fut pas tout ; la Marquise de Seville m'avertit d'un rendez-vous que le Comte d'Englesac avoit à la Place Royale, avec une Dame dont je connoissois le mérite, & la façon d'agir. C'estoit une de ces Dames du grand air, qui sans rien prendre deffectif, ruinent un Amant en belle dépense. On m'avoit raconté d'elle, qu'ayant un jour témoigné à un homme qui l'aimoit, qu'elle auroit bien voulu du ruban couleur de feu pour une Mascarade

carade du Louvre : Il fut assez fou pour envoyer luy en quérir à Londres. Elle ne voulut jamais le recevoir sans rendre ce qu'il coustoit chez le Marchand ; mais le Cavalier avoit dépensé vingt pistoles à l'envoyer chercher, & c'estoient menus frais dans lesquels elle n'entroit point.

Cette consideration, ou si vous voulez un peu de jalousie, car je n'en estois pas exempte, me firent entreprendre de rompre cette partie. Je me servis d'un stratagème pour arrester le Comte d'Englesac plus long-temps qu'il ne souhaitoit dans une maison où il avoit soupé : Et me trouvant au rendez-vous à l'heure marquée je fis le signal que je sçavois qu'il devoit faire, & je me fis ouvrir la porte. Le vieux Saint Canal, dont je m'estoit fait accompagner, me servit utilement ; sa figure d'homme trompa une femme de Cham-

bre qui devoit ouvrir au Comte; & quand Saint Canal se vit dans la porte, il y tint le fort, & me donna le loisir d'entrer; Mais Madame apprenez, s'il vous plaist, une plaisante circonstance de cette histoire. La femme de Chambre n'avoit point receu d'ordre de sa Maistresse pour faire ce qu'elle faisoit. Le Comte d'Englesac estoit souffert, & peut-estre un peu aimé: Mais il n'estoit point encore aux termes d'obtenir un rendez-vous nocturne. On l'introduisoit sans passe-port; & il esperoit de son merite, & de son amour, que quand il seroit seul avec la Dame, il feroit sa paix, & celle de la fille.

Cela produisit deux plaisans effects; Le premier c'est que la femme de Chambre fut si saisie de peur, que je parvins jusques au lit de sa Maistresse, sans qu'elle pût crier.

Et

Et l'autre , c'est qu'ayant appris par cette Dame, son innocence & mon erreur, je trouvay ma Rivale si belle, que nous liâmes depuis une amitié fort estroite; Je luy dis, en souïrant que je pardonnois au Comte d'Englesac les infidelitez qu'elle luy faisoit faire; elle me répondit galamment qu'elle ne les luy pardonnoit plus. Que vous diray-je, Madame, nous eûmes la conversation du monde, la plus agreable, & la plus rare.

Je n'estois pas seule qui courois les ruës cette nuit; Je trouvay sous les portiques de la Place Royale, un homme qui sans doute attendoit quelque bonne fortune amoureuse; c'estoit à ce que je jugeay par ses discours ce mesme Prince de Salmes dont j'avois autrefois pris le nom & qui m'avoit depuis broüillée par ses vanitez avec le Comte d'Englesac: Il connût dés que

je parlay què je n'estois pas celle qu'il pensoit ; mais je luy parus assez bien-faite pour remplir sa place. Il me pria de faire avec luy deux tours de galerie , & j'y consentis. Je souhaitois il y avoit longtemps de rencontrer ce Prince , & de luy reprocher ce qu'il avoit dit de moy. Je fis tomber cette Aventure à propos , & sans me déclarer je luy en demanday les particularitez : Je m'attendois tout au moins à le rendre interdit , & à le voir chercher sa réponse. Mais Madame , à quoy les pauvres femmes sont-elles exposées ? Mon Prince Allemand me dit des circonstances de mon intrigue avec luy qui penserent me persuader, tant elles estoient vray-semblables. Je fus prestè d'éclater , & je l'aurois fait sans doute , si Monsieur le Duc de Richelieu , qui venoit de chez Monsieur le Mar-schal d'Albret , ne nous eût in-
terrom-

terrompus. Ses gens portoient des flambeaux ; le Prince de Salmes n'osa , comme je croy, se laisser voir ainsi sans équipage , & je n'estois pas bien-aïse d'estre trouvée seule avec luy. Nous nous séparâmes brusquement.

Je ne sçay si ce que je luy avois dit de moy avoit r'appellé mon nom dans sa memoire , ou si le hazard seul l'amena dans ma maison. Mais il y vint dîner quelques jours après avec le Comte d'Englesac ; ils s'estoient trouvez chez le Grand Prieur , & le Comte d'Englesac aimoit à regaler ses amis. Il ne me reconnut point pour la Dame qu'il avoit entretenüe à la Place Royale ; je luy en fis l'histoire, comme si je l'eusse apprise d'ailleurs , & luy demanday ce qu'il en pensoit ; Je l'embarassay terriblement , & il m'auroit longtemps divertie , si le Comte d'Englesac, qui estoit au desespoir du tour que je

je

je luy avois joié, n'eut appris à ce Prince que j'estois la perionne mesme dont je parlois. Le Prince de Salmes se souvint fans doute des autres choses qu'il m'avoit dites : Je le vis rougir, & je compris par sa confusion qu'il estoit plus sensible à la honte, qu'au scrupule. C'eût esté assez d'intrigue avec luy, si la fortune avoit voulu m'en croire, mais elle ne me consultoit pas. Ce Prince voulut à ce que je pense essayer de dire vray, quant à l'avenir, il se venteroit d'une intrigue avec moy. Il me tint dés ce jour des discours passionnez; & quelques autres après m'ayant trouvée à Saint Germain dans un Balcon de Madame de Montausier, où on m'avoit laissée placer pour voir l'Ambassadeur de Moscovie : il me dit d'un ton amoureux que j'estois plus belle que toutes les Dames de la Cour. Il exageroit

geroit beaucoup : Mais toutefois il falloit que je fusse belle ce jour-là ; car le Comte d'Englesfac s'en apperceut , & daigna bien me le dire. Il fit plus , il me montra au Marquis de Castelan , Major du Regiment des Gardes , qui se promenoit avec luy dans la Cour ; & par ce petit transport il augmenta le nombre des Importuns, dont il est escrit dans le Ciel que je seray toute ma vie accablée.

Car , Madame , ce Marquis devint amoureux de moy ; & pour dernier chagrin , la Marquise de Seville devint amoureuse de luy.

Voicy comme je le sçeus. L'amour de la Marquise consistoit tout en fixions ; & jamais en aucune autre femme , tant d'intrigues n'ont eu si peu de vrais dénouëments. Elle envoyoit tous les matins des vers ou des billets galants à Castelan , sans qu'il sçeût d'où ces galanteries venoient. Ca-
stelan

Castelan donnoit un peu dans la bonne fortune, & quelques Dames l'avoient gâté là dessus. Il laissa tomber un de ces billets dans ma chambre, & fit ce qu'il pût pour me persuader par ses façons, que c'estoit une faveur de quelque Dame d'importance: J'en connus l'écriture, & je fis de grands éclats de rire de la vanité du Cavalier. La Marquise entra comme je riois, & me sceut tres-mauvais gré de mes railleries.

Mais ce ne fut pas le plus grand mal que cette vanité m'attira. La Marquise avoit fait faire une Echarpe magnifique, & avoit pris son temps pour l'envoyer à Castelan le jour d'une revue que le Roy faisoit pour le Prince de Florence, qui estoit *incognito* à la Cour. Elle avoit pris un de mes gens pour porter ce present; & bien qu'on l'eût déguisé en Courier qui venoit de loin, Castelan le

le reconnût. Il déploye l'Echarpe, l'admire, & la montre à tous ceux qui voulurent la voir. Il y eût des gens assez malicieux pour dire qu'il se faisoit luy-mesme ce present. Il voulut s'en justifier, & ne le pût qu'en me nommant: je fus toute estonnée que je me vis en Veau-de ville avec Castellan. Je ne sçauois vous dire, Madame, combien cette vision m'attira d'affaires. Deux ou trois Dames qui meritoient micux que moy d'avoir part dans le couplet, me croyant leur Rivale, me déchirerent. Ces discours vinrent aux oreilles du Comte d'Englesac, & le trouverent disposé à les croire. Il me dit mille choses fâcheuses; & si la Dame de la Place Royale ne se fût employée pour l'appaiser, j'estois en danger de ne le voir de ma vie.

Ce ne fut pas tout, il eut un secret dépit de ce que j'estois si bien

bien

bien avec la personne qu'il aimoit. Il croyoit peut-estre que nostre amitié retardoit ses affaires, & je vis l'heure que j'allois prier cette Dame d'estre plus traitable, afin que le Comte d'Englesac fût de meilleure hùmeur. La Marquise de Seville acheva de me chagriner. Elle avoit cru d'abord me servir, en publiant que c'estoit elle qui avoit envoyé l'Echarpe à Castelan. Il ne vouloit point en tomber d'accord, ne trouvant pas, comme je croy, la Dame assez jeune pour s'en faire honneur: Elle me fit porter la peine de ce mépris. Nous nous broüillâmes de nouveau; & le Comte d'Englesac, qui suivant la maxime des Epoux dégoutez se faisoit de tout des pretextes de querelle, me voulut du mal de ce que la Marquise se plaignoit de moy.

Cette disgrâce fut suivie d'une autre plus fascheuse, & dont les sui-

fui-

suites ont esté plus longues. Le Prince de Salmes continuoit à faire l'amoureux de moy, & s'en-nuyoit de ne tirer autre fruit de son amour, que la liberté de me rendre visite. Il fit confidence de son chagrin à je ne sçay quelle femme, dont j'ay oublié le nom; Et quand je m'en souviendrois, je ne sçay si j'oserois le dire à Vostre Altesse. Cetté femme le rail-la de ce qu'il avoit fait tant de pas inutiles; & l'assûra qu'elle sçavoit un chemin plus court pour arriver à mon cœur. Je ne sçay même si elle ne luy dît point que ce chemin estoit battu, & que sous sa conduite, quelques Amans l'avoient déjà suivy. Le Prince Allemand la crut, & luy promit des sommes immenses, si elle pouvoit me seduire. Elle feignit d'y travailler; & me faisant tantost cruelle, & tantost preste à ceder, selon que celà luy estoit utile, elle

me

me fit enfin resoluë à tout ce que le Prince de Salmes fouhaitoit. Je fus promise, & au dire de Madame, je ne sçay comment, je fus livrée. N'estez-vous point effrayée de cette impudence, Madame, & à moins que de l'apprendre par la personne mesme à qui cette affaire est arrivée, vous sembleroit-elle croyable.

Je ne sçay comme on fit pour tromper le Prince de Salmes, si l'obscurité seule y contribua, ou si on se servit de Magie. Mais il fut si bien trompé, que moyennant un brasselet qu'il crut m'avoir donné, il crut aussi avoir eu l'entiere satisfaction de ses desirs. Cette erreur le mettoit en droit d'estre familier avec moy, il voulut user de son privilege; & le premier jour qu'il me trouva seule, il debuta par des caresses privées. Je laisse à juger à Vostre Altesse combien elles me surprirent,
moy

moy qui l'avois toujourns trouvé tres-respectueux, & qui n'avois rien fait qui deût détruire ce respect.

Je luy demanday s'il avoit dîné en Ville, & crus luy faire grace, en ne l'accusant que d'avoir trop bû. Il fit un grand éclat de rire, & voyez s'il avoit raison. J'avois au bras le mesme brassélet qu'il pensoit m'avoir donné. La personne qui l'avoit reçu avoit plus besoin d'argent que de pierreries; elle l'avoit donné à une revendeuse, qui par hazard me l'avoit apporté, & qui me le laissoit à si bas prix, que je n'avois pû me deffendre de l'achepter. Figurez-vous, Madame le personnage que nous jouïyons l'un & l'autre: Plus le Prince de Salmes rioit, & plus je me sentoïis offensée: Ma colere passoit dans son esprit pour une dissimulation; nous nous dûmes des choses dures, & sans luy donner

donner le temps de s'expliquer mieux, je le chassay de chez moy.

Vous jugez bien qu'un Amant heureux qui se verroit traité de cette sorte, se croiroit dispensé d'estre discret : Le Prince de Salmes publia l'aventure comme il la pensoit; & ce fut de cette sorte qu'elle parvint aux oreilles du Comte d'Englesac.

Je ne puis vous dire, Madame, à quel point il fut irrité. Il me fit des reproches outrageans; & sans vouloir entendre aucune justification, il protesta de ne me voir jamais, & se retira auprès de sa mere. Je courus chercher le Prince de Salmes, & je luy dis tout ce qu'un juste ressentiment peut faire dire, il ne sçavoit que me répondre; mais enfin il me raconta la piece qu'on nous avoit faite. Je le détrompay, & je ne doute pas que la
traî-

traîtresse qui m'avoit joié ce vilain tour, n'avoüât elle-mesme la verité; car le Prince de Salmes la publia avec toutes les marques d'un veritable remords, pour les maux qu'il me caufoit. Mais ses discours, & son repentir furent inutiles. Le Comte d'Englesac n'y adjoüta aucune foy; au contraire, il s'imagina que j'avois achepté le témoignage du Prince de Salmes par de nouvelles faveurs, & s'irritant châque jour de plus en plus, il donna les mains à la rupture de nostre mariage.

On reprit de nouveau le procez, que la Comtesse d'Englesac, qui peut-estre comptoit sur le dégoût de son fils, avoit laissé assoupir attendant une meilleure saison de le poursuivre. Le Comte d'Englesac n'estoit pas en âge quand je l'avois épousé, & ce mariage ne s'estoit pas fait dans toutes les formes requises. Ne voila-

t'il

t'il pas un beau retour d'une si violente passion, & les femmes ne sont-elles pas folles d'aimer après cet exemple.

Je fis ce qu'il me fut possible pour voir le Comte d'Englesac, & pour faire un dernier essay du pouvoir que j'avois autrefois eu sur luy. Mais il m'évitoit avec soin, & cette cruauté me desespéroit.

J'y resvois un jour chagrinement dans le jardin de Luxembourg. Un homme de qualité, dont je tairay le nom, parce que son repentir merite cet égard, vint s'asseoir sur un banc où je m'estois reposée.

Nous nous dîmes nostre advis indifferemment sur la beauté de la jeune Madame Stoup, & de Madame de la Mailleraye, autrefois filles d'honneur de Madame la Princesse de Carignan, qui se promenoient dans la mesme allée où nous estions. L'homme,

me, dont je parle, prit gout à ma conversation; & me dit, apres quelques discours sur les divers agrémens des brunes, & des blondes, que le party des premieres seroit toujours le plus fort dans ma bouche.

Je n'estois pas trop en humeur de répondre à une galanterie, mais je connoissois cét homme pour estre allié dans la Robe; & dans l'estat où j'estois j'avois besoin de tout. Nous eûmes un entretien assez long & assez spirituel. Il me demanda la liberté de venir le continuer chez moy; & je la luy accorday, par cette même raison qui m'avoit obligée à luy parler.

Je ne sçay si ma façon d'agir, libre & enjouée, luy donna des esperances à quoy je ne songeois pas, ou s'il avoit coûtume d'en prendre temerairement. Mais il ne me rendit pas beaucoup de vi-

sites , sans m'expliquer de terribles intentions.

Je luy fis si bien connoître qu'elles me déplaïsoient, qu'il devoit y renoncer. Cependant il ne se corrigea point , & poussa l'entreprise jusques à laisser une bourse pleine d'or sur ma toilette. Je la luy renvoyay , & donnay de si bons ordres à mes gens , que quelques heures qu'il pût prendre pour me voir , il ne me trouva plus.

Le dépit le transporta : il publia l'incident de la bourse , sans parler de la restitution. Cette calomnie m'attira deux ou trois autres propositions fâcheuses , que Madame d'Englezac sceut , & elle ne manqua pas d'en tirer de malicieuses conséquences.

Passé pour elle , j'estois accoustumée à ses injustices , mais son fils commençoit à la croire , & s'acharnoit si fort à ma perte , que

sa

sa mere ne l'estoit pas davantage.

Le procez se commença donc avec une chaleur sans égale : Madame d'englezac reprit les informations qu'elle avoit autrefois fait faire contre moy , & prétendit prouver par là que l'enfant que j'avois eû , & qui estoit mort n'estoit point au Comte d'Englezac.

Le Marquis de Birague insistoit fort contre cét article ; il auroit voulu me voir dé mariée , par sa femme estoit morte , & il conservoit toujours le dessein de m'épouser ; mais il vouloit que Madame d'Englezac se fondât sur le deffaut des formalitez , & non pas sur les mauvaises mœurs ; Cette perseverance à soutenir ma reputation , me toucha ; & bien que sa generosité fût interessée , nous ne laissâmes pas de nous r'accommoder. La Marquise de Seville vint aussi à mon secours ; elle estoit aisée à fâcher ; mais elle

avoit le naturel admirable, & me propoſoit de grandes conſolations, s'il arrivoit que je perdiſſe mon procez.

Je n'en goûtois aucune : Les mépris du Comte d'Engleſac, qu'il ſouſtenoit en face, & non point en fuyant, comme il avoit accoûtumé, me mettoient au deſeſpoir.

Pourquoy plaidez-vous contre moy, luy diſois-je un jour chez un de nos Juges, où nous nous eſtions rencontrés. N'avez-vous pas touſjours eſté le maître de ma deſtinée. Vous avez voulu autrefois que cette deſtinée fût de paſſer mes jours avec vous, j'y ay conſenty, & ce n'a pas eſté ſans éprouver long-temps ſi ce deſir eſtoit ſincere. Vous voulez aujourd'huy rompre cette union; hé bien j'y conſens, je ne ne voulois que voſtre cœur, & puis que ce cœur n'eſt plus à moy, le reſte

ste ne m'est rien. Mais veillez de-
voir ma defference à mon amour:
Dites-moy, je te demande la li-
berté que nostre mariage m'a
ostée, rends-la moy, & je la rece-
vray de ta main comme une mar-
que de ta passion. Ingrat, je si-
gneray par ce motif tout ce que
tu voudras. Viens user de ton
autorité, & rien ne luy sera im-
possible; mais n'emprunte point
celle de la Justice; car s'il faut
te ceder à tout autre qu'à toy-
mesme, je te disputeray jusques
à mon dernier soupir.

Le Comte d'Englesac ne ré-
pondoit à ces discours que par
des regards méprisans; & croyant
me faire grace, en ne me repro-
chant pas ce qu'il appelloit mes
infidelitez, il me les reprochoit
plus cruellement par son silence,
que par les paroles les plus ou-
trageantes.

Je ne sçay si Madame d'Engle-

fac craignit la pitié que je faisois aux Juges; car, Madame, mes discours les touchoient d'une véritable compassion, ou si elle vouloit simplement se tirer de Paris. Mais elle suscita un des heritiers de feu Monsieur de Moliere, avec lequel j'avois encore quelques differences pour l'argent de Monsieur de Candale, qui se joignit à elle, & qui sur le pretexte d'un employ qui l'attachoit à Thoulouze, demanda son renvoy à ce Parlement.

Je m'opposay fortement à ce dessein, je sçavois que Monsieur le President de ***, & plusieurs autres Presidents ou Conseillers au Parlement de Thoulouze, estoient parents de Madame d'Englesac, & je sceus si bien représenter le tort qu'elle prétendoit me faire, que ne pouvant demeurer à Paris, d'où par des ruses de chicanne elle avoit trou-

trouvé le moyen de me tirer, j'obtins evocation au Parlement de Grenoble.

Mon Amant, à la Bourſe, me ſervit utilement en cette rencontre; il avoit un vray remords de ce qu'il avoit fait, & taſchoit à le reparer de tout ſon pouvoir; je croy meſme que ce repentir a contribué à la pieuſe retraite qu'il fit peu de temps après; car il ne m'a jamais paru conſolé du tort qu'il avoit fait à ma reputation.

Il me donna des lettres de recommandation pour Monſieur de la Berchere, premier Preſident de Grenoble, & pour quelques autres de ſes amis. Avant que d'arriver à cette Ville, il faut, ſ'il vous laiſt, que j'arrete voſtre Alteſſe quelque temps à Bourbon, où je fis en paſſant un peu de ſéjour; car mon chagrin m'avoit renduë ſi languiffante, que
je

je crus avoir besoin de ce remede.

La Compagnie y estoit belle cette année-là, Madame de Fontevrauld, digne fille de Henry le Grand, Monsieur le Marechal de la Ferté, Monsieur & Madame de Sully, Madame de Guitault, Madame la Marquise de la Trouffesse, & plusieurs autres personnes Françoises, ou estrangeres y prenoient le bain & les caües. Un Suedois seul me sembloit y estre venu par divertissement, plutôt que par necessité.

On l'appelloit Wakmestre, qualité Suedoise, qui luy tenoit lieu de nom propre parmy nous; Il parloit assez bien la langue Françoisse, & se trouva logé dans la maison que j'avois choisie, nous fimes bien-tost societé, nous nous disions nos sentimens sur les malades de Bourbon, & sans nous emporter à médire, nous nous

nous relâchions à d'innocentes railleries.

Il me sembla que je ne déplaisois point à cet estranger, & je ne fus pas seule qui conceus cette opinion, comme Vostre Altesse va l'apprendre.

Je revenois un jour du Prieuré de S. George, proche Bourbon, où j'avois fait partie d'aller entendre une belle voix, en descendant un Valon qui aboutit dans le Bourg, à l'endroit des Bains, un Page de Wakmestre vint se jetter à mes pieds; Je pris la fuite; car ce garçon quoy que tres-beau, me sembloit alors avoir quelque chose de funeste dans les yeux; & à peine Madame de la Trouffe, qui estoit avec moy, pût elle obtenir à la priere du Page, que je l'écouterois.

Je n'entendis jamais rien de si touchant que les discours de ce Page: C'estoit une fille de qualité

d'Allemagne , que Wakmestre avoit seduite , qui se cachoit sous ce déguisement, & qui croyant que je devenois sa Rivale , me conjuroit avec mille sanglots, de luy donner la mort , ou de luy laisser son Amant.

J'eus une extrême pitié du malheur de cette fille, & je fis de grands reproches à Wakmestre, de ce qu'après l'avoir arrachée d'entre les bras de ses parents , il la traitoit avec ingratitude: Il se rendit à mes remontrances, & se raccommoda de bonne foy avec sa Maîtresse. Que je leur portay de envie, & que j'aurois eu d'obligation à quelqu'un qui m'auroit ainsi raccommodée avec le Comte d'Englesac.

Dépuis ce jour, le Page de Wakmestre devint inseparable de moy, & Wakmestre de son Page. Cela produisit deux plaisans effets.

Une

Une Demoiselle de Provence, dont j'ay oublié le nom, estoit amoureuse du Page, le croyant ce qu'il paroissoit, & un Comte Piémontois, dont le nom n'est pas plus necessaire à sçavoir, devint amoureux de moy. Il crût Wakmestre son Rival, & l'Amante du Page me crut sa Rivale. Le Piémontois s'efforça de gagner le Page, pour le rendre l'espion de nos actions, & la Provençale tascha d'acquérir du credit sur l'esprit de Wakmestre, pour luy faire traverser l'intrigue dont elle me soupçonnoit.

Il ne fit que rire des discours de cette fole : Mais l'empressement du Piémontois, pour le Page, luy dépleût; ils se querellerent, & ce s batirent, & on me fit l'honneur de publier que c'estoit pour mes interests.

Ce faux bruit me fit haïr Bourbon, je pris congé de Mesdames

de Guitault, de la Trouffe, & de quelqu'autres personnes de consideration (avec qui j'avois fait amitié) & suivie seulement de Merinville, je partis pour Grenoble, où mon procez me pressoit d'aller, & où je trouvay que la nouvelle du duel m'avoit devancée.

Madame d'Englesac en faisoit son profit à son ordinaire, & son fils en tiroit de nouvelles raisons de me vouloir du mal. Nous nous trouvions par tout à la Grenette, à la Saulsaye, à l'entrée des chambres, car on se rencontre plus aisément à Grenoble qu'à Paris. Le Comte d'Englesac faisoit comme s'il ne m'eût jamais veüe. J'en pensay d'abord mourir de douleur; & je luy tenois des discours qui auroient dû toucher un Tygre, s'il les avoit entendus. Mais enfin je me lassay de jouer un si sot personnage, & je feignis à mon tour d'estre pleinement

nement revenuë de la passion que j'avois eüe pour luy : Cette feinte l'apprivoisa. Nous liâmes un commerce d'honnestes gens qui commenceroient à se connoistre, & nous parlions de nos communes affaires comme de celle d'une tierce personne. Il convenoit que par honneur je devois maintenir mon mariage; & je luy disois, sans toutefois qu'il fût vray qu'il m'avoit fait plaisir de tascher à le faire rompre, que son humeur & la mienne devenoient incompatibles, & que les gens de bon sens devroient ainsi se separer quand ils sont las les uns des autres.

Vous auriez trop ry, Madame, si vous aviez esté témoin de nos entretiens. Je m'étois un jour trahië moy-mesme, & le Comte d'Englesac s'estoit apperceu que je le regardois encore tendrement; il me dit d'un ton de

de Conseiller des-interressé , que pour éviter une recheute , je devois me faire un amusement de cœur ; qu'il me connoissoit , que j'aurois de la peine à chasser entierement son idée ; sans le secours d'une autre , & me declaroit ingenûment lequel des gens de ma connoissance il croyoit le plus propre à se faire aimer de moy. Cette conversation eut quelque chose de fort singulier ; Je disputois avec le Comte d'Englesac sur les Amans qu'il me proposoit ; l'un me sembloit trop tiede , l'autre trop bouillant ; l'un n'avoit pas l'art de me plaire , & je craignois l'inconstance de quelqu'autre. J'esperois luy faire comprendre par là que luy seul m'accomodoit ; mais il ne m'entendoit point , ou faisoit la sourde oreille.

Je repris ma feinte indifferen-
ce , & luy rendis , bien qu'en en-

rageant, conseil pour conseil. Il avoit eu deux ou trois passions qui me faisoient honte, si toutefois ces sortes d'engagemens meritent le nom de passion; Je luy dis qu'il me devoit de plus illustres Rivaux; & luy en proposant quelques-unes: Arrêtez-vous, poursuivis-je à Madame ***, elle est assez belle pour vous plaire, elle a de l'esprit; & si elle se mettoit d'aimer, je pense que ce seroit avec excès. Voilà justement comme il vous faut une Maîtresse.

Le Comte d'Englesac crût ce conseil; la Dame, dont je parlois, estoit de Grenoble, il s'attacha à la servir; & afin que sa fierté ne demeurât point en reste, un neveu de l'Evêque de Valence qui estoit venu à Grenoble pour quelques affaires, entreprit de me faire oublier le Comte d'Englesac; Il m'eust fait alors un tres-grand

grand plaisir , & je consentis de bon cœur qu'il y tafchât. J'avoüe mefme que les difcours de ce Garçon , qui d'ailleurs avoit beaucoup de merite , me delafloient de mes follicitations.

Car , Madame , les entre-veuës du Comte d'Englefac & de moy , n'afloupifloient point noftre Procez , & quelques-fois , en nous feparant civilement , nous allions nous faire fignifier des Avenir. On m'a dit que l'Abbé de Montreüil , qui peut-efre apprenoit de mes nouvelles par mon Amant Dauphinois , faifoit de bons Contes de cette façon de plaider ; & que la belle Mademoifelle de la Mothe fut fouvent divertie à Valance de la Comedie que je jouois à Grenoble.

Elle commençoit à me divertir auffi , j'avois pouffé l'amour aflez loin , il n'y a point de cœur fi constant , qu'un mépris opiniâtre

ne

ne puisse à la fin rebuter ; & pour ne rien celer à vostre Altesse, le Comte d'Englesac me devenoit fort indifferant.

Je ne sçay s'il s'en apperceut, & suivant la maxime ordinaire des hommes, si ma perte luy devint sensible, quand il l'a crût assurée. Mais il m'interrompoit quand il me trouvoit parlant au neveu de l'Evesque de Valance.

Ces petites brusqueries me divertissoient assez ; le Cavalier, pour qui elles estoient faites, les remarquoit, & me disant galamment qu'il alloit me servir à ses dépens, il n'oublioit rien pour rendre le Comte d'Englesac jaloux.

Il fit tant qu'il y reüssit ; le Comte me demanda un jour, tout troublé, si c'estoit sur cét Amant que j'avois arresté mon choix : Je ne sçay encore, luy dis-je, il a du merite, & ne me dé-
plaist

plaist pas ; mais je suis resoluë d'en user à l'avenir avec les Amans, comme avec les domestiques ; c'est à dire d'en changer jusques à ce que j'en trouve un qui m'accommode. Vous voulez donc estre Coquette ? me dit le Comte d'Englesac ; Pourquoi non , repris-je, c'est la maniere d'aimer la plus commode pour le Dames. Ha ! Sylvie , poursuivit le Comte , vous estes bien changée ou vous n'aimerez jamais de cette sorte.

Ce mot de Sylvie me parut de bon augure , & j'esperay de me vanger des mépris que j'avois éprouvez ; Car , Madame , j'aurois juré dans ce moment , que si le Comte d'Englesac fût revenu à m'aimer , je l'aurois rendu le plus malheureux de tous les gens qui ont jamais aimé. Je me repaissois déjà de mille idées de cruauté , & je croyois que c'estoit par ce motif que je me sentoiss

enco-

encore du desir de luy plaire :
Mais, mon Dieu, qu'on se con-
noist mal foy-mesme.

J'estois un jour dans le Jardin
de Monsieur le Duc de Lesdigui-
res, Gouverneur de Dauphiné :
Il y avoit beaucoup de monde ;
car tous les gens de qualité sont
bien receus à cette promenade,
& le Comte d'Englesac y estoit
aussi ; Il me souviendra long-
temps de cette journée, j'estois
aussi gaye qu'avant mes malheurs ;
je riois, je folâtrois, je disois des
choses plaisantes ; le Comte d'En-
glesac m'aborda, & me reprocha
ma gayeté, comme une chose
mal-seante à une personne qui
plaidoit.

Pourquoy ne serois-je pas gaye ?
repliquay-je, mon cœur est sor-
ty de captivité : N'est-il pas na-
turel d'avoir de la joye, quand
on recouvre la liberte après un
long esclavage. Vous estes donc
bien

bien libre, ma Sylvie? reprit le Comte d'Englesac en me serrant la main. Je pensois aller dire ouy, & prononcer encore plusieurs autres paroles dédaigneuses; mais par malheur je jettay les yeux sur le Comte d'Englesac, & je vis tant d'amour dans les siens, que je ne pûs me deffendre d'en sentir un peu. Je me troublay, & ne luy répondis autre chose, sinon que j'estois comme il me vouloit.

Les personnes qui estoient avec nous se trouverent commodes; elles se retirerent quand elles nous virent parler ensemble; hé, si je vous voulois autrement, me dit le Comte d'Englesac, vous trouverois-je comme je vous souhaiterois? Je ne répondis que par des larmes; le Comte d'Englesac fut aussi tout prest d'en répandre; & sans cette fascheuse Madame d'Englesac, qui avec la Marquise de Fargue, & quelques autres Dames,

mes , venoit se promener dans ce Jardin , nous aurions peut-estre renouïé pour jamais.

Le Comte d'Englesac me quitta quand il vit cette compagnie ; Il sembloit qu'il estoit honteux d'estre veu seul avec moy , & ce n'estoit pas sans quelque raison : Car après ce qu'il avoit fait pour me perdre , de quel front ? pouvoit-il tomber d'accord , en se r'accommodant , qu'il s'estoit legerement broüillé,

Je pense que ce fût cette reflection qui le chassa de Grenoble ; car il en partit sans prendre congé de personne , & ce ne fut que par une lettre , qu'il m'assura de son repentir , & du retour de sa passion.

Ha ! Madame , quelle lettre , que d'Amour estoit exprimé dedans , & qu'il eût falu avoir le cœur dur pour la lire , sans estre attendrie.

Il me mandoit qu'il en écrivoit une de la mesme force à sa mere, pour la conjurer de me laisser en repos: Je voulus voir si la Comtesse seroit aussi sensible à sa lettre, que je l'estois à la mienne, & je courus chez elle toute en pleurs.

Elle estoit avec Monsieur de***, son parent, & son amy; homme de beaucoup de vertu; qui est presentement retiré dans la Chartreuse, & qui dès nostre arrivée à Grenoble, faisoit ses efforts pour nous accomoder. La Comtesse tenoit entre ses mains la lettre que son fils luy avoit écrite: Ha cruelle femme, s'écria-t'elle quand elle me vit, est-il possible que vous me priviez encore de mon fils; vous l'avez perdu de biens, de reputation, & d'esprit: vos flateries, vos infidelitez, ou la honte d'avoir esté si long-temps le jouët des unes & des autres, l'ont

L'ont arraché quatre fois de mes bras : Malheureuse que vous ay-je fait ? devrois-je recevoir cette récompense , de vous avoir dérobée au ressentiment de Madame de Moliere, & de vous avoir si tendrement receuë dans ma maison.

Je ne répondois à ces reproches que par des larmes , qu'y aurois-je répondu ? C'estoit la la mere du Comte d'Englesac qui me les faisoit.

Dites & faites contre moy tout ce que vous voudrez , luy dis-je, vous ne sçauriez me faire tant de mal, que vous m'avez fait de bien, en mettant au monde le Comte d'Englesac. Je n'oublieray jamais que je vous le dois ; & quand vous m'osteriez la vie de vos propres mains , vous n'effaceriez pas ce bienfait de ma memoire.

Ces paroles toucherent si vivement

ment la Comtesse, qu'on peut appeller un Miracle l'effect qu'elles produisirent. Son visage s'adoucit, la compassion y prit visiblement la place de la fureur; Le pieux témoin de nostre entrevuë seconda par ses discours ce mouvement de pitié, & je n'entendis jamais parler avec tant de force; & tant de charité; que parla ce devot Personnage. J'ay sceu depuis que le Comte d'Englesac, avant son depart, l'avoit prié de faire ce qu'il faisoit. Que vous diray-je, Madame? je sortis persuadée que nos differents estoient apaisez.

Et en effet, quelques jours après nous passâmes une Transaction, par laquelle la Comtesse d'Englesac desista de toutes ses poursuites; Elle me fit des excuses, je luy demanday pardon, & nous ne songeâmes plus qu'à r'appeller le Comte d'Englesac.

Mais

Mais hélas ! ce fut la difficulté ; il avoit trouvé partant de Grenoble, un homme de qualité de la Cour de Savoye, qu'il avoit connu autrefois à Thurin, & qui s'en alloit en Candie. Cét homme entraîna le Comte d'Englesac avec luy, & nous ne sceûmes cette résolution qu'après leur embarquement.

Je pensay mourir de douleur quand je sceus cette nouvelle, la Comtesse d'Englesac en fut fort touchée aussi ; & sans les remontrances de l'homme, dont j'ay parlé, qui nous consola le mieux qu'il put, je ne sçay en mon particulier ce que j'aurois fait. Je sçay seulement que la moindre résolution qui me passa par la teste, fut de m'embarquer à Toulon, & de suivre mon Espoux en Candie. Nostre amy commun calma ces mouvements, & obtint de Madame d'Englesac, qu'elle me

meneroit avec elle en Languedoc.

Ce fut une chose bien surprenante, que de voir cette mesme personne, qui autrefois estoit si animée à ma ruine, me conduire par la main chez tous les parents du Comte d'Englesac, les prier de me reconnoistre pour la femme de son fils, & leur vanter ma constance, & ma vertu, dont à la verité elle avoit receu de bons memoires.

Car le Marquis de Biragues, qui conservoit toujours le dessein de m'épouser, & que Madame de Seville y fortifioit par mille promesses, s'estoit fait un devoir de rétablir ma reputation. Il avoit éclaircy les Aventures qu'on me donnoit dans le monde, & en avoit publié, & fait publier l'innocence. Il ne pensoit pas sans doute que mon r'accommodement avec la Comtesse d'Englesac, fût le fruit de tant de peines. Je croy
qu'il

qu'il auroit attendu à les prendre que j'eusse perdu mon Procez, mais il n'importe, je ne laisse pas de luy estre fort obligée.

Ces justifications, jointes au soin que je prenois de plaire à Madame d'Englesac, me rendoient peu à peu l'estime qu'elle avoit autrefois eüe pour moy, & je pense que j'en aurois receu de grandes preuves avec le temps, si la mort ne l'eût surprise. Mais il sembla que la pauvre femme n'eût plus rien à faire au monde après cette action d'equité; car elle mourut en l'achevant.

Je la pleuray sincerement, tant l'amitié qu'elle commençoit à me témoigner, avoit bien effacé le souvenir des maux qu'elle m'avoit faits, & j'eus encore sujet de la pleurer mieux dans les suites, car je me trouvay dans de nouveaux embarras, où je ne serois peut-estre pas tombée, si elle avoit rescu.

Premierement , les gens qui avoient quelques pretentions à la succession du Comte d'Englesac, le voyant engagé dans une guerre perilleuse, ne voulurent point tenir la Transaction que la Comtesse avoit passée. Ils disoient qu'elle estoit proche de sa mort, quand elle avoit fait cette folie, & que son esprit baissoit. Ils firent créer un Curateur pour conserver les biens du Comte d'Englesac jusques a son retour; & quand je voulus m'opposer à cette formalité, comme femme du Comte absent, ils reprirent de nouveau le Procez, avec autant de chaleur que Madame d'Englesac en avoit témoignée à l'intenter: Ils avoient les mesmes raisons qu'elle, car ce n'avoit jamais esté au nom de mon Espoux qu'on m'avoit poursuivie, c'estoit au nom de sa Mere; & supposé qu'elle n'eût point desisté de ces poursuites, le Curateur
du

du Comte d'Englesac pouvoit les continuer après la mort de la Comtesse.

A ce chagrin il s'en joignit un autre ; je demeuray sous la conduite d'une vieille Tante du Comte d'Englesac, qui estoit la femme la plus bizarre que j'aye jamais connuë. On ne sçavoit quelles mesures prendre pour la satisfaire, ce qui luy plaisoit un jour, luy déplaisoit l'autre ; & parce qu'elle avoit esté belle, & que la médifance l'avoit épargnée, il sembloit que le genre humain fût soumis à sa censure.

J'avois quitté le Languedoc à la mort de Madame d'Englesac, & j'estois avec cette femme à une maison qu'elle avoit proche de Marseille. Ce mesme Castelan qui m'avoit déjà fait des affaires à Paris, comme je l'ay marqué à Vostre Altesse, pensa m'en faire de nouvelles en Provence, il

y estoit venu pour s'y embarquer, & pour aller en Candie, & sçachant que j'estois dans ce Pays-là, il vint me voir.

Il ne me dit rien que la plus exacte bien-seance ne deût approuver, & pour un homme qui n'aimoit pas à se contraindre, & qui naturellement estoit grand conteur de fleurettes. J'admirois les égards qu'il avoit pour la vielle Tante.

Mais, Madame, quand il m'auroit presché la penitence, ou l'austere vertu, cette femme auroit toujours trouvé à reprendre à ses discours. Pourquoi, disoit elle, venir me visiter ? pourquoi les femmes mariées recevoir de telles visites ? Quel siecle ? quelles mœurs on ne vivoit point dans mon temps de cette sorte, & je vis l'heure enfin, qu'elle alloit mettre Castellan dehors par les espauls.

Voyez, Madame, si elle avoit

rai-

raison. Je le chargeois de mille tendresses pour le Comte d'Englezac, & je le conjurois, les larmes aux yeux, de me le renvoyer, ou de m'obtenir de luy la permission d'aller le trouver, Castelan souÿrit, quand je luy donnay cette commission, & me demanda si j'avois oublié qu'il avoit esté mon Amant, & qu'il pouvoit l'estre encore. Je souÿris à mon tour de cette remarque, & nous eussions dit de plaisantes choses là-dessus, si les murmures de la vieille ne m'eussent obligée à le faire partir.

Cette visite ne fut pas la seule chose dont la Tante du Comte d'Englezac crut avoir sujet de se formaliser. Mon Amant de Grenoble n'estoit pas content de moy, il avoit contribué à rendre le Comte d'Englezac jaloux. Cette jalousie m'avoit esté utile, & j'estois partie de Grenoble sans daigner le remercier: Il m'en écrivit des plain-

tes, qui estoient plûtoſt une raille-
rie ſpirituelle, qu'une lettre d'A-
mour.

Mais noſtre vieille prenoit om-
brage de tout ; cette lettre tom-
ba malheureuſement entre ſes
mains, & quoy que je puſſe dire
pour m'excuser, elle me fit tant
de remonſtrances ennuyeuſes, &
tant de reproches mal fondez, qu'il
me fut impoſſible de les ſouffrir
plus long-temps. Je me retiray
ſur le pretexte de mes affaires, qui
eſtoient touſjours pendantes au Par-
lement de Grenoble, & qui m'ap-
pelloient à cette Ville.

La Vieille ne m'a jamais par-
donné ma retraite ; car Madame
telle, que je vous la dépeins, elle
ſe piquoit de ſçavoir vivre, & ne
pouvoit comprendre comme je
me plaignois de ſon humeur. Sa
colere m'a fait bien du mal ; com-
me Voſtre Alteſſe va l'apprendre.

Je trouvay à Grenoble le neveu

de l'Evêque de Valance ; les affaires qui l'y avoient amené estoient finies , mais il y estoit retenu par de nouvelles. Il estoit devenu amoureux , non pas de cét amour d'amusement qu'il avoit eu pour moy , mais d'une passion tres-folide , & tres-violente.

Il m'estimoit beaucoup , bien qu'il ne fût plus mon Amant , & je l'avois toujours considéré. Nous liâmes amitié , & je devins sa confidente : Je pouvois l'estre sans scrupule , car sa recherche estoit legitime ; J'employay donc de bon cœur mon esprit & mon adresse pour la faire réussir. Mais, Madame , à qui avions-nous affaire ?

La personne qui aimoit mon nouvel amy , estoit passionnée pour le Marquis de *** , que toutefois elle ne pouvoit épouser , à cause de la difference de leurs qualitez , & qui par une

honnesteté rare dans un homme de vingt-quatre ans qu'il avoit alors, faisoit tout ce qui luy estoit possible pour empescher cette fille de s'enflâmer davantage.

Il évitoit sa veuë & sa conservation; & quand la civilité le forçoit à se trouver seul avec elle, il luy disoit des choses si sages, qu'on ne peut trop l'en estimer. Nous ne les sçavions point encore, & nous croyons au contraire que le jeune Marquis usoit de la bonne fortune. Toute la famille de cette fille en estoit alarmée, & je fus priée par un de ses parens, qui estoit mon amy, de luy représenter le tort qu'elle se faisoit.

Je ne fus jamais plus eloquente, car j'avois plus d'un but; je servois le parent qui m'employoit, & j'avençois les affaires du neveu de l'Évesque de Valance. Je

crus,

crus , Madame , avoir persuadé tout ce que je souhaitois ; La Demoiselle feignit de se rendre à mes discours , & me pria mesme d'en vouloir faire de semblables au Marquis de *** . Je pris volontiers cette commission , ignorant , comme je l'ay dit , que le Marquis n'avoit pas besoin de remonstrances ; mais je voulus une lettre de croyance , c'est à dire un billet qui témoignât que je ne parlois pas sans aveu . Devineriez-vous bien , Madame , quelle lettre je portay ? une nouvelle protestation de tendresse , & une priere de ne rien croire de tout ce qu'on diroit au contraire .

J'avois dicté moy-mesme la lettre que je pensois porter , je l'avois veüe écrire & plier ; mais la Demoiselle en avoit une autre toute écrite dans sa poche , qu'elle tenoit presté pour la premiere occasion de l'envoyer , elle me

donna le change; & pendant que j'allumois une bougie, & qu'elle faisoit semblant de chercher de la soye, elle me trompa si ardemment, que je portay un billet galant, pensant porter une lettre de congé.

N'admirez-vous point, Madame, de quoy l'Amour est capable; la personne dont je parle n'avoit que dix-huit ans; elle n'estoit jamais venue à la Cour, où on est ordinairement plus subtile en galanterie, que dans les Provinces. Je ne suis pas sans esprit, & puis qu'il plaist à ma destinée, je n'ay que trop d'expérience. Cependant je fus la Dupe de la jeune Dauphinoise.

Le Marquis de *** se prit à rire, quand je leus ceste lettre, & qu'il comprit par les discours que je luy tenois, qu'elle avoit si peu de rapport avec ma commission.

Mais

Mais cette petite histoire n'est pas seulement faite en passant, & pour vous divertir, elle a relation avec la mienne, comme Vostre Altesse va le sçavoir. La Demoiselle à qui je fis mille reproches de son artifice, car je le soupçonnay d'abord; & le Marquis tout sage, & tout discret qu'il est, ne pût s'empescher de l'avouër. Cette Demoiselle, dis-je, honteuse de voir sa ruse découverte, & faschée, comme je croy, d'avoir si mal réussi, fit courir le bruit à Grenoble, que j'aimois le Marquis de ***, & que c'estoit par jalousie que je m'estois ingerée de luy donner des conseils.

Cette vision passa de Dauphiné en Provence, où la vieille Tante estoit encore, & fut portée par elle en Languedoc. Les gens qui esperoient tirer avantage de ma ruine, donnerent cours

à cette médifance, & la firent parvenir jusques au Comte d'Englesac.

Il devoit estre guery de sa facilité à recevoir des impressions, mais on corrige rarement les deffauts naturels : Il joignit la nouvelle de mon Intrigue prétenduë avec le Marquis de * * *, aux contes que sa Tante luy avoit mandez ; car elle n'avoit pas manqué de prendre cette vangeance de moy ; Il s'affligea, il me voulut plus de mal que jamais ; & poussé de cette mesme jalousie, qui nous avoit esté si fatale, il envoya une Procuration à ses parents pour faire casser mon mariage.

Quel revers, pour une pauvre femme innocente, qui se flatoit d'avoir lassé la médifance ; & qui sçachant dans son ame qu'elle ne l'avoit point meritée, n'attendoit que le retour du Comte d'Englesac.

glesac pour jouïr d'un repos qu'elle avoit achepté de tant de peines.

Je fus si outrée de douleur, & de colere, que je pensay perdre la raison. Il partoit souvent des barques de Thoulon, qui alloient porter des rafraîchissemens aux François de Candie : Je résolus de me mettre dans une, & sans considerer les perils où je m'exposois, je fusse allée en personne reprocher au Comte d'Englesac toutes ses legeretez, si je n'en eusse esté empeschée par de nouvelles Aventures.

Je les apprendray dans leur ordre à Vostre Altesse, & elle ne les trouverra pas moins singulieres que celles dont je luy ay déjà fait le recit.

Mais, Madame, il faut vous donner un peu de relasche, vous devez estre lassé d'une si longue lecture; je le suis aussi d'avoir

tant

tant écrit. Je demande à Vostre Altesse la liberté de penser un peu à ce qui me reste à dire , & la conjure de compter pour quelque chose l'obeissance que je luy témoigne , en luy declarant ainsi mes folies; Il n'y a qu'elle au monde qui pût tirer cét aveu de ma bouche , comme il n'y a personne à qui je sois avec tant de zele , & avec tant de respect , tres-humble , & tres-soumise servante.

H. S. D. M.

*Fin de la quatrième
Partie.*

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Privilege du Roy, donné à Paris le 29. Avril 1671. Signé, par le Roy en son Conseil, BOUCHARD. Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire, de faire imprimer un Livre intitulé, *Memoires de la vie de Henriette Sylvie de Moliere*, pendant cinq années; Et deffenses sont faites à tous Imprimeurs & Libraires de le contrefaire, vendre ny distribuer, sur les peines portées par ledit Privilege, & de tous dépens, dommages & interests.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, suivant & conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement du 8. Avril 1653. & celui du Conseil Privé du Roy du 5. Février 1665.

L. SEVESTRE, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois,
le 26. Aoust 1672.*



